This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY

ST. GILES · OXFORD

MONSIEUR BOTTE.

III.

Livres nouveaux qui se vendent chez le même Libraire.

Romans de PIGAULT-LEBRUN, y compris M. Botte, 24 vol. in 12, fig. 40 l.

On les vend séparément.

Mon oncle Thomas, 4 vol., fig. 7 l. 10 s.

Les Barons de Felsheim, id. 7 l. 10 s.

La Folie Espagnole, id. 7 l. 10 s.

Les Cent vingt jours, id. 6 l.

L'Enfant du Carnaval, 2 vol., fig. 3 l. 12 s.

Angélique et Jeanneton, id. 3 l. 12 s.

Monsieur Botte, 4 vol. in-12, portrait, 7 l. 10 s.

L'Enfant du Hasard et du Crime, ou les Erreurs de l'opinion, par Armand-Charlemagne, 4 vol. in-12, fig. 7 l. 10 s.

Heyder, Axeima, Typoè-Zaeb, roman historique; par Fantin-Desodoars, son portrait, 3 vol. in-12, 6 l.

Histoire du premier consul Bonaparte, depuis sa naissance, jusqu'à la fin de l'an XI. Tome troisième. 1 l. 10 s.

Les 3 vol. ensemble, son portrait, 5 l.

L'Espérance, poëme, imprimé sur papier vélin, par Didot aîné, avec une jolie fig. in-12, 1 l. 10 s.

Pauline, ou le Moyen de rendre les femmes heureuses, 2 vol. in-12. 3 l.

Vie du duc d'Orléans, in-12, portrait, 2 l.

Vie de Malesherbes, in-12, portrait, 2 l.

Histoire du général Moreau, in-12, portrait, 2 l.

Histoire du général Pichegru, in-12, portrait, 2 l.

Histoire des généraux Desaix et Kléber, in-12, leurs portraits, 2 l.

OXFORD

Un coup de bourrade dans le derrière l'avertit que la résistance est inutile.

Dessiné par Huet. Gravé par Texier.

MONSIEUR BOTTE,

PAR

PIGAULT-LEBRUN.

TOME III.

A PARIS,

CHEZ BARBA, LIBRAIRE, PALAIS DU TRIBUNAT,
GALERIE DU THÉATRE-FRANÇAIS.

AN XI. — 1803.

MONSIEUR BOTTE.

CHAPITRE PREMIER.

Evènemens, obstacles imprévus.

La cordialité, la bonne franchise, avaient succédé au silence respectueux qui régnait dans le temple. On sortait sans ordre, et Charles allait aborder sa charmante amie : « Alte-là, monsieur, lui dit son oncle. Permettez, s'il vous plaît, que les choses se fassent selon les bienséances. C'est à moi à vous présenter à mademoiselle d'Arancey, à lui demander sa main. — A la bonne heure, mon cher oncle ; mais je puis, de mon côté..... — Quoi, monsieur ? lui

dire cavalièrement, mademoiselle, je viens vous épouser : il est des usages reçus, dont un amoureux peut faire très-peu de cas, mais que je maintiendrai, corbleu ! On ne saurait mettre trop de dignité dans ce qui tient au mariage, parce qu'on ne saurait trop respecter ce lien. Venez avec moi, monsieur. » Et il s'avança vers Edmond, tenant son neveu par la main. Il allait former une demande dans les règles, lorsqu'Edmond s'adressa au curé au nom des habitans, et lui offrit toutes les douceurs qui peuvent flatter un homme qui se contente de peu.

« Celui-là va-t-il aussi prêcher ? dit impétueusement M. Botte. J'en aurai aujourd'hui pour six mois. » Mais quand il entendit Edmond s'exprimer avec simplicité, offrir les dons de tous avec effusion et tendresse, demander comme une grâce qu'on

ne les refusât pas; quand il vit les larmes d'attendrissement du bon prêtre, il s'adoucit considérablement, et lorsque mademoiselle d'Arancey joignit, avec une douceur modeste, ses instances à celles d'Edmond, qu'elle présenta les clefs de son château au pasteur, et qu'elle le supplia de l'habiter, M. Botte ne se posséda plus. Il interrompit la belle, la respectable Sophie, en criant de toutes ses forces : « Elle a donc juré d'avoir toutes les vertus ! Charles, si tu ne l'adores pas toute ta vie, la nature t'a refusé une âme. » Et il embrasse Sophie, il embrasse le curé, il embrasse Edmond ; il embrasse tout le monde. Pendant l'espèce de tumulte qu'a causé cette saillie, ou cette incartade, on n'a pas remarqué que Georges, frappé des dernières paroles de M. Botte, s'est éloigné, la tête penché sur la poitrine, les mains jointes et serrées.

Infortuné ! cette Sophie, qui t'est si chère, ne peut-elle être heureuse qu'en déchirant ton cœur ? Trop faible elle-même pour soutenir l'effet de ces dernières paroles, ses genoux ployèrent sous elle, elle se laissa aller sur un banc.

Lorsqu'il ne resta plus à embrasser que quelques vieilles, qui espéraient bien l'être aussi, M. Botte s'arrêta, l'ordre se rétablit, et le curé essaya de parler. Trop ému pour faire un discours suivi, il exprima, par des mots sans suite, par des gestes qui peignaient sa profonde sensibilité, ce que les fleurs de rhétorique, dont il paraît ses prônes, n'auraient jamais pu rendre. Il accepta les offrandes de ses ouailles, en se réservant de mettre des bornes à leur générosité ; mais il refusa absolument de loger au château. « Vous y logerez, ventrebleu, lui dit M. Botte. — Je ne le puis,

monsieur. — Et la raison, monsieur ? — Que dirait-on d'un ministre qui habiterait un palais, lorsque le temple de Dieu est en ruines, et qu'il manque des choses les plus nécessaires ? — Je restaurerai votre temple, je le rebâtirai s'il le faut, je l'embellirai, je le rendrai digne du serment que la sagesse y prononcera à l'amour; mais, parbleu, vous logerez au château. »

Le serment que la sagesse y prononcera à l'amour ! répète mademoiselle d'Arancey, et elle perd l'usage de ses sens. Charles, tremblant pour sa Sophie, se fâche tout de bon contre son oncle : « Vous m'avez fermé la bouche, monsieur, pour vous conformer à l'usage. Mais l'usage veut-il qu'on tue les gens en leur annonçant sans ménagement une nouvelle aussi inattendue ? Ne pas l'y disposer, ne pas... — Vous avez raison, monsieur

le docteur ; mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit, il faut la faire revenir. Ma nièce, ma chère nièce, le temps des épreuves est passé. Revenez à vous, ouvrez ces beaux yeux, fixez-les sur un oncle qui ne veut que votre bonheur, et qui vient l'assurer. »

Mademoiselle d'Arancey était adorée dans le village, et des cris de joie s'élèvent de toutes parts. Quel homme, disait-on, quel homme qui marie notre demoiselle, et qui restaure notre église ! « C'est assez, c'est assez, disait M. Botte, ces exclamations m'ennuient. Je restaure votre église, parce qu'un curé comme le vôtre ne doit pas officier dans une grange ; je propose mon neveu pour mademoiselle d'Arancey, parce que c'est une fille accomplie : ainsi vous ne me devez rien, et laissez-moi tranquille. »

L'émotion de la joie n'a jamais de

suites funestes, dit Beaumarchais. Sophie revint à elle plus belle que jamais, et pendant qu'on chargeait les tables, rangées autour du grand ormeau, monsieur Botte conduisit le père Edmond et le curé vers un petit tertre, et Sophie, nonchalamment appuyée sur le bras de Charles, se laissait conduire, les yeux baissés, et le visage couvert d'une aimable rougeur.

M. Botte, affectant le cérémonial de la vieille cour, montra le tertre à Edmond, et l'invita à s'asseoir. « Après vous, monsieur, dit Edmond. — Non, monsieur, vous vous asseoirez, et je parlerai debout et découvert. — Mais, monsieur..... — Hé, corbleu, asseyez-vous donc. » Et poussant Edmond par les deux épaules, il le fait tomber sur le gazon.

Le père Edmond paraissait étonné

de ce genre de politesse. M. Botte, que rien ne déconcerte, poursuit en ces termes : « Monsieur, vous avez élevé cette demoiselle, vous avez formé son cœur à la vertu ; vous êtes donc son véritable père. Je vous la demande en mariage pour Charles Montemar, mon neveu. Je lui donne trente mille livres de rente ; après moi, le reste de ma fortune, que je lui ferai attendre le plus que je pourrai, et le jour du mariage, je vous rembourse de ce qui vous est dû sur le prix du château et de la ferme. Ma demande, monsieur, vous est-elle agréable ? — Ah, monsieur, il n'y a qu'une âme comme la vôtre... — Il n'est pas question de mon âme. Ma demande, monsieur, vous est-elle agréable ? — Ah, jamais je n'oublierai.... — Ma demande vous est-elle agréable? ventrebleu, répondez oui ou non. — Oui, monsieur, elle m'est

agréable, et très-fort. — A la bonne heure. Mademoiselle, je n'ai point de parchemins à vous montrer; mais je crois que tous les honnêtes gens sont nobles, et qu'il n'y a que le vice de roturier. Vous pensez sans doute comme moi; ainsi vous agréez la recherche de mon neveu. »

L'intéressante Sophie ne savait où elle en était. Elle pouvait être heureuse, parfaitement heureuse; elle n'avait qu'à le vouloir. M. Botte lui tenait la main et attendait son aveu. Charles était à ses genoux; il avait pris son autre main, et la couvrait de baisers; le curé, debout derrière eux, avait les yeux et les bras élevés vers le ciel, et il disait : Mon Dieu, bénissez-les un jour, comme je les bénis dès ce moment.

Le premier mouvement de mademoiselle d'Arancey avait été pour l'amour; le second l'avait reportée

vers son père, fugitif, errant, malheureux, n'ayant pour consolation que des chimères, dont son mariage allait dissiper l'illusion : mais bientôt son cœur la ramenait à l'homme qu'elle adorait. Il était à ses pieds ; elle le voyait suppliant, paré des charmes qu'ajoute le désir à une figure déjà trop séduisante. Elle n'avait pas la force de l'affliger ; elle ne pouvait se résoudre à se rendre malheureuse, et cependant ses principes arrêtaient un consentement qu'elle brûlait de prononcer.

M. Botte commençait à froncer le sourcil ; Charles était plus pressant ; le père Edmond encourageait sa demoiselle, et l'engageait à répondre. Forcée de rompre le silence, elle répéta les objections dont son amant avait entretenu son oncle dans la voiture. Elle hésitait, elle s'exprimait faiblement ; ses yeux démen-

taient sa bouche. M. Botte ne fut pas moins très-mécontent d'une résistance à laquelle pourtant il était préparé. A une assez laide grimace succédèrent l'emportement, les instances, la colère, les supplications. La timide Sophie ne répondait rien; elle pleurait en regardant Charles.

« Parbleu, curé, s'écria M. Botte, ne savez-vous que bénir les gens? Il est bien extraordinaire que vous vous taisiez dans une semblable circonstance. On me considère comme partie intéressée, et on juge mes argumens mauvais. Mais vous, qui êtes neutre dans cette affaire, qui êtes l'homme de tous, qui êtes généralement respecté, usez donc de votre influence; parlez, de grâce, et parlez bien. »

Le bon prêtre ne se mêlait jamais d'affaires de famille qu'il n'y fût invité; mais il avait comme un autre

son petit amour-propre, et il était secrètement flatté de vaincre une résistance, qu'il jugeait n'être que de forme, mais que n'avaient pu surmonter ni M. Botte, ni même l'amant aimé. Il répéta très-gravement une partie des raisonnemens du cher oncle, parce qu'en effet ils étaient fondés. Il appuya sur la nécessité où était mademoiselle d'Arancey de relever sa fortune pour l'offrir à son père, dans le cas où il rentrerait en France. Il lui représenta combien il est doux de tenir tout de l'homme qu'on préfère. Il dit qu'une simple irrégularité ne pouvait balancer des avantages aussi réels, et que puisqu'on ne pouvait avoir le consentement de son père, il était naturel de se contenter de celui de l'homme qui l'avait si dignement remplacé. Il protesta qu'il ne voyait rien dans ce procédé qui pût blesser le ciel ni les

hommes. Il ajouta que le malheur avait probablement changé les idées de M. d'Arancey sur la noblesse ; qu'il approuverait une alliance vraiment convenable ; enfin, il laissa pressentir que sa longue absence et son silence absolu avaient une cause beaucoup plus forte que celles qu'on avait supposées, et il finit en observant qu'on ne doit pas aux morts, quelque précieuse que soit leur mémoire, le sacrifice de toute sa vie.

Sophie était trop raisonnable, elle aimait surtout trop tendrement, pour n'être pas de cet avis. Elle paraissait ébranlée, mais elle ne prononçait pas ; M. Botte enrageait.

Le père Edmond se leva : « Notre demoiselle, mon cœur, ma petite fortune, mes soins, je vous ai tout donné, et en échange vous m'avez nommé votre père. Pour la première, pour la dernière fois, j'en

prends l'autorité : obeissez ; je vous l'ordonne. »

Sophie regarda Charles avec un doux sourire ; elle le baisa au front, elle lui dit : Soyez mon époux.

A ces mots, M. Botte fit un saut proportionné à la joie présente, qui remplaçait subitement des craintes et une humeur très-marquées, c'est-à-dire, qu'il sauta aussi haut que le permettait le volume d'un corps que la nature n'avait pas destiné à fendre l'air. Or, comme le cher oncle n'avait pas l'habitude des *gargouillades*, et qu'il n'avait pas calculé les effets de celle-ci, il tomba pesamment sur les jambes de Charles, qui, pieusement agenouillé devant sa divinité, exprimait maintenant son ivresse et sa reconnaissance. Le curé, qui veut retenir M. Botte, se sent entraîné après lui, et s'accroche aux larges pans de l'habit d'Edmond ; le vieil-

lard, cédant à l'impulsion générale, roule sur le pasteur, qui roule sur M. Botte, lequel roule sur Charles, lequel faisait d'incroyables efforts pour empêcher que le tout ne roulât sur mademoiselle d'Arancey.

Sophie ne pouvait se relever, et entrevoyait l'instant où elle allait être écrasée. Elle repoussait de toutes ses petites forces M. Botte, dont la tête s'allongeait par-dessus celle de son neveu; elle appuyait sur sa grosse face des mains blanchettes, que le cher oncle, sans s'embarrasser de sa position, baisait de tout son cœur.

Comme personne n'était blessé, tout le monde riait aux éclats; mais comme le père Edmond occupait le haut de la pile, et qu'il n'était plus du tout *ingambe*, personne ne se relevait. Comme les villageois étaient à très-peu de distance, et qu'on est

curieux dans ce village-là comme ailleurs, ils accoururent pour voir ce qui avait pu déterminer ces messieurs à s'empiler ainsi, et comme la curiosité peut quelquefois être utile à ceux qui en sont l'objet, le curé, Edmond et M. Botte furent aussitôt rétablis sur leurs jambes.

Charles présenta la main à sa charmante future, et on allait gaîment prendre sa part du champêtre repas, lorsqu'on s'aperçut que M. Botte avait perdu sa perruque dans la mêlée. Le cher oncle était dans un de ces momens de bonne humeur, que ceux qui vivaient près de lui pouvaient facilement compter; mais il reprit son sérieux à l'instant, en pensant qu'on ne représente pas dignement, à une fête publique, coiffé en enfant de chœur. Il regarde, il cherche à lire dans tous les yeux quel est le mauvais plaisant qui lui a escamoté sa

perruque. Les paysans, qui le pénètrent, protestent de leur innocence, et cherchent partout le respectable couvre-chef, qui ne se trouve nulle part.

M. Botte fronçait le sourcil et grommelait déjà entre ses dents, lorsqu'il découvrit son voleur. La perruque était poudrée à blanc, et enduite d'une pommade de première qualité ; un chien de berger s'en était accomodé, et la rongeait paisiblement, en attendant les os de jambons et de poulardes, qui n'étaient pas encore à sa disposition.

M. Botte, furieux, arrache des mains d'un paysan un lourd bâton d'épines, et en décharge un coup terrible sur le dos du chien. Les chiens, comme les moines, n'aiment pas qu'on les dérange dans leurs repas. Celui-ci s'élance sur M. Botte, qui, très-heureusement pour lui, fait une

volte, et en est quitte pour le derrière de son habit et le fond de sa culotte, que le chien emporte en triomphe, en secouant la tête, et en foulant de ses pattes de devant la dépouille du vaincu.

Cependant la chemise de M. Botte vole au gré du vent. Ce n'est plus sa tête tondue qui l'occupe, ce sont les mœurs publiques qu'il blesse involontairement. Son chapeau, fixé de ses deux mains sur la partie découverte, ne suffisait pas pour cacher le plus dodu des postérieurs, et il n'avait que le choix de la moitié qu'il lui plairait exposer aux regards du public.

Il tempêtait, il jurait, il rudoyait Edmond, le curé, son neveu, qui s'empressaient autour de lui. Tout à coup il jette des cris furieux, et grince des dents de manière à faire fuir tout un département. Une malheu-

reuse guêpe, attirée par la chair fraîche, s'était glissée le long de l'épine du dos, et arrangeait l'omoplate de M. Botte, comme le chien avait fait la perruque. M. Botte se jette à terre, se roule sur l'herbe, en continuant de crier, il écrase son ennemi, et il n'en souffre pas moins.

Au hasard de ce qui pourrait lui arriver, Charles, vraiment inquiet de l'état où était son oncle, s'approcha de lui, et voulut achever de le déshabiller. M. Botte se releva, jura, et tenant toujours son chapeau derrière lui, il prit en trotillant le chemin de la ferme. Edmond le suivit d'aussi près que le permettait son âge, et le curé, qui se mêlait un peu de médecine, le suivit d'aussi loin qu'il le fallait pour être à l'abri des évènemens : il croyait le cher oncle maniaque.

Mademoiselle d'Arancey aurait

bien voulu être utile à l'homme à qui elle devait son bonheur. L'intérêt qu'il inspirait la faisait avancer d'un pas ; la décence la faisait reculer de deux ; elle s'adressa enfin à deux femmes qui, depuis quinze ans au moins, n'étaient plus d'aucun sexe. Mais, à défaut d'autres passions, les vieilles ont de la rancune. M. Botte n'avait pas embrassé celles-ci : elles ne bougèrent pas.

En avançant vers la ferme le patient s'était un peu calmé : il avait expliqué la cause de ses cris et de ses contorsions, et le bon pasteur, rassuré, protestait qu'il enleverait l'aiguillon, et que la douleur cesserait à l'instant.

En effet, l'opération faite, monsieur Botte se trouva soulagé. Mais il observa qu'il était loin d'être dans un état présentable ; il protesta qu'il dînerait à la ferme, et il exigea très-

impérieusement qu'Edmond reconduisît aussitôt le curé à la fête qu'on lui donnait. Son ordre était motivé sur deux raisons : la première, c'est qu'un dîner froid ne vaut rien ; la seconde, c'est qu'un chien et une guêpe ne doivent pas mettre tout un village au régime. Le père Edmond cherchait pour la seconde fois, dans l'armoire de noyer, de quoi couvrir au moins M. Botte ; le curé prétendait que la fête la plus brillante ne peut empêcher un homme d'en soulager un autre, et il voulait bassiner la piqûre avec du vinaigre ; M. Botte avait pris le vase, l'avait jeté à l'autre bout de la chambre, et invitait son médecin, avec son gros juron, à se rendre sans répliquer sous le grand ormeau, lorsque Charles trouva sur une table une lettre à l'adresse du vieux Edmond.

Le bon vieillard prend la lettre,

et s'étonne en reconnaissant l'écriture de son fils, de Georges, qui était disparu, et dont l'absence n'avait encore été remarquée de personne. Le cachet est rompu; le malheureux père lit quelques lignes, et laisse tomber la lettre en s'écriant : Je n'ai plus de fils !

M. Botte s'irrite contre la fortune quand il voit des malheureux. Il oublie le curé, il oublie la fête, il oublie qu'il est sans culotte, il découvre tout en ramassant le papier ; mais il le ramasse, et il lit :

MON PÈRE,

« J'ai pu aimer notre demoiselle autant qu'il est possible d'aimer, et avoir la force de me taire ; je n'ai pas celle d'être témoin du bonheur d'un autre. Je pars. Pardonnez-moi, mon bon père, pardonnez-moi de vous quitter dans votre vieillesse ; mais il

fallait mourir à la ferme, ou aller souffrir au loin, et dans les deux cas votre fils était perdu pour vous.

« Ne me retirez pas, je vous le demande à genoux, les bénédictions que vous avez si souvent prononcées sur moi. Georges vous honore et vous chérit toujours; mais il ne pouvait rester. »

« Faites donc des enfans, disait M. Botte. Non, ventrebleu, je n'en ferai jamais. Les coquins, les coquins, voilà comme ils sont tous. Pauvre père, pauvre père! ajoutait-il, debout, à côté d'Edmond, dont il pressait affectueusement la main. Dieu me l'avait donné, dit en pleurant le vieillard, Dieu me l'a ôté; que son saint nom soit béni! Il vous le rendra, mon cher Edmond, reprit le pasteur; il vous le rendra. Votre vie n'a été qu'une longue suite de jours

paisibles et purs, et l'Eternel se complaît à éprouver ses saints. — Que je revoie mon fils un moment, rien qu'un moment ; que je l'embrasse encore, et je mourrai en bénissant le seigneur.

« Je ne sais pas, poursuivit M. Botte, ce que le seigneur compte faire de votre fils ; mais je sais que je ne dois rien épargner pour vous le rendre, et je n'aurai pas de repos que je ne vous l'aie rendu. Vous, monsieur, dont les amours troublent le repos des familles, faites mettre les chevaux à la voiture. — Est-ce ma faute, mon oncle ?..... — C'est la mienne, n'est-ce pas ? Les chevaux à la voiture. — Me rendrez-vous comptable de l'infortune de Georges ? — C'est vous, monsieur, qui êtes la cause de tout. Trente voyages au moins, qu'il m'a fallu faire à la ferme ; un autre au fond de la Nor-

mandie pour vous empêcher de vous noyer ; et ma chûte dans la marre avec ce pauvre Horeau, et l'algarade impertinente de ces comédiens de campagne, et mon double combat avec un chien et une guêpe, un jeune homme et son père désolés, tout cela serait-il arrivé, monsieur, si vous ne vous étiez avisé d'aimer ? Pour la dernière fois, les chevaux à la voiture.—Décidément, mon oncle, vous allez partir ?— Sans délai. J'ai beaucoup de confiance en la providence ; mais, quoi qu'en disent Edmond et son curé, il est bon de la seconder un peu. — Et mademoiselle d'Arancey ?— Malheureux, jette les yeux sur ce vieillard, et balance, si tu l'oses... Monsieur, qui ne voit que son bonheur personnel dans la société, ne doit rien attendre d'elle. — Au moins un adieu, mon oncle, un mot, et je vous suis. » Et sans attendre

de réponse, Charles est parti; il court, il est déjà loin.

« Où allez-vous, monsieur? dit le curé à M. Botte, qui trottait sur les pas de son neveu. — Je vais après ce drôle. Je le ramène, je le jette dans ma chaise, et je l'envoie solliciter dans une moitié des bureaux de Paris, pendant que j'assiège les autres. — Supposons que vos démarches aient le plus heureux succès, que ferez-vous? — Je m'empare de Georges, je lui reproche l'abandon où il laisse un père; je ranime son courage, je le rends à la pitié filiale, et je le conduis aux pieds de ce vieillard.—Il écrit qu'il mourra ici. — Chansons. — Vous ne le connaissez pas, monsieur. — Hé, curé, tous les hommes sont faits de même. On souffre, on se console, on ne meurt pas. — Mais, monsieur.... — Paix, je suis décidé. »

Le pasteur, toujours calme et pru-

dent, observa qu'un quart-d'heure de plus ou de moins n'était rien dans la circonstance présente, et qu'au moins il était bon de s'entendre avant d'agir : M. Botte n'entendait rien. Le curé voulait réfléchir : le cher oncle prétendait que la première impulsion du cœur est la bonne, et qu'en la suivant, on ne se trompe jamais. Le père Edmond, qui avait beaucoup plus de confiance en son curé qu'en M. Botte, pria, supplia le cher oncle d'entendre le pasteur. « Parlez donc, monsieur, s'écria le quinteux personnage, puisqu'on veut que je vous écoute. »

Le curé représenta que Georges avait toujours été fils respectueux et tendre ; que son père avait constamment été l'objet de ses soins religieux, et qu'ainsi une passion irrésistible avait pu seule le déterminer à quitter le pays. Il jugea que l'éloi-

gnement pouvait calmer une fièvre dévorante, que tout alimenterait à la ferme, où Georges ne ferait point un pas sans trouver des souvenirs déchirans. Il ajouta que la santé la plus robuste cède à la fin aux froissemens réitérés d'un cœur, d'autant plus sensible, qu'il était vierge encore, et qu'il est déjà flétri et de la violence qu'il s'est faite, et du silence qu'il s'est imposé. Il finit en invitant M. Botte à découvrir l'asile que choisirait le jeune homme, et à le faire surveiller par quelqu'un de sûr, qui fournirait en secret à ses besoins, et qui donnerait de ses nouvelles à son père.

M. Botte était vif; il était opiniâtre; ce n'était qu'en grondant qu'il se rendait à de bonnes raisons; mais il s'y rendait enfin. Il entra dans les vues du curé, à la grande satisfaction du malheureux père, et on parla avec

assez de tranquillité du mariage de mademoiselle d'Arancey.

« Cruel enfant, méchant enfant! disait le vieillard, oser lever les yeux sur sa demoiselle! — Et sur qui les leverait-il? sur une guenon? — Mais oser l'aimer, monsieur, oser l'aimer! — Hé comment s'en défendre? nous l'aimerions aussi, si nous n'avions que vingt ans. — Mais le respect..... — Georges n'en a point franchi les bornes. — Quoi, cette lettre..... — Cette lettre ne s'adresse pas à mademoiselle d'Arancey. — Qu'elle ignore au moins que mon fils l'a écrite. — Elle l'a verra. Un amour vertueux, un amour auquel on s'immole, ne peut offenser une femme; il donne des droits à sa pitié. — Par grâce, monsieur..... — Je ne ferai pas le bonheur de mon neveu par une supercherie. Mademoiselle d'Arancey saura le mal qu'elle fait à Georges;

elle saura que c'est elle qui en prive son père ; qu'un sacrifice peut le lui ramener : elle lira la lettre, et elle prononcera.

« — Encore un mot, monsieur, dit le curé. — Hé, parbleu, pasteur, vous abusez de ma patience. Il était question tout à l'heure des intérêts d'Edmond, et j'ai dû céder à sa volonté ; il s'agit ici de ma délicatesse personnelle, et certes, à cet égard, je n'ai besoin des conseils de personne : mademoiselle d'Arancey lira la lettre. »

Charles était incapable de ces froids calculs que l'homme, qui n'a que des désirs, emploie souvent avec succès. Idolâtre de sa Sophie, il n'avait pas prévu l'effet que produirait sur elle la nouvelle de la fuite de Georges. Il en parla en homme aussi pénétré du malheur d'Edmond, qu'affligé de la vivacité d'un oncle qui l'arrachait

subitement à ce qu'il avait de plus cher. Sophie, bonne et sensible comme lui, éclairée enfin sur un secret que sa modestie seule l'avait empêchée de pénétrer, Sophie oublia les fréquentes importunités de Georges, et ne vit plus en lui que l'ami malheureux.

Les habitans attendaient leur curé et le vieux Edmond. Rangés debout autour des tables, où personne n'osait se placer encore, ils entretenaient leur gaîté en buvant de temps en temps le petit coup. La tristesse de Charles, la douleur de mademoiselle d'Arancey, frappèrent également ces bonnes gens; l'évènement fâcheux devint aussitôt public. Comme dans ce village l'infortune de l'un est commune à tous, on oublia que le reste de la journée était consacré à la gaîté. Sans se consulter, sans même se parler, hommes, femmes, enfans,

vieillards, prennent le chemin de la ferme. On marche dans un profond silence ; un voile sombre couvre toutes les physionomies : ce jour de fête n'est plus qu'un jour de deuil.

Sophie, appuyée sur le bras de Charles, méditait profondément. Elle n'a plus une pensée qui échappe à son amant, et le jeune homme frémit.

On arriva à la ferme. Les anciens s'approchèrent de l'infortuné père et pleurèrent avec lui. Les enfans, instruits à le respecter, couraient lui offrir leurs innocentes caresses. Les femmes ont partout cet instinct délicat qui les éclaire sur les convenances. Les mères éloignèrent ces enfans qui allaient rappeler à Edmond ce qu'il avait perdu : il était trop tard, le bon vieillard les avait aperçus. « Vous êtes encore pères, dit-il à ses amis, et moi... et moi... » Il essuya ses pleurs, ouvrit sa Bible, lut à

haute voix le livre de Job, et se soumit à la volonté du seigneur.

Tout le monde l'écoutait dans un recueillement religieux. M. Botte lui-même se taisait ; mais incapable de varier dans ses principes ou ses opinions, il présenta la lettre à mademoiselle d'Arancey.

La charmante fille la mouilla de ses pleurs, et fut tomber aux pieds d'Edmond. « Pardon, dit-elle, pardon, mon vénérable père. Vous m'avez arrachée à la misère ; vous avez partagé votre cœur entre votre fils et moi, vous m'avez inspiré le goût de ces vertus simples, qui vous sont familières, et pour prix de vos bienfaits j'empoisonne vos derniers jours... Pardon, pardon ! » Le vieillard la relève, la presse contre son cœur, et leurs larmes se confondent.

« Non, s'écria Sophie, non, il n'est pas de bonheur pour moi,

quand mes bienfaiteurs souffrent. J'aime Charles autant qu'on puisse aimer : je le lui ai dit, je l'ai dit à son oncle, à Edmond, je le répéterais à la face de l'univers ; mais je suis incapable d'abandonner ce malheureux vieillard. C'est moi qui remplacerai le fils dont je l'ai privé, qui le consolerai, qui fermerai ses yeux. Charles, mon ami, encore un sacrifice. Vous n'approuverez pas celui-ci ; mais ma conscience me dit qu'il est indispensable... Soumettons-nous, Charles, il le faut, je t'en prie, je le veux, je l'ordonne. Jure avec moi... — Arrêtez, crie le jeune homme, en s'élançant vers elle. N'élevez pas entre nous une barrière éternelle ; n'achevez pas ce serment téméraire. Laissez-la, monsieur, laissez-la, reprend le cher oncle avec fermeté. Elle suit la voix d'un devoir antérieur à vos droits. Je

l'admire ; ayez, vous, la force de l'imiter.

« Non, ma fille, non, dit Edmond, je ne reçois pas un sacrifice qui vous coûterait le bonheur de toute votre vie. Jephté voua sa fille, mais il s'en repentit. Dieu me donnera la force de supporter mon sort. Remplissez le vôtre, mon enfant ; soyez heureuse, et estimez-moi assez pour croire que je ne vends pas mes services, surtout à un prix aussi cher. »

« Digne vieillard, fille céleste, disait monsieur Botte. Mon pauvre Charles, quel trésor tu perds là. » Il n'a rien perdu, monsieur, reprit Edmond. » Et il mit la main de Sophie dans celle du jeune homme.

Un grand exemple entraîne toujours, et peut nous faire perdre de vue nos plus chers intérêts. Malheureusement ce noble enthousiasme ne dure pas : notre faiblesse nous parle si haut!

Charles, contenu par son oncle, Charles qui craignait d'abord de ne pas montrer de la vertu, quand les autres personnages ne faisaient rien que pour elle, Charles réfléchissait à la perte irréparable qu'il allait faire. Il ne se permettait pas un mot; mais il regardait Edmond d'un air si reconnaissant! Ses grands yeux, qui se portaient ensuite sur Sophie et sur son oncle, étaient si supplians, si doux!

Mademoiselle d'Arancey s'était trop avancée pour pouvoir rétrograder; mais elle laissait sa main où le père Edmond l'avait mise. Le stoïque M. Botte maudissait intérieurement sa pétulance et son stoïcisme, et il n'eût pas manqué d'embrasser et de remercier le bon vieillard, si cette démarche eût pu se concilier avec les grands sentimens qu'il venait d'afficher. Le malheureux père lui-même commençait à sentir dans quel

vide il vivrait, s'il perdait à la fois ses deux enfans. Chacun enfin, après s'être montré magnanime, peut-être par ostentation, comme cela arrive souvent, chacun prêtait secrètement l'oreille à la voix de son intérêt personnel, comme cela arrive toujours.

Le curé, que son état rendait plus réfléchi ou plus réservé, ne s'était pas pressé de parler; il avait eu le temps de mûrir son opinion, et il pouvait la faire valoir, sans être accusé de versatilité. Il connaissait le cœur humain, et il démêlait sans peine l'embarras des principaux acteurs. Les en tirer, c'était leur rendre un signalé service, et c'est ce que fit le bon pasteur.

« Mademoiselle, dit-il à Sophie, vous avez cru avoir les raisons les plus fortes pour ne pas accepter la main de M. Montemar. Les préjugés de monsieur votre père s'éleveraient

bien plus puissamment contre le choix que vous feriez de Georges, homme estimable sans doute, mais qui n'a rien de ce qui fixe la considération des gens du monde. D'ailleurs, mademoiselle, vous n'avez que de l'amitié pour lui, et vous avez de l'amour, beaucoup d'amour pour monsieur. La Providence vous le destine; et malheur aux femmes qui se refusent à ses vues: elles en sont punies par le libertinage ou le désespoir. Ma foi, s'écria M. Botte, je crois le curé beaucoup plus sage que nous tous. Oh, certainement, reprit vivement Charles. Mais, continua, à demi-voix et les yeux baissés, la sensible Sophie, je ne me propose pas non plus d'épouser Georges. Qu'importe alors, poursuivit le curé, que vous soyez ou non l'épouse d'un autre, pourvu que le fils d'Edmond ne soit pas témoin d'un engagement qui lui

ferait sentir plus vivement son malheur. Mais, répondit Sophie, mais... c'est que... C'est, interrompit le pasteur, que vous ne voulez pas abandonner ce bon père dans son affliction. — Non, monsieur, je ne le veux pas, je ne le dois pas. — Hé bien, mademoiselle, laissez agir M. Botte. On n'a pas de conseils à lui donner, quand il s'agit de faire le bien. — Hé, quelle chienne de manie avez-vous donc tous de me rappeler ce que je peux faire de bon? Ne faut-il pas que je rachète par quelque chose une dureté de caractère dont je ne suis pas maître? Ne me gâtez pas, curé; je n'aime pas cela. Je ne suis pas bon, je le sais, je le déclare. Au reste, voici ce que je propose : qu'on ne m'interrompe point.

« Edmond n'est plus d'âge à travailler, et il ne travaillera plus. Nous louerons la ferme... — Quoi, mon-

sieur, vous voulez?... — Oui, papa, je le veux. — Quitter une ferme où je suis né!... — Vous ne la perdrez pas de vue : mais, que diable, laissez-moi parler. Vous habiterez avec le curé une aile du château : je me réserve l'autre pour les voyages que je ferai ici; et j'en ferai de fréquens. Mon neveu et ma nièce occuperont le corps de logis. Votre couvert à tous deux sera toujours mis à leur table. — Mais, monsieur, je vous ai déjà fait observer combien je serais déplacé dans un certain monde... — Je vous ai déjà répondu, monsieur qu'un honnête homme n'est déplacé nulle part. Et parbleu, quand vous voudrez être seul, on vous servira chez vous, et vous lirez un chapitre de votre vieille Bible, en vidant le flacon de Bourgogne. — Mais l'oisiveté, monsieur... — Bah, bah, bah! la promenade, la gazette, un cent de

piquet, un peu de médisance, et le temps se passe. Allons, allons, je vois que ces arrangemens conviennent à tout le monde; c'est une affaire terminée. Vîte, un notaire, et l'affiche à la municipalité. »

Les jeunes gens renaissent, le pasteur sourit, Edmond se rend, monsieur Botte se frotte les mains, tous les villageois applaudissent. « Oh ça, dit le cher oncle, retournons sous le grand ormeau. Puisque vous m'avez tous vu dans l'état où me voilà, il n'y a pas d'inconvénient que je vous suive, pourvu toutefois qu'on me trouve une culotte; car il fait du vent aujourd'hui. »

A peine a-t-il parlé, que les habitans se dispersent; Edmond retourne à l'armoire de noyer, et le pasteur court ouvrir son modeste porte-manteau. En cinq minutes, M. Botte n'a plus que l'embarras du

choix. « Monsieur, dit-il à son neveu, en prenant un habit à l'un, une culotte à l'autre, un bonnet de coton à un troisième, monsieur, j'ai rompu sans retour avec votre Guillaume; mais je ne vois que ce drôle-là qui puisse retrouver Georges, et il faut qu'il se retrouve. Ecrivez à Guillaume, pendant que je m'habille, et faites partir mon postillon avec cinquante louis. »

Le malheureux père baise la main de M. Botte; la tendre Sophie se hâte de trouver cette écritoire que vous avez peut-être oubliée, celle que Georges, dans sa jalousie, serrait si soigneusement; le curé débarrasse une table; Charles prépare une plume, et le cher oncle trouve autant de valets de chambre, que la maison peut recevoir de paysans.

Une joie pure et brûyante a succédé au silence de la douleur. On va, on

court, on se cherche, on se presse, on chante, on rit, on arrive sur la pelouse, et lorsque le curé, M. Botte et Edmond ont pris le haut bout de la grande table, les autres se placent au hasard. Ce n'est point par hasard que Charles se trouve à côté de Sophie, que Sophie est bien loin du cher oncle, qu'elle aime pourtant de tout son cœur; qu'elle s'est jetée au milieu d'un groupe de jeunes filles. C'est que les jeunes filles connaissent le langage de l'amour, qu'elles aiment à l'entendre, qu'elles s'affligent franchement des peines passées, et qu'elles sourient au bonheur à venir.

M. Botte faisait la grimace en sablant la piquette du pays, qu'on lui versait à flots dans le plus grand verre; il faisait la grimace en mâchonnant d'énormes morceaux dont on chargeait son assiette; il faisait la grimace en trempant son pain dans de l'eau

assaisonnée de poivre et de sel, qu'on appelait de la sauce; mais il avait faim, il avait soif, il buvait, il mangeait, parce qu'il était de bonne humeur, et cela devait être : il s'était grandement conduit avec mademoiselle d'Arancey, et son neveu n'y avait rien perdu.

Près de lui étaient assis sur l'herbe trois petits pâtres, qui dévoraient ce qu'ils pouvaient attraper. « Le bon potage que j'ons eu là ! disait l'un; si j'étais premier consul, je mangerais tous les jours de la soupe à la graisse. Si j'étais premier consul, dit le second, je garderais mes vaches à cheval. Si j'étais premier consul, dit le troisième, je me ferais payer mes journées trente sous; j'en mangerais dix, et j'en donnerais vingt à ma pauvre mère. Corbleu, s'écria monsieur Botte, en vidant son assiette dans leur gamelle, tu toucheras les trente

sous, et pendant le reste de ta vie. Mais comme il n'y a qu'un premier consul, toi, mon ami, tu continueras de garder tes vaches à pied; et toi, tu ne mangeras de la soupe à la graisse que les jours de fête.

Déjà la jeunesse se dispose à danser. On a bon appétit au village, mais le plaisir de serrer la main de sa bien-aimée, et de sauter avec elle face à face, l'emporte sur tous les plaisirs. Au premier cri du violon, on court, on se place, et M. Botte, qui a juré d'être charmant ce jour-là, déclare qu'il ouvrira le bal avec sa nièce. L'aimable fille vient aussitôt offrir sa jolie main.

M. Botte danse fort mal, et son costume grotesque ne peut lui donner les grâces que la nature lui a refusées; mais M. Botte danse de tout son cœur. Sa grosse gaîté bannit le cérémonial; les villageois sont à leur aise,

et ils trouvent que M. Botte est un très-bon danseur, parce qu'il danse comme eux.

Mademoiselle d'Arancey est reconduite à sa place par son cavalier, marchant sur la pointe du pied, tortillant le derrière, et soutenant la main blanchette sur la basque volumineuse de son antique habit. Charles succéda aussitôt à son oncle, et celui-ci s'approcha du notaire du lieu. L'officier public voulait remettre au lendemain la rédaction de l'acte; monsieur Botte assurait qu'il ne faut jamais remettre ce qu'on peut faire à l'instant. Le notaire voulait au moins qu'on se rendît à son étude; M. Botte soutenait qu'il est inutile de se déranger quand on est bien. Le notaire opposait sa dignité, qu'il compromettrait en opérant en plein vent; M. Botte protestait qu'un notaire ne se compromet qu'en faisant

un faux, et qu'il peut recevoir le double de ses honoraires d'un homme qui veut bien les doubler, pourvu qu'on le serve à la minute, et de la manière qu'il veut l'être.

Le garde-note, n'ayant rien à répliquer à ce dernier argument, appela un jeune garçon qui époussetait son habit, lui faisait la queue, écumait son pot, et lui servait de clerc à l'occasion. Il l'envoya chercher son écritoire de poche et la feuille de parchemin.

M. Botte, qui voulait fortement, et que les lenteurs désolaient, tira à part le greffier de la municipalité, et lui persuada par les mêmes moyens, mais à voix basse, qu'il ne pouvait se dispenser d'afficher à l'instant même le mariage des aimables jeunes gens. On ne refuse rien à un homme pressant, et qui parle d'une tenture neuve pour la salle du conseil communal :

les deux noms furent joints sous le petit chassis treillagé.

M. Botte eût donné ce qu'on eût voulu pour que le mariage se fît le soir même. Il n'y avait pas d'opposans, il ne pouvait y en avoir; il n'y avait donc nul inconvénient à antidater l'affiche, et peut-être, à force d'argumens, le greffier se fût-il laissé convaincre, mais M. Botte rejeta sans balancer une idée si opposée à ses principes, et à la conduite de sa vie entière. Il se consola du retard auquel il fallait se soumettre, en pensant que les embellissemens du château amuseraient son impatience.

Le *factotum* du notaire est de retour; l'officier a braqué ses lunettes; les jeunes gens, l'oncle, le curé, Edmond, sont assis autour de lui. Quelques vieillards s'étaient éloignés par discrétion: M. Botte les rappela, parce qu'il ne faisait rien, disait-il,

qu'il ne pût faire à la face de l'univers. Le curé lui observa doucement qu'il y avait péché d'orgueil dans cette assertion. « Allons, allons, pasteur, on peut en absoudre les honnêtes gens : tant d'autres ont de l'orgueil que rien ne justifie. Procédons.

« Je donne dès ce moment à mon neveu mes herbages de Normandie : ils rapportent trente mille francs. Je l'institue mon légataire unique, universel... — Ah, mon oncle, que de bienfaits ! — Rends-la heureuse, Charles, et tu ne me devras rien. Je reconnais que mademoiselle m'a remis une somme de cent mille écus.... — Je ne consentirai pas, monsieur... — Vous ne consentirez pas, mademoiselle !.... Faites l'amour, et ne vous mêlez pas d'affaires, vous n'y entendez rien. — Mais, monsieur, tout le monde sait que je n'ai que cette petite terre..... — Et

comme elle n'est pas suffisante, il me plaît d'y ajouter cent mille écus. — Mais... — Vous m'excédez. Que vous resterait-il, si vous perdiez votre mari ? un douaire chétif. — Ah, monsieur, quel malheur vous prévoyez là! — Il est possible, mademoiselle. — Et croyez-vous que j'y survive? — Oui, oui, vous y survivrez, et j'entends que la veuve de mon neveu vive dans l'opulence. — Enfin, monsieur... — Enfin, mademoiselle, voulez-vous vous marier ou non? Je vous déclare que vous ne vous marierez qu'aux conditions que je vous impose. Ecrivez, notaire, écrivez donc. Je reconnais que mademoiselle m'a remis une somme de cent mille écus, et j'y joins un douaire de dix mille francs.

» Je m'oblige à payer dans l'année, à Edmond, et de mes propres deniers, une somme de vingt mille

francs que lui doit mademoiselle d'Arancey, et je lui assure sur tous mes biens une pension viagère de quinze cents francs... Oh, je vous en prie, M. Edmond, ne venez pas me casser la tête de vos observations ni de vos remercîmens; les choses seront ainsi, car telle est ma volonté. J'ai tout dit, monsieur le tabellion; arrangez-moi cela dans votre style barbare. Vous, jeunes gens, embrassez-moi, et allez danser; on vous appellera pour la signature. »

Ils sont doux les baisers de l'amitié et de la reconnaissance! Aussi monsieur Botte disait: « Qu'ai-je fait pour vous qui vaille ces tendres caresses? on est trop heureux, mes enfans, d'avoir de l'argent à placer ainsi. Vous l'éprouverez un jour, car je vous laisserai du superflu. »

L'acte était terminé, signé, et on se livrait sans réserve à ces idées de

bonheur qu'aucun nuage ne pouvait plus troubler, lorsqu'une berline parut suivie de quatre fourgons très-pesamment chargés. « C'est Horeau, s'écria M. Botte. Parbleu, je ne l'attendais pas sitôt; c'est la première fois de sa vie qu'il a fait diligence. »

Horeau descend, et présente un tapissier et un peintre. Les hommes se jugent assez communément au simple coup d'œil. Ceux-ci, trompés par le costume, prennent M. Botte tout au plus pour l'homme d'affaires de celui qui doit les employer, et le traitent en conséquence. Le cher oncle n'est pas fier, mais il n'est pas endurant, et il y a long-temps qu'il n'a trouvé l'occasion de gronder. « Apprenez, leur dit-il, que celui qui juge l'homme par son habit est un sot, et je vous le prouve, puisque sous cette mascarade vous voyez M. Botte en personne. » Ici ces messieurs font

de profondes révérences. « Apprenez encore que celui qui mesure ses égards sur la fortune de l'homme à qui il parle, n'est que le plat valet des circonstances. C'est le défaut de la canaille, et je vois que vous n'êtes pas au-dessus de votre état. Allez travailler : prestesse et intelligence, voilà ce que je vous demande, et non des révérences auxquelles je ne suis pas plus sensible qu'à votre début beaucoup trop familier. »

Ces deux hommes se retirèrent en balbutiant des excuses, et furent rendre à leurs garçons, juchés sur les charriots, la mortification qu'ils venaient de recevoir.

« Hé bien, monsieur, dit le cher oncle au neveu, faut-il que je conduise ces fourgons au château?—Hé, dit Horeau, vous voyez qu'il attend vos ordres. — Hé bien, je les donne : allez, monsieur, allez faire ranger

vos meubles comme vous l'entendrez... Ah, un mot. N'oubliez pas de faire garnir la partie destinée au curé et à Edmond, et l'aile que je me suis réservée. — C'est par là que je commencerai, mon cher oncle. — A la bonne heure. C'est vous, monsieur, qui dirigerez les travaux des peintres. Vous avez l'imagination riche et brillante; servez-vous en, et souvenez-vous que je veux du beau, du très-beau... Comment, mademoiselle, vous ne l'accompagnez pas; vous n'avez déjà plus rien à vous dire? — Je ne voulais pas vous laisser seul, monsieur. — Hé, allez, allez donc, cruelle fille que vous êtes! ne sais-je pas que l'amour doit l'emporter sur l'amitié. »

Horeau était bien aussi friand que son ami; mais dans les circonstances difficiles, il n'était pas soutenu comme lui par un caractère énergique, ou

par la gloriole de tout supporter sans en paraître affecté. Horeau trouva le dîner détestable, et le dit tout haut. M. Botte, qui craignait qu'on ne l'entendît, cria plus haut encore que leurs grands-pères à tous deux ne faisaient pas meilleure chère, et que leurs grands-pères les valaient bien. « Mais, mon cher Botte, nos grands-pères étaient habitués à cette vie-là. — Vous voyez, monsieur, qu'il est des habitudes qu'il est bon de conserver, et qu'il en est qu'il faut savoir prendre. Buvez, mangez, et soyez sûr qu'il n'y a pas de comparaison entre faire un mauvais dîner et ne pas dîner du tout.

« — A propos, mon cher Botte, j'espère que nous ne coucherons pas dans cette chambre où les pucerons... vous vous en souvenez? — Corbleu, je ne les oublierai pas plus que la guêpe et le chien de ce matin. — Ah,

j'entends : un nouvel accident a occasionné ce travestissement nouveau. — Oui, et pour mettre fin au chapitre des accidens, nous coucherons au château. — Ah, tant mieux. — Mais nous ne souperons pas. — Ah, tant pis. — D'abord, parce que nous ne trouverons rien. — Je n'ai pas besoin d'autres raisons. — En ce cas, monsieur, je vous en fais grâce.

« — Encore un verre de vin, Horeau. — Volontiers. — Il est pourtant bien mauvais. — Mais je crois que je m'y accoutume. — Quand je vous disais, monsieur, que l'homme n'a qu'à vouloir pour être maître de lui. Si vous le vouliez fortement, vous boiriez du vinaigre. — Mais vous m'y amenez par degrés. — Et vous le trouveriez bon. — Oh, c'est une autre affaire. — En voilà une bouteille. — Non, je vous remercie. — Vous en boirez, parbleu. — Je n'en

boirai pas. — J'en boirai avec vous. — Peu m'importe. — Vous voyez que je bois, monsieur, et la différence d'une bouteille à l'autre est de si peu de chose..... Essayez. — Ma foi, vous avez raison, je ne trouve pas de différence bien sensible. Mais à quoi ressemblons-nous tous deux, déraisonnant... — Nous raisonnons, au contraire. — Et buvant alternativement de la piquette et du vinaigre. — Nous faisons un cours de philosophie. — Bah ! — Nous éprouvons que lorsqu'on passe par degrés du bien au mal, ou du mal au bien, on y arrive sans s'en apercevoir ; que les chûtes inattendues et violentes sont les seules qui puissent affecter, comme les fortunes rapides tournent en un moment les cerveaux faiblement organisés.

« — Ah, ça ! Horeau, j'ai pourtant envie de voir ces meubles... — C'est

assez naturel. — Puisque je paie, n'est-ce pas ? C'est du beau ? — Du superbe. — La petite mérite tout cela : c'est un ange, mon ami. J'ai eu la faiblesse de le lui dire dans un de ces momens d'effusion, dont, malgré ma brusquerie, je ne suis pas toujours maître. Je ne la louerai plus, parce que la louange embarrasse toujours celui qui la mérite, et rend les autres impertinens. — Et voilà, mon ami, pourquoi je ne vous loue jamais. — Et de quoi me loueriez-vous, s'il vous plaît ? Ma conduite n'a rien que de très-simple. Mademoiselle d'Arancey est digne des hommages de tous les hommes, et en la donnant à mon neveu, je ne fais rien que pour lui. Allons voir les meubles ».

En entrant dans la cour du château, les deux amis trouvèrent les fourgons déchargés, les garçons occupés à ranger, et Charles donnant ses

ordres. « Qu'est-ce que c'est, qu'est-ce que c'est, dit M. Botte, que ces guenilles-là ? Pas un lit, pas un meuble étoffé ; point de damas, pas une riche tenture, pas un tour de glace doré. De l'acajou, des tissus de crins, et des tas de rideaux de toile de coton, ornés de misérables franfreluches de couleur. M. Horeau, vous avez très-mal fait ma commission. — Mais, mon ami, tout cela est dans le genre grec, romain. — Ma nièce n'est ni Grecque ni Romaine, et elle ne se servira de rien de tout cela. C'est au plus bon pour nous, pour le curé, pour Edmond ; mais ma nièce, ventrebleu, ma nièce !..... Venez ici, maître tapissier : demain, au point du jour, vous partirez pour Paris. — Oui, monsieur. — Vous emploierez cent ouvriers, s'il le faut ; mais je veux, pour ma nièce, un lit à grand dais, dont les quatre coins

seront surmontés d'un panache des plus belles plumes. — Oui, monsieur. — Je veux ce dais doublé en satin blanc, du satin à un louis l'aune, s'il y en a. — Oui, monsieur. — Je veux, au milieu du ciel, un amour brodé, couronnant la vertu, et je veux que cet amour n'ait pas de bandeau, parce que, quand on aime mademoiselle d'Arancey, on voit clair et très-clair. — Oui, monsieur. — Je veux les rideaux intérieurs du même satin : je les veux ornés d'emblèmes ingénieux, que vous ferez composer par ces gens, dont le métier est d'avoir de l'esprit pour de l'argent. — Oui, monsieur. — Je veux de doubles rideaux de velours gris de lin ; c'est la couleur de la constance, et mon fripon de neveu ne se couchera jamais sans se rappeler ce qu'il aura promis à sa femme. Je veux sur ces rideaux extérieurs

un riche cordon en perles fines, et sur les bords une broderie en or, terminée par une franche en cordelières, de six pouces de haut. Je veux l'ameublement pareil..... — Mais, mon ami, cela ne se peut pas. — Je veux que cela se puisse. — Cela coûtera quarante mille francs. — C'est égal. Obéissez, maître tapissier. Des rideaux de coton, des rideaux de coton à ma nièce! corbleu!

« A vous, monsieur le peintre en lambris : que les serrures, les boutons, les gonds, les fiches, les sculptures, les moulures, soient en or superfin, et que tous les marquis du monde chrétien apprennent que quand ils ne peuvent pas marier leurs filles, nous les marions, nous autres marchands, et convenablement, lorsqu'elles le méritent.

« — Du train dont vous y allez, mon cher Botte, je dois m'attendre à

d'autres reproches. — Oh, je vous en ferai sans doute. — Mais comme je n'avais pas d'ordres.....—Ne savez-vous pas, M. Horeau, que jamais je ne désavoue mes amis? Voilà d'abord un reproche grave que vous méritez. Voyons ceux que j'ai encore à vous faire. — Vous savez que les diamans ont repris. — Non, je ne le savais pas. Des diamans, morbleu, des diamans, un boisseau de diamans!... Et son trousseau, son trousseau... nous n'y avons pensé ni l'un ni l'autre, et on ne se marie jamais sans trousseau. Je suis exécusable, moi, j'étais tout au plaisir de la voir: mais vous, homme froid et réfléchi? — Moi, j'étais tout à mes meubles. — Et ils sont beaux, je vous en fais mon compliment. Demain, je pars pour Paris avec elle; nous courons les plus riches boutiques ensemble, et je la charge d'ornemens. Elle n'en sera

pas plus jolie; mais elle saura combien je l'aime.

« Hé, où est-elle donc, cette demoiselle, dont tout le monde s'occupe, et qui promène peut-être ses douces rêveries dans son jardin? Vous avez très-mauvaise grâce, monsieur mon neveu, de rire quand je vous interroge. Où est mademoiselle d'Arancey? — Mais, mon cher oncle, je n'ai pas droit encore de lui demander compte de ses actions. — Aussi n'est-ce pas là ce que je demande, monsieur; mais on peut, je crois, savoir où elle est. — Vous voulez le savoir, mon cher oncle? — Oui, monsieur, je veux le savoir. — Vous ne vous fâcherez pas? — Je ne me fâcherai pas. — Hé bien, je vous le dirai dans une heure. — Voici du nouveau, par exemple: des secrets pour moi, pour ton oncle! — N'attachez pas trop d'importance à celui-

ci, il n'en vaut pas la peine.— Quel est ce garçon, qui entre là, chargé d'une hotte ? — Oh, le mal adroit ! Hélas, mon oncle, j'ai bien peur que vous ne sachiez tout avant le temps. — Voyons, voyons ce qu'il porte. Horeau, faisons l'inventaire de la hotte. Des perdrix..... un lévreau.... du pain blanc....— Et du Bordeaux, du Bordeaux, mon cher Botte ! — Voilà le mystère, mon oncle. Vous avez mal dîné ; ma Sophie s'en est aperçue, et elle a envoyé au bourg voisin. — Morbleu, il n'y a qu'elle capable de ces attentions-là. Charles m'aime, je le crois ; hé bien, il m'eût présenté la moitié d'un pain bis, et il eût avalé l'autre. Où est-elle ? finissons. — Puisque vous savez une partie du secret, je ne crois pas bien nécessaire de vous faire attendre l'autre. Venez par ici, mon cher oncle. »

Charles conduit M. Botte par le jardin. Le neveu marche sur la pointe du pied, et le cher oncle retient son haleine. Ils approchent du vitrau d'une cuisine souterraine; M. Botte allonge son cou gros et court, et il voit mademoiselle d'Arancey donnant ses ordres aux deux servantes du père Edmond. Les fourneaux sont allumés; la main blanchette assaisonne le petit pois, prépare une crême, charge une corbeille des plus beaux fruits. Son motif égaie son travail, et sa gaîté rend le travail facile aux autres. Charmante, charmante! crie M. Botte, ventre à terre, et la tête passée par le soupirail. Mademoiselle d'Arancey lève les yeux, pousse un cri, jette les casserolles à l'autre extrémité de la cuisine, et vide une jatte d'eau sur le charbon enflammé. C'est que M. Botte, en se livrant à son enthousiasme, s'avançait

toujours davantage, et fût inévitablement tombé le nez dans les casserolles, si son neveu ne l'eût retenu par les jambes. « Tout cela est fort bien, dit M. Horeau, mais il ne fallait pas jeter les légumes et éteindre le feu. — Il fallait que je me brûlasse, n'est-ce pas? — Il ne fallait pas vous y exposer. Voilà le souper remis à minuit, et je n'ai pas dîné. — Ne te fâche pas, Horeau, nous allons tous mettre la main à la pâte, et nous ne souperons pas une demi-heure plus tard. Ma nièce, je n'ai pour être en costume que mon habit à ôter : j'ai le bonnet, la veste et la culotte blanche. Allons, Charles, Horeau, qu'on mette habit bas, et qu'on prenne le fin tablier. » Et Sophie caressait son oncle en lui présentant la serviette et le grand couteau, et elle riait de la maladresse de l'ami Horeau, et en allant et venant, elle se laissait dérober

un baiser, vous savez par qui, et elle envoyait son petit pourvoyeur chercher Edmond et le curé, et elle courait prendre du linge blanc à la ferme, et elle mettait le couvert avec son Charles, et elle redescendait à la cuisine, et elle grondait le cher oncle, qui laissait brûler sa crême, et elle stimulait le flegmatique Horeau, et il était minuit en effet que le souper n'était pas prêt, et que personne n'avait pensé qu'il est possible de s'ennuyer quelquefois.

On le mangea ce souper comme on l'avait apprêté : un aimable désordre, la saillie piquante, un grain de folie, l'amitié et l'amour, tout se réunit en faveur de la petite société; Edmond oublia même un moment l'absence de son fils.

Les plaisirs ou les querelles du jour ne faisaient jamais oublier le lendemain à M. Botte. Avant qu'on

se séparât, il décida, dans sa sagesse, que tout le monde se leverait au point du jour; que lui, mademoiselle d'Arancey, Charles et Edmond monteraient dans la berline, et Horeau et le curé dans sa chaise de poste.

Le vieillard et le pasteur n'avaient, disaient-ils, nulle envie d'aller à Paris; l'un ne pouvait quitter ses ouailles; l'autre était plus nécessaire à la ferme que jamais. Cependant tout s'arrangeait avec M. Botte, et il ferma la bouche aux deux opposans par des raisons solides, ou du moins spécieuses. « Vous ne négligez pas votre troupeau, mon cher curé, en vous occupant de lui, et prendre vos arrangemens avec mon architecte, c'est travailler à la vigne du seigneur. — Mais, monsieur, il y a ici des ouvriers... — Qui ne connaissent pas Vignole; qui ne distinguent pas l'ordre corinthien de l'ordre toscan, et

qui mettraient deux mois à ne rien faire qui vaille. Il faut que votre église soit restaurée et embellie pour le jour du mariage. Vous, monsieur Edmond, vous viendrez avec nous, parce que mademoiselle n'est pas encore la femme de mon neveu, et que jusque-là elle ne doit voyager que sous les yeux de son père adoptif; vous viendrez à Paris, parce que vous avez besoin de vous dissiper; vous y viendrez, parce que je le veux, et si vous refusez de monter en voiture, on vous y portera ».

Edmond n'ayant rien à répondre à ce genre d'invitation, prit son chapeau et son bâton; le cher oncle, l'ami Horeau, Charles et le curé, se couchèrent dans d'excellens lits; l'aimable fille accompagna le vieillard à la ferme, se retira dans cette modeste chambre qu'elle allait quitter pour toujours, et elle

s'endormit doucement, bercée par la main du bonheur.

Avant le jour, le cher oncle était debout. Il s'était habillé, tant bien que mal, aux dépens de la vache de Horeau; il avait éveillé son neveu, sa nièce, son ami, Edmond, le curé, cochers, laquais, valets de charrue, servantes : au bruit qu'il faisait, il eût réveillé tout le village, si la ferme n'en eût été à cinq cents pas. A quatre heures, il avait tout réglé avec le maître garçon, pour le temps où le bon père serait absent; il avait fait mettre les chevaux, et il criait contre les jeunes gens, qui ne finissaient pas leur toilette; contre Horeau, qui ne pouvait ouvrir les yeux; contre le curé, qui disait son bréviaire; contre les servantes, qui ne finissaient pas d'apprêter le déjeûner.

Il se tut en déjeûnant; il recommença à crier dès qu'il eut fini de

manger; il cria jusqu'à ce que tout son monde fût monté en voiture, et qu'il fût bien sûr qu'Edmond, entraîné au grand trop de quatre chevaux, ne lui échapperait pas.

On se figure aisément la joie douce qui pénétrait le cœur de Sophie. Elle était avec un amant qui allait être le plus tendre comme le plus chéri des époux ; rien ne pouvait traverser ni suspendre leur bonheur ; elle était dans une excellente voiture, qui serait désormais à sa disposition ; elle allait descendre à Paris dans un hôtel superbe qui appartenait au cher oncle, et qui lui appartiendrait un jour. Une chaumière et l'amour, disent les amans qui n'ont pas mieux ; mais l'amour s'accorde aussi fort bien avec l'opulence, et un époux charmant n'en paraît pas moins aimable pour avoir fait la fortune de sa femme.

Ces réflexions n'échappaient pas à la charmante fille. Elle voyait dans Charles son amant et son bienfaiteur, et sa figure était rayonnante. Son grand œil, qu'elle croyait bien caché sous son petit chapeau de paille, négligemment noué sous le menton, son grand œil rencontrait de temps en temps celui du fortuné jeune homme, et ils se communiquaient une nouvelle chaleur, une nouvelle âme; elle rougissait alors, et se tournait vers M. Botte pour se remettre un peu. M. Botte paraissait ne rien voir, ne perdait rien, jouissait de tout, et pendant une route de cinq à six heures, il ne gronda personne, pas même son cocher, qui, surpris d'un calme auquel il n'était pas fait, lui demanda plusieurs fois s'il n'était pas incommodé.

Dès qu'on fut descendu à l'hôtel, le cher oncle assigna à chacun son

appartement, attacha spécialement à chacun deux domestiques, donna à mademoiselle d'Arancey deux femmes jeunes et jolies, enjoignit à ses gens d'obéir au moindre signal, et à ses hôtes de demander ce qu'ils voudraient, à peine de manquer de tout, parce qu'il n'avait, disait-il, ni le secret de deviner leurs besoins, ni le temps de s'occuper d'eux. Il parla un moment à son homme de confiance, et monta avec mademoiselle d'Arancey dans une voiture coupée.

La jeune personne n'avait vu Paris qu'à un âge où l'on n'observe rien, et tout lui paraissait neuf et étonnant. M. Botte s'amusait de ses surprises continuelles, et à chaque instant il en variait les objets. Il faisait prendre un détour pour passer tantôt devant un monument, tantôt devant un autre ; il en indiquait l'auteur et la destination à sa nièce, avec une

attention et une exactitude qui prouvaient qu'il n'était pas tout-à-fait dépourvu de politesse, et surtout qu'il aimait sa Sophie de tout son cœur.

Comme il tenait beaucoup au plaisir de la table, et que le temps de sa course était limité, on passait rapidement devant les édifices qu'on aurait le temps de voir en détail; mais on arrêtait chez une marchande de modes; on courait de-là chez le marchand de dentelles, de toiles de toute espèce, de soieries, de rubans, de parfums. On examinait la boutique du bijoutier; l'étonnement de mademoiselle d'Arancey allait toujours croissant, et partout, au nom de M. Botte, dix garçons s'empressaient d'étaler ce qu'ils avaient de plus élégant et de plus riche. Le cher oncle observait la nièce; il indiquait de la main ce qui paraissait le

frapper davantage, et ne disait qu'un mot au marchand : à l'*hôtel,* et sans écouter ni les remercîmens, ni les observations de l'aimable fille, sur la quantité et le prix des ces cadeaux, il la remettait dans sa calèche, et courait avec elle à l'autre extrémité de Paris.

Cette première course fut pour Sophie un rêve, un enchantement continuel. Elle grondait son oncle de sa prodigalité ; mais elle grondait en souriant : elle était femme. Elle n'avait pas l'adresse de cacher le plaisir qu'elle éprouvait : elle était femme, mais elle sortait des mains de la nature.

Ce fut bien autre chose, lorsqu'elle rentra à l'hôtel. Elle était dans son appartement comme la colombe en sortant de l'arche : elle ne savait où mettre le pied. Le parquet était couvert de ballots de toiles ; les fauteuils,

les ottomanes, étaient chargés d'étoffes ; les consoles, de dentelles ; la toilette, de bijoux ; les tiroirs d'un secrétaire sont garnis d'or : la pauvre enfant ne sait où elle en est ; elle ne trouve pas un mot ; Charles embrasse son oncle.

Edmond ne croit pas qu'on ait jamais vu rien de tel, même dans le palais du roi Salomon. Le curé observe avec douceur que le prix de ces brillantes bagatelles assurerait l'existence de dix familles. « Vous ne savez ce que vous dites, curé : ne fais-je pas vivre les marchands à qui j'achète, et ces marchands ne nourrissent-ils pas l'ouvrier laborieux et intelligent ? Apprenez, monsieur le prédicateur, que le superflu de l'homme riche doit être jeté dans la société, non au hasard, mais de manière à arriver, par mille canaux divers, jusque dans le galetas de l'indigent. Ce pauvre,

impertinent et imbécille, s'élève toujours contre le luxe qui l'éblouit, et il ne réfléchit pas que le luxe seul le nourrit, ne fît-il que des petits couteaux de deux sous..... Oui, curé, des couteaux de deux sous. Les vendrait-il au roulier, si le roulier n'était employé par le fabricant, et le fabricant emploierait-il le roulier, le teinturier, le tisserand, la fileuse, si nos grandes villes ne consommaient les produits de nos manufactures? Que ferait mon marchand de petits couteaux, et vous et moi, si nous avions chacun un arpent de terre? Il faudrait bien que chacun cultiva le sien, et alors nous aurions à la vérité des pommes de terre, des choux et des carottes, mais pas un pot pour les faire cuire; nous irions sans bas, sans souliers, sans culottes, et cela serait beau, n'est-ce pas? Tenez, pasteur votre évangile vante singu-

lièrement la pauvreté ; mais je soupçonne fort que ceux qui l'ont écrite aimaient beaucoup à recevoir et à ne rien faire : cette méthode est commode, mais ce n'est pas celle qui fait fleurir les empires. — Je ne dis pas, monsieur, qu'il faille étouffer l'industrie, favoriser la paresse. — Que diable dites-vous donc ? il faudra de l'argent aussi pour restaurer votre église, et vous n'en parlez pas, parce que vous aimez que votre église soit parée. Hé bien, j'aime que ma nièce le soit aussi. Je vous passe la chape brodée, passez-moi les girandoles.

« Allons, à table. Monsieur est mon architecte ; placez-vous près de lui, et arrangez-vous ensemble ».

M. Botte aurait fait voir le soir même tous les spectacles de Paris à son intéressante Sophie, si le reste de la journée n'avait été consacré à

quelque chose qui ne pouvait se remettre, la tenue d'un grand conseil entre la couturière, le coiffeur, la marchande de modes, et autres personnages essentiels. Sophie était assez indifférente à leurs graves discussions, parce que la femme la plus modeste sait toujours un peu qu'elle est jolie, et qu'elle n'ignore pas que quelque peine qu'on se donne pour défigurer la nature, un visage charmant, des doigts effilés, un bras arrondi, un bas de jambe délié, produisent toujours leur effet. Cependant semblable à ces rois qui ne président leur conseil que pour la forme, elle causait avec l'ami Charles ; mais elle avait la voix prépondérante ; elle avait à décider lorsque les avis étaient partagés ; il fallait qu'elle prononçât si telle coiffure allait avec telle robe, et tel bonnet avec telle coiffure. Semblable encore aux rois, elle donnait

son avis sur des choses auxquelles elle n'entendait rien du tout, et elle opposait à l'ennui que lui donnait son conseil, une patience, une douceur inaltérables. La différence essentielle qu'il y avait d'elle aux rois, c'est qu'elle se permettait quelquefois de sourire à l'importance que le conseil mettait à des fadaises.

Le père Edmond, qui avait bien dîné, digérait dans un grand fauteuil, les mains croisées sur son ventre. Je ne sais à quoi il pensait; je ne sais s'il le savait lui-même.

Horeau buvait des carafes d'eau sucrée, parce qu'il avait le hocquet.

L'architecte traçait quelques dessins, d'après les instructions qu'il avait reçues du curé.

M. Botte, après avoir dit sommairement aux ouvriers et au coiffeur : « Je paie comptant, que tout soit bien, » M. Botte n'avait plus rien à

dire ; M. Botte s'ennuyait, et de toutes les maladies qui assiégent l'espèce humaine, il n'en connaissait pas de plus cruelle que l'ennui. Le curé seul était libre ; et sans mauvaise intention, uniquement entraîné par la force de l'habitude, ce fut à lui que M. Botte chercha querelle d'une manière détournée. « Hé bien, pasteur, vous avez dit votre bréviaire du matin ? — Oui, monsieur. — Il n'est pas encore l'heure de dire celui du soir ? — Non, monsieur. — Vous avez de l'esprit. — Ah, monsieur ! — Du bon sens, qui vaut mieux encore. — Ah, monsieur ! — Je vous dis, monsieur, que vous avez de l'un et de l'autre. Votre conversation me plaît. Vous êtes trop poli. — Je ne le suis pas du tout ; mais causons, puisque vous n'avez rien à faire.

« Je me propose de faire voir le

monde à ma nièce. — Et vous aurez raison. — Je choisirai ses amis. — C'est le point important. — Ses amis deviendront ceux de son mari. — Sans doute. — Comme il aime passionnément sa Sophie, il ne la quittera point, et ainsi il ne verra que d'honnêtes gens. — A merveille. — Quand il cessera d'être l'amant de sa femme, ce qui n'arrivera que trop tôt. — Vous connaissez le cœur humain. — Il aura contracté l'habitude des bonnes choses, et il ne s'en détachera plus. — Supérieusement pensé. — Que diable, monsieur, croyez-vous que je restaure votre église, et que je remeuble votre sacristie, pour que vous soyez toujours de mon avis? — Que puis-je faire de mieux, quand vous avez évidemment raison? — Mais j'ai peut-être tort, monsieur, et vous me flattez. Je ne flatte personne. — Moi, monsieur, j'aime la

contradiction. — A quoi sert-elle ? — C'est du choc des opinions que jaillit la lumière. Mais quand je suis de votre avis . . . — Il faut avoir le vôtre. — Je pense absolument comme vous. — Vous avez tort, nous avons tort tous deux. — Oh, que non. — A quoi mène la fréquentation du monde ? qu'à la dissipation, à l'oubli de ses devoirs. — A quoi mène la vertu, même quand elle est poussée à l'excès, qu'à la misantropie, à l'orgueil, à un endurcissement, qu'on a trop souvent admirés ? — Monsieur va attaquer les pères du désert. — A quoi ont-ils servi ? — Ce sont des saints. — Je n'en sais rien. — Que faut-il donc selon vous pour l'être ? — Etre bon citoyen, bon époux, bon père, bon ami ; aider les humains, compâtir à leurs faiblesses, les en guérir par la force de l'exemple. — L'église ne recon-

naît pas ces saints-là. — L'église a tort. — Voilà un blasphème. — Non, c'est une vérité. — Vous n'admettez pas, monsieur, qu'il y ait du mérite à jeûner? — Non, surtout quand on a bon appétit. — A renoncer aux femmes? — Non, lorsqu'on en sent le besoin. — A se dépouiller de ses richesses? — Non, lorsqu'on en fait un bon usage. — Et le chameau, qui doit passer par le trou de l'aïguille. — Expression parabolique. — Oh, parbleu, en forçant le texte, vous vous tirerez toujours d'affaire. — Mais c'est assez souvent le parti qu'il faut prendre. C'est-à-dire que quand les lumières divines manquent, vous vous servez des vôtres? — Aimeriez-vous mieux que je me servisse de celle de mon voisin? — Mais les censures de la cour de Rome . . . — Je les respecte, quand elles s'accordent avec la raison, et qu'elles tendent

surtout à rendre l'homme meilleur. — Voilà monsieur qui s'érige en juge du chef suprême de l'église. — Je ne juge personne ; mais ma conscience est la seule règle de mes actions. Monsieur le curé, vous êtes schismatique. — Non, monsieur. — Je vous soutiens que vous l'êtes. — Vous vous trompez, monsieur. — Et je vous le prouve. — Je vous en défie. — Vous ne croyez pas à l'infaillibilité du pape. — Croyez-vous que le pape lui-même y croie beaucoup ? — Plaisanter n'est pas répondre, monsieur. Vous êtes schismatique, et schismatique avéré. Qu'est-ce qu'un schismatique, monsieur ? — Ma foi, c'est... c'est... c'est un prêtre... — C'est un homme qui se sépare de la communion romaine, et je communie tous les jours. — Sans rien croire, peut-être. — Vous ne réfléchissez pas, monsieur, qu'un

prêtre qui exerce son ministère sans être persuadé est un fripon. — Pardon, pardon, curé ; parlons d'autre chose. — Qu'on peut distinguer les intérêts et les passions de la cour de Rome du dogme, et... — Parlons d'autre chose, vous dis-je. — Et que deux papes, par exemple, qui s'anathématisent mutuellement, loin d'être infaillibles, ne connaissent pas même les bienséances de leur état. — Hé, brisons là, monsieur. — Que très-faillible aussi par votre nature, vous l'êtes plus souvent qu'un autre, parce que vous vous laissez aller à votre pétulance et au plaisir de contredire. — Palsambleu, monsieur !... — Il faut beaucoup, mais beaucoup d'esprit, monsieur, pour contredire sans cesse, et ne se donner jamais de ridicule. — Oh, finissez, finissez donc. Si je vous ai dit une impertinence sans y penser, vous venez de

me tancer avec réflexion, et vous êtes, je crois, le seul homme au monde à qui je puisse le pardonner. Donnez-moi la main, curé... Il me la donne, en vérité. Un homme d'église sans rancune ! c'est beau, mais c'est rare.

« Ah ça ! pasteur, viendrez-vous demain à l'Opéra avec nous ? — Qu'y donne-t-on ? — *Œdipe à Colonne.* — J'irai, monsieur. — Vous viendrez à l'Opéra ! — J'irai voir *Œdipe à Colonne* : c'est un chef-d'œuvre, et la morale en est sublime. — L'auteur n'est pourtant pas de l'institut. — Piron n'était pas de l'académie. — Et d'où connaissez-vous cet opéra ? — Je l'ai vu vingt fois. — En vérité ? — J'ai vu le *Misantrope*, *Zaïre*, *Lucile*, et tous les ouvrages où la vertu est mise en action d'une manière aimable. J'ai même recommandé la fréquentation de ce genre

de spectacle à ceux qui ne s'accommodent pas d'un sermon sec et diffus. Il faut des alimens pour tous les estomacs. — Savez-vous curé, que vous avez une manière à vous d'être chrétien. — Je vous avoue, monsieur, que je n'en ai pas encore rencontré deux qui le fussent absolument de la même façon. — Cela ne prouve pas en faveur de la religion. — Cela ne prouve que contre ceux qui la déshonorent.

— « Tenez, croyez-moi, curé, c'est assez ergoter, cela fatigue; allons faire une partie de billard. — J'y joue fort mal. — Tant mieux : je serai plus heureux au jeu qu'en argumens. »

La vérité est que le curé y jouait assez bien. Mais M. Botte aimait à gagner, lors même qu'il ne jouait rien, et le pasteur ne voulut pas le battre de toutes les manières.

Vous prévoyez bien que les ouvrières s'adjoignirent tout ce qu'elles purent trouver de filles adroites et désœuvrées ; qu'elles passèrent gaîment une nuit qui leur fut payée très-cher, et que Sophie eut à son lever un déshabillé du matin de la dernière élégance, et dans lequel M. Botte la trouva charmante. Elle eut à midi l'artiste en cheveux, qui la tint jusqu'à quatre heures. A quatre heures, la marchande de modes entra. A quatre heures et demie, monsieur Botte se donna le plaisir de passer lui-même les girandoles aux plus jolies petites oreilles, et à cinq, mademoiselle d'Arancey, excédée de tant de soins et de bonté, put enfin se mettre à table. Les girandoles la tiraillaient horriblement. Elle y eût renoncé à l'instant, si le cher oncle n'eût senti sa vanité caressée, et n'eût formellement déclaré qu'il entendait

que sa nièce éclipsât le soir toutes les femmes à l'Opéra. Sophie apprit qu'il faut savoir souffrir pour plaire aux autres, lors même qu'on est assez bien pour se passer d'ornemens.

On ne doit pas rester long-temps à table, lorsqu'on a encore la grande toilette à faire, et qu'on va paraître en public pour la première fois. Sophie ne se doutait pas qu'elle dût être remarquée ; elle était loin de penser surtout que M. Botte pût se faire un triomphe de l'admiration qu'elle exciterait. Elle dînait aussi tranquillement que le permettaient ses girandoles, lorsque le cher oncle sonna. Deux femmes de chambre entrèrent, et s'emparèrent de Sophie. Tout cela n'était pas de son goût ; mais M. Botte la supplia de permettre que l'art fît valoir la nature, et elle se laissa enlever.

Elle rentra radieuse comme Psyché,

parée de la main des grâces. Tout le monde se récria, et de bien bonne foi : il n'y avait pas de femmes. Sophie eût été aussi très-contente d'elle-même, sans la gêne presqu'insupportable que lui causaient toutes les belles choses dont on l'avait chargée.

On partit pour l'Opéra, et le curé monta en voiture avec les autres. Un murmure général d'approbation s'éleva, quand la charmante fille parut sur le devant de la loge, où monsieur Botte la plaça tout exprès. Le cher oncle se frottait les mains, frappait du pied, se caressait le menton ; c'était sa manière favorite, quand il éprouvait un plaisir extraordinaire. Charles se disait à lui-même : Tous les hommes l'admirent, tous les hommes voudraient lui plaire, et son cœur est à moi. Sophie regardait Charles, et ses yeux lui disaient : Je ne suis belle que pour toi.

Antigone lui arracha des larmes ; Œdipe en fit verser au curé ; monsieur Botte et Charles ne voyaient que Sophie ; le bon père Edmond, étonné, étourdi, n'avait pas même soupçonné qu'il existât rien d'aussi magnifique. Il avait entendu parler de l'Opéra, comme les fidèles du paradis : il n'en avait aucune idée. Puissions-nous, quand nous ferons le grand voyage, être aussi agréablement surpris qu'Edmond ! C'est ce dont je doute fort, mais ce que je me souhaite, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, *amen*.

Le curé sortit au moment où le ballet allait commencer. M. Botte, en rentrant à l'hôtel, lui en demanda la raison. « C'est répondit le curé, que les sujets tirés de la Mythologie ne disent rien à l'esprit, ni au cœur, que l'ordonnance d'un ballet et l'agilité des danseurs méritent seuls quel-

qu'attention, et qu'enfin je crois ce genre de spectacle incompatible avec la gravité de mon état. — Mais, pasteur, on danse à votre village ; vous le permettez ; quelquefois même vous êtes présent. — On n'y danse que pour danser ; on n'y connaît pas ces airs étudiés, ces développemens, ces attitudes, ces grâces, qui ne respirent que la volupté. Quel est le père, le mari, qui voudraient que sa fille, que sa femme, dansassent comme à l'Opéra ? C'est là que tout annonce des passions dans les acteurs ; que tout tend à les allumer dans les autres : voilà ce qui est dangereux, et non la danse en elle-même, qui n'a rien que d'innocent. — Sans doute, reprit le père Edmond, puisque le saint roi David dansa devant l'arche ; mais je ne crois pas, monsieur le curé, qu'il dansât comme à l'Opéra. »

Si le bon prêtre marqua de l'éloignement pour les ballets, il s'étendit avec complaisance sur les beautés *d'Œdipe à Colonne*. Il en parla en homme nourri de la littérature ancienne et moderne ; ses observations judicieuses firent l'agrément essentiel du souper, et M. Botte, qui écoutait assez patiemment, parce que l'orateur l'intéressait, ne pouvait cependant s'empêcher de s'écrier de temps en temps : « Que de connaissances dans un curé de village, tandis que j'ai connu tant d'évêques, et même de cardinaux !... Pasteur ; vous élèverez les enfans de mon neveu : me le promettez-vous ? » C'était bien la plus grande marque d'estime que M. Botte pût donner à quelqu'un. Mademoiselle d'Arancey rougissait ; le pasteur promettait, revenait à Œdipe, et M. Botte l'interrompait encore par la même exclamation, et

pour s'assurer qu'en effet il élèverait ses petits neveux.

Cinq à six jours s'écoulèrent dans une suite de plaisirs variés et toujours piquans. Le terme marqué à l'impatience de Charles s'approchait de la manière la plus douce. Sophie, sans cesse auprès de son ami, voyait le temps s'écouler dans le calme de la sécurité. M. Botte jouissait de ses bienfaits; le curé de l'état brillant où il retrouvrait son église; Horeau, de la satisfaction générale; Edmond même était heureux, quand le souvenir de son fils ne troublait pas sa joie innocente, et M. Botte remplissait les momens de manière à ce qu'il ne pût guère y penser que la nuit.

Comme on ne peut pas toujours parler amour, église, bijoux, toilette, on s'occupait quelquefois d'une chose à laquelle personne ne comprenait rien: c'était le retard du pos-

tillon, que Charles avait chargé d'amener Guillaume. Il y avait trois jours au moins qu'il devait être de retour, et il était difficile d'expliquer cette absence à Edmond, qui avait de bonnes raisons de la trouver plus longue et plus extraordinaire qu'un autre.

On en parlait un moment, et comme les évènemens qui nous touchent de plus près sont aussi ceux qui attirent notre attention exclusive, on oubliait le postillon, et on pensait exclusivement au grand jour.

C'était la veille, et dès le matin un tumulte épouvantable régnait dans l'hôtel. Le chef d'office et ses officiers, le chef de cuisine et ses aides, le sommelier, chargeaient de volumineux charriots, comme si on eût eu le lendemain une armée à traiter. Les valets de chambre bourraient des

malles, de manière à ce que M. Botte pût changer vingt fois, s'il lui arrivait vingt accidens. Les femmes de chambre farcissaient trente cartons des bonnets, des robes, des dentelles de la séduisante future. Un fourgon particulier devait être chargé de ces jolies choses, et le tout ne pesait pas quarante livres. Les tailleurs essayaient les habits neufs aux laquais; les marmitons encaissaient une batterie de cuisine; les musiciens envoyaient leurs instrumens; l'artificier précédait dix crocheteurs chargés de pots-à-feu, de fusées volantes, de chandelles romaines. Le rez-de-chaussée était encombré; la cour pleine de gens qui allaient et venaient. Un badaud s'arrêtait à la porte; un second se collait au premier; un troisième, un quatrième, se joignaient aux autres. La rue s'emplit comme la cour et les appartemens; c'était partout un

bruit à ne pas s'entendre : M. Botte était enchanté.

Charles l'aidait autant qu'il le pouvait dans ses dispositions ; mais le cher oncle ne trouvait bien que ce qu'il ordonnait lui-même, et Charles n'était pas fâché d'être un peu grondé : c'était un prétexte pour remonter chez Sophie. Il disait deux mots, baisait une main, ou une joue, redescendait pour se faire mal mener de nouveau, et remontait encore. Il courait sans cesse, plein de l'idée du lendemain, et ce genre d'idées est très-propre à donner du jarret.

Il se trouva à la porte de la cour, au moment où un monsieur, monté dans un joli cabriolet, prétendait que les curieux de la rue devaient s'ouvrir et lui donner passage. Les badauds, toujours hardis en masse, répondaient tumultuairement qu'ils étaient sur le pavé de la république ;

que la faculté d'avoir un cabriolet ne donnait pas le droit de nuire aux plaisirs des citoyens, et que monsieur n'avait qu'à prendre une autre rue. Monsieur, qui ne sait pas se disputer avec la canaille, allonge un coup de fouet au premier, qui tombe sur le second ; celui-ci sur le troisième ; tous culbutent les uns sur les autres ; tous crient : Au meurtre ! à l'assassin ! je suis mort ! et personne n'a une égratignure.

Cependant, quelques remplaçans, espèce pacifique, comme on sait, se hâtaient lentement de venir savoir de quoi il était question. Le monsieur, persuadé qu'il faut éviter tant qu'on peut d'avoir affaire aux autorités, lors même qu'on a raison, le monsieur croit reconnaître l'hôtel dont la porte est ouverte. Il tourne court, il entre ; il accroche un fourgon à droite, un fourgon à gauche ; il met

sa roue sur un panier de liqueurs des îles ; le panier enfonce, les bouteilles cassent, le cabriolet renverse. Le sommelier crie, Charles crie, le monsieur crie ; le cher oncle crie plus haut que tous les autres ensemble, et les bons remplaçans restent à la porte, la bouche ouverte, parce qu'il leur est défendu de violer l'asile des citoyens, et qu'ils suivent très-exactement les consignes qui leur prescrivent d'arrêter.

M. Botte fait fermer la porte de la rue. Les remplaçans se retirent, les badauds se relèvent, le chirurgien de l'arrondissement s'éloigne, sans avoir eu le plaisir de faire son petit procès-verbal, et les gens de l'intérieur se mettent en devoir de retirer le monsieur de sa boîte. « C'est ce coquin de Guillaume, dit M. Botte ; c'est Guillaume, dit Charles ; c'est M. Guillaume, disent les valets ;

il est fort bien, disent les femmes de chambre. » Pendant qu'on disait tout cela, Guillaume se remettait, demandait pardon du désordre qu'il avait causé, et pendant qu'il s'humiliait, M. Botte, qui avait juré de ne plus le voir, lui tournait les talons ; une femme de chambre rajustait ses cheveux, une autre sa cravatte ; les valets relevaient sa voiture, Charles le prenait par un bras, et l'entraînait dans un coin de l'hôtel, où il pût lui parler, sans que le cher oncle fût blessé de son aspect.

« Depuis quand es-tu à Paris ? — Depuis quatre jours. — Tu n'as donc pas vu Henri ? — Non, monsieur. — Il te cherche partout. — Pourquoi faire ? — Pour nous rendre un service essentiel. — Ordonnez, je suis à vous. — Georges, le fils d'Edmond, tu sais bien. — Oui, l'homme incommode par excellence. — Il a

quitté son père. — Et vous voulez que je vous le trouve ? — Précisément. — Vous en aurez des nouvelles aujourd'hui. — En vérité ? — J'ai des amis dans les bas emplois, près de certaine administration qui sait tout. A propos, et madame ? — Aujourd'hui, elle n'est pas à moi. — Tant mieux, vous désirez encore. — C'est demain, Guillaume, c'est demain !... — Tant pis, après-demain vous ne désirerez plus rien. — Monsieur Guillaume ! — C'est fâcheux, monsieur, je le sais bien ; mais c'est comme cela. — Tu n'auras donc jamais de mœurs ? — Vous en aurez donc toujours ? — De bonne foi, Guillaume, peut-on s'en passer ? — Oh, je m'en passe à merveille. Tenez, monsieur, je divise les humains en deux classes, les fripons et les dupes, et il est humiliant d'être du nombre des derniers. Mais je ne

vous convertirai pas, et je cours vous servir.

« — Un moment donc, et ton adresse ? — Hôtel des Indes, rue de la Loi. — Et que fais-tu dans cette superbe maison ? — Ma fortune. Vous ferez demander monsieur Mac-Mahon. — Mac-Mahon ! — Oui, je me suis fait Irlandais, cela déroute ; Irlandais réfugié à cause des derniers troubles, cela suppose du caractère. Monsieur votre oncle m'a envoyé cent louis, pour vous avoir empêché de vous noyer ; j'en ai tiré cent autres de quatre petits bourgeois des Andelys, pour services à eux rendus près de madame Grandval ; avec cela, mon cabriolet et ma jolie figure, j'ai tourné la tête de la veuve d'un colon, qui lui a laissé une succession riche, mais embrouillée. Or, comme les femmes n'aiment à se mêler que de plaisirs, la petite veuve

me sait un gré infini de vouloir bien, en l'épousant, remettre de l'ordre dans ses affaires. — Et la veuve est-elle jolie ? — Effroyable, monsieur ; mais elle a une femme de chambre avec qui je suis déjà arrangé. — Mais cela est épouvantable, et bien certainement, ce mariage ne se fera point. — Pourquoi donc, monsieur ? — La veuve ouvrira les yeux avant de faire cette folie. — Femme qui aime n'y voit point. — Et puis, il faudra prouver la filiation irlandaise. — Je sais l'anglais. — Mais tes papiers ? — Je les ai, et en forme. — Ah, tu as trouvé un fripon... — Je ne m'adresse jamais aux autres pour ce que je peux faire moi-même. — Monsieur Mac-Mahon ? — Monsieur ? — Vous finirez mal. — Arrangez votre sermon pour mon retour. Moi, je vais chercher votre homme. » La probité de Charles était

révoltée de l'insouciance et des principes de Guillaume. Il avait encouru la disgrâce de son oncle ; il avait déplu à mademoiselle d'Arancey ; il ne méritait aucun ménagement. Cependant, si l'équité ordonnait impérieusement d'avertir la veuve, la charité chrétienne ne permettait pas d'envoyer aux galères un pécheur, qui pouvait se convertir. Charles rêvait à la manière de concilier des intérêts si opposés, lorsque sa Sophie l'appela. Il perdit de vue ses syllogismes, et malheureusement pour la future, madame Mac-Mahon, il ne s'occupa plus que du présent, en attendant le lendemain. Oh, ce lendemain, ce lendemain !

Il était huit heures du soir. Un ciel pur, un air frais, le plus doux abandon, la gaîté la plus vive, tout portait dans les cœurs un baume vivifiant. Un cheval s'arrête, Henri

descend; il ouvre, il entre. « D'où viens-tu, maraud ? c'est M. Botte qui parle. — Monsieur, je viens de chercher Guillaume.—Pendant sept jours entiers ? — Monsieur, il n'était plus aux Andelys. — Où l'as-tu donc cherché ? — Monsieur, il est accusé d'avoir causé les banqueroutes de quatre petits marchands de l'endroit, et j'ai cru ne pouvoir mieux faire que de le chercher avec la gendarmerie, bien plus adroite que moi dans l'art de trouver les vagabonds. — Il est ici, butord. — Monsieur, j'en suis bien aise. — Et tôt ou tard, il fera un tour en place de Grêve. Va te coucher, tu dois avoir besoin de repos. — Je n'ai pas fini, monsieur, de vous rendre compte.... — Je n'ai rien à entendre de plus. Va te coucher, et fais-toi faire une rôtie au vin. — Mais, monsieur..... — Obéiras-tu, coquin ? — J'ai rencontré un homme... — Tu

vas te faire chasser. — L'homme à la *Curiosité*, la *Pièce curieuse*. — Qu'on lui fasse son compte, et qu'on le renvoie. — Non pas, monsieur, non pas, s'il vous plaît, et je garde la lettre, puisque vous ne voulez pas m'entendre. — Hé, voyons ta lettre, animal ; c'est par-là qu'il fallait commencer. »

Pendant que M. Botte rompait le cachet et lisait, Henri racontait qu'il avait rencontré, dáns un cabaret, l'homme à la *Pièce curieuse*, et qu'il avait lié conversation avec lui, parce qu'il l'aimait beaucoup; qu'il lui avait raconté que son maître faisait des préparatifs, mais des préparatifs pour le mariage de son neveu avec mademoiselle d'Arancey. « A ce nom, ajouta Henri, j'ai cru que l'homme devenait fou. Il rit, il pleura ; il demanda du papier. Il écrivit, mais il écrivit... et il frongait

le sourcil, et sa figure était enluminée, et il me présenta six francs. C'est tout ce que je possède, me dit-il, mais jure-moi de remettre cette lettre à mademoiselle d'Arancey. Je jurai, je pris la lettre, et je lui rendis son écu. Mon maître a le papier, c'est comme si je l'avais donné à mademoiselle, puisque demain elle sera sa nièce. »

Monsieur Botte lisait, il relisait; l'étonnement, la fureur se peignaient dans tous ses traits. Bientôt il parut réfléchir profondément. Sophie était près de lui; il lui prit la main, et la serra avec une expression !... Sophie, alarmée, lui demanda ce que contenait cette malheureuse lettre. « Corbleu, mademoiselle, vous ne le saurez que trop tôt ! Cette lettre !... cette lettre renferme votre arrêt, celui de mon neveu, le mien. Je pouvais vous la cacher vingt-quatre

heures, tout était consommé, et vous étiez heureux ; mais je cessais d'être un galant homme. Tenez, mademoiselle, prenez, lisez et cachez-moi votre douleur; elle ajouterait à ma colère.

« Retire-toi, cria-t-il d'une voix terrible à Henri ; retire-toi : tu as fait, sans le savoir, le malheur de tout ce qui m'entoure. »

Sophie s'empresse de chercher la signature. « Dieu !... le marquis d'Arancey ! mon père ! et elle ne peut poursuivre. Son père ! s'écrie Charles. Son père ! répètent le curé et Edmond. C'est singulier ! dit Horeau. »

Sophie est incapable de lire, et elle n'en a pas besoin : M. Botte ne lui a-t-il pas tout dit ? Le nom seul du marquis a éclairé Charles sur son sort ; il s'afflige, il se désole. Ce n'est plus ce jeune homme qui a résisté à un oncle impérieux, long-

temps prévenu contre Sophie. Il sent ce qu'il a à redouter d'un père ; il sent les ménagemens qu'il lui doit. Il implore le secours de M. Botte ; il invoque la fermeté de Sophie ; il supplie le curé, Edmond : c'est un faible enfant, dont le courage s'est évanoui avec sa raison, et il n'a pas encore entendu un mot, un seul mot de la lettre.

Le curé la prend cette lettre, que chacun craint de lire. « Mes enfans, dit-il à Sophie et à Charles, le désespoir n'est qu'un signe de lâcheté. L'homme, vraiment digne de ce nom, oppose un front d'airain au malheur. Celui-là seul qui l'a mérité, peut succomber sous le poids de ses regrets ou de sa honte. Je vais vous lire la lettre de M. d'Arancey. Ecoutez-moi avec ce calme qui sied à la vertu.

« Proscrit en France, je n'ai pas

rougi de prendre un vil déguisement pour y rentrer, et je n'y suis rentré que pour vous. Cependant, lorsque je m'expose à tout pour me rapprocher de ma fille, j'apprends qu'elle se dispose à former des nœuds, dont l'idée seule devait révolter son orgueil.

« Si cette lettre vous parvient assez tôt, je vous ordonne de rompre avec des hommes auxquels, je l'avoue, vous devez de la reconnaissance, mais non l'oubli de votre sang. Je me flatte que ma triste position ne me rend pas méprisable à vos yeux, et qu'impuissant à invoquer les lois, il me suffit près de vous du titre sacré de père.

« Rendez-vous à l'instant à la ferme d'Arancey. J'y arriverai aussitôt que l'âge et la distance le permettront à un vieux gentilhomme privé des commodités de la vie. J'ou-

blierai ce que j'ai souffert, si je vous trouve soumise.

Le marquis d'ARANCEY.

« Il est privé de tout, mon père manque de tout, dit Sophie en sanglottant, et moi... et moi... — Votre père, s'écrie Charles, votre père est un barbare... il nous assassine tous deux. — Calmez-vous, mes chers enfans, dit Edmond, et espérez. Le patriarche Jacob n'a-t-il pas travaillé sept ans pour obtenir la fille de Laban? »

M. Botte marchait à grands pas, tous les muscles du corps tendus, les mains serrées, l'œil éteincelant. « Non, s'écria-t-il tout à coup, cet édifice du bonheur, que j'ai élevé avec tant de soins, ne sera pas renversé. Et par qui le serait-il? par un homme réduit à cacher jusqu'à son nom, par un homme qui ne dévoile

son existence qu'en brisant le cœur de sa fille, comme il a déchiré le sein de sa patrie. — Arrêtez, arrêtez, dit Sophie, n'outragez pas mon père. — Il ne l'est point, il est indigne de l'être. — Il est toujours respectable pour moi. » Et la fille accomplie est aux pieds de M. Botte, et elle embrasse ses genoux.

M. Botte, frappé de l'action de Sophie suppliante, la relève, la remet sur un siége, passe sa main sur ses yeux, et paraît sortir d'un songe pénible. « La vertu la plus pure vous anime, mademoiselle, et on en respire l'air autour de vous. Charles, Charles, quel trésor tu perds ! — Non, mon oncle, non, il n'est plus de force humaine qui m'en sépare jamais. — Mon neveu, vous ne vous rendrez pas coupable d'un rapt moral, en abusant de votre ascendant sur mademoiselle, pour l'écarter de

ses devoirs. Songe, mon ami, que, même en la perdant, tu auras besoin de l'estimer toute ta vie.

« Demain, elle retournera à la ferme avec le curé et Edmond, non pour voir couronner un amour digne d'un meilleur sort, mais pour se montrer l'exemple de son sexe.

« Qu'à l'instant même on aille chercher des chevaux de poste, et qu'on réveille Henri. — Qu'allez-vous faire, mon oncle ? — Il est privé de tout, sa misère pèse sur le cœur de Sophie, et ce cœur pur ne formera pas un vœu, que je ne me hâte de le remplir. Je vais au-devant de lui, je le prends dans ma voiture; je le présente à Mademoiselle dans un état décent, et elle le rétablira dans son château, qu'il aimera mieux tenir de ses mains que des miennes. — Ah, mon oncle ! — Ah, monsieur ! — Mais ne croyez pas que je

fasse rien pour lui ; cette démarche est un dernier hommage que je veux rendre à mademoiselle. — Mais, mon digne oncle, ne chercherez-vous pas à le ramener, ne lui parlerez-vous pas... — Si je lui parlerai ! oui, ventrebleu, je lui parlerai, et d'une vigoureuse manière, et s'il lui reste un cœur, il se rendra à des raisons solides. — S'il résiste, mon cher oncle... — S'il résiste, quand je l'implorerai au nom de sa fille !... Hé, malheureux, t'ai-je résisté, moi qui ne suis que ton oncle ? »

Dans ce moment de crise, Guillaume haletant, couvert de sueur, traverse les appartemens, sans être même remarqué des valets, qui partageaient la douleur et le désordre de tous : c'est la récompense des bons maîtres. « Je l'ai trouvé, je l'ai trouvé, crie Guillaume dès la porte de la chambre. — Qui ? — Qui ? — Qui ?

— Georges. — Georges ! s'écrie le père Edmond. — Dieu soit loué, répond le curé. » M. Botte jette sa bourse aux pieds de Guillaume : « Cet argent t'appartient légitimement, sers-t'en sans remords, et ne parais jamais devant moi. « L'oncle sort, et pousse après lui la porte avec violence. »

Sophie, pâle, presqu'inanimée, se laisse conduire par ses femmes. Pour la dernière fois, elle présente sa main à Charles, et lui dit d'une voix éteinte : « Ah, mon ami, que de peines nous nous sommes préparées ! »

CHAPITRE II.

Un obstacle de plus.

Charles s'était laissé aller sur une ottomane. Edmond, le curé, pressaient Guillaume de questions. Ils démêlent à travers quelques mots qu'ils lui donnent à peine le temps de répondre, que Georges est entré à Paris dans un désordre tel qu'on l'a remarqué à la barrière, et qu'on lui a demandé ses papiers; que n'en ayant point, il a donné son nom, et a déclaré le dessein de s'enrôler dans un régiment de dragons, caserné à l'hôtel de Soubise; qu'on l'y a accompagné, et qu'on l'a vu signer son engagement. « Et vous avez parlé à

ce cher fils, monsieur Guillaume ? — Personne ne lui parle. Il est enfermé jusqu'à ce qu'on ait constaté que, conformément à sa déclaration, le chagrin seul l'a déterminé à s'engager. — Mon fils enfermé ! mon fils en prison ! malheureux enfant, tu as oublié ton père, et Dieu t'en a déjà puni. Puisse-t-il te pardonner comme moi ! Monsieur le curé, ces renseignemens que l'on cherche, c'est de moi seul qu'on peut les obtenir. Demain, au point du jour, j'irai..... — Nous irons ensemble, père Edmond. — Oui, monsieur le curé. Le témoignage d'un homme de votre état donne de la force même à la vérité. Nous irons pendant que notre pauvre demoiselle s'apprêtera à partir.

« — Mais, reprit Guillaume, que signifient l'abattement que je remarque sur certaines figures, le désespoir qui se peint sur les autres ? —

Hélas, répondit Edmond, il y a ici bien du changement. — Comment donc ? — Monsieur d'Arancey est retrouvé. — Hé bien, refuse-t-il d'être de la nôce ? — Il n'y a plus de mariage, M. Guillaume. — Et c'est M. d'Arancey qui le rompt ? — Hé, mon Dieu, oui. — Et c'est là tout ce qui vous embarrasse ? — Hé, n'est-ce pas assez ? — Que vous êtes bons ! un émigré ! — Hé bien ? — Vous ne m'entendez pas ? — Non, M. Guillaume. — Que les honnêtes gens sont bornés ! M. Montemar se mariera demain. — Je me marierai, Guillaume, je me marierai demain ! — Oui, monsieur. Au point du jour, Edmond ira voir son fils, et moi, j'irai dénoncer M. d'Arancey. — Scélérat ! — Tout individu a le droit de faire ce que la loi ne défend point. — Et tu me crois capable de réparer un malheur par un crime ! — Allons

donc, monsieur, celui qui a fait les *Droits de l'Homme* en sait plus que vous. — Sors, infâme, et souviens-toi que s'il arrive quelque chose à M. d'Arancey, tu en seras seul responsable. » Et il pousse Guillaume, le chasse de l'appartement, et Guillaume répétait en sortant : Je ne ferai jamais rien de cet homme-là.

On entend le bruit d'une voiture : c'est M. Botte qui part. Charles se jette dans les bras du curé, cache dans son sein son visage et sa douleur. Le curé le fait asseoir, et lui parle avec cette douceur affectueuse qui va toujours à l'âme. Tantôt il rappelle sa raison, tantôt il flatte son amour, toujours il le console; Charles n'est pas persuadé, mais il écoute. Pour le distraire, malgré lui, de ses idées désespérantes, le curé fait entrer dans la conversation Horeau et Edmond. Horeau, toujours froid,

ne captive pas l'attention du jeune homme ; mais le cœur du vieillard se dilate, lorsqu'il parle de son fils, et la chaleur d'un cœur sensible se communique aisément. Charles s'occupe un moment de Georges, pour revenir plus fortement à Sophie, et le digne curé lui parle de la fille accomplie pour le ramener ensuite à Georges : la nuit s'écoula ainsi.

Le jour pointait à peine, que mademoiselle d'Arancey descendit, dépouillée de ces ornemens que lui avait prodigués la générosité de M. Botte : la simple robe de toile qu'elle avait reçue d'Edmond, son petit chapeau de paille noué sous le menton, voilà désormais sa parure. Soutenue par une de ses femmes, elle traversait le vestibule, et elle allait monter dans ce cabriolet modeste dont se servait monsieur Botte, lorsqu'il allait *incognito* à la ferme : c'est là

seule voiture qu'elle ait voulu accepter.

Charles l'aperçoit et s'élance. « Épargnez-vous, lui dit le curé, la douleur d'un dernier adieu ; craignez que mademoiselle d'Arancey ne puisse la supporter..... Par grâce, écoutez-moi. » C'est un torrent furieux qui brise, qui écarte tout ce qui s'oppose à sa course. Charles est sous le péristile ; il est étendu sur le marbre : ses mains pressent les pieds de sa Sophie. Il les baigne de ses larmes ; ses sanglots étouffent sa voix. Mademoiselle d'Arancey ne peut soutenir ce spectacle ; déjà faible de sa propre douleur, ce qui lui reste de force s'évanouit ; elle se sent défaillir, elle va tomber auprès de son amant. Edmond pleure ; le curé, attendri, ne sait à quoi se résoudre ; Horeau prend la malheureuse fille dans ses bras, la porte dans le cabriolet, place la

femme près d'elle, et ordonne au psstillon de partir. Cet ordre est le dernier coup pour Sophie : on lui ôte plus que la vie, en l'arrachant des bras de son amant. Elle fait un effort et retombe sur le siége. « Non, dit-elle d'une voix éteinte, non, je ne le quitterai point dans l'état où le voilà... Le malheureux va mourir..... nous allons mourir tous deux.... laissez-moi, que je le voie, que je lui parle encore... — Votre père, dit Horeau, votre père a commandé, mademoiselle, et il espère que son malheur ne l'a pas rendu méprisable à vos yeux. — Partons, répondit l'infortunée.. »

Quel jour, et qu'il est différent de celui qu'on avait droit de se promettre ! Il faut relever Charles ; on l'emporte inanimé, anéanti ; on le met au lit. Horeau s'assied près de ce lit de douleur ; deux domestiques

sont placés de manière à n'être pas vus, et à pouvoir prévenir un acte de désespoir.

Il est des affections dont la scène la plus déchirante ne peut distraire entièrement : tel est l'amour paternel. Edmond regarde le curé, le curé l'entend; ils sortent, ils s'acheminent silencieusement vers la caserne. Ils arrivent, ils s'annoncent, on leur indique la demeure du chef d'escadron. « Je ne vous prie pas, monsieur, de me rendre mon fils, je vous supplie de le traiter en honnête homme : le pauvre garçon ne mérite pas le soupçon dont il est chargé.—Votre fils prétend que le chagrin seul a causé le désordre effrayant où nous l'avions vu. — Il vous a dit la vérité, monsieur, et si le témoignage d'un père vous est suspect, vous ne rejetterez pas celui d'un bon prêtre, dont le mensonge n'a jamais souillé les lèvres.

— Monsieur, reprit le curé, ayez pitié de ses cheveux blancs; son fils est digne de votre estime, accordez-la lui, et rendez-lui la liberté. »

Bayard était aussi sensible que brave; notre officier savait honorer également son état et la nature. Il donne un ordre, une porte s'ouvre; le père et le fils sont dans les bras l'un de l'autre. Point de reproches de la part d'Edmond; des bénédictions, les plus tendres caresses, voilà ce que son fils en reçoit.

L'officier ouvre un carton et en tire un papier. « Votre pays ne demande et ne reçoit d'un homme de votre âge qu'un sacrifice volontaire, et votre raison était aliénée quand vous avez signé cet engagement : le voilà. Retournez soutenir et consoler votre père. Je me flatte que le ministre ne désapprouvera pas ma conduite. »

Edmond et le curé expriment leur reconnaisance ; Georges, sombre, pensif, ne prononce pas un mot. Son père lui prend la main et l'invite à le suivre. » Je ne peux retourner, mon père, il faut que je m'éloigne d'elle, il le faut absolument. Je ne me mettrai point au service d'un autre laboureur ; je serai soldat. Monsieur, gardez-moi dans votre régiment. Je vous demanderai à aller voir mon père, si je peux un jour approcher sans danger des lieux... » Georges ne peut poursuivre, son père se tait ; le curé réfléchit, et approuve le parti que prend le jeune homme. L'officier se rend, et offre la somme accordée à ceux qui servent volontairement. «Je me donne, dit Georges, je ne me vends point.— Souviens-toi, mon fils, que dans les camps, ainsi que sous le chaume, on peut pratiquer la vertu : saint

Martin a sanctifié ses armes. Marche dans le sentier de Dieu et de l'honneur, et quand tu te présenteras devant ton père, qu'il te retrouve digne de lui. » Le vieillard et le pasteur embrassent Georges, saluent l'officier, et prennent tristement le chemin de la ferme.

« Je ne m'étonne pas, disait M. Botte en courant la poste, je ne m'étonne point de ne l'avoir pas reconnu. Qui diable aurait cherché le marquis d'Arancey sous cet habit de bure, sous ce bonnet de laine et ce chapeau rabattu, qui lui couvrent la moitié du visage ? » Et de temps en temps, il demandait à Henri s'il ne voyait pas encore l'homme à la *piece curieuse*.

Henri l'aperçut enfin, courbé sous le poids de sa caisse. « Dans quel équipage le voilà ! pensait M. Botte, et cela se donne des airs ! » Il fit

arrêter sa voiture, et pour un homme piqué au vif, il aborda assez poliment l'infortuné marquis. Le premier moment fut embarrassant pour tous deux ; mais cet embarras ne dura point : le cher oncle n'oubliait pas la lettre, et le souvenir de certaines expressions ajoutait à sa brusquerie ordinaire. Le marquis oppose à de fortes sorties ces manières nobles et froidement polies, si familières aux gens de qualité, si propres à tenir à une certaine distance ceux qu'ils n'admettaient pas à leur familiarité, si peu faites pour en imposer à un homme du caractère de M. Botte.

« Vous avez une fille..... — Une demoiselle, je le sais, monsieur. — Qui unit à une beauté rare toutes les qualités qui rendent une femme respectable : voilà, monsieur, ce que vous ne savez peut-être pas. — Je suis sensible, monsieur, au bien

que vous m'en dites. — C'est fort heureux, en vérité. — Hé bien, monsieur, mademoiselle d'Arancey ?... — Respecte infiniment un père, qui étend fort les droits qu'il a reçus de la nature. — Monsieur voudra bien réfléchir que je ne dois compte de ma conduite à personne. — L'homme qui ne se reproche rien est toujours prêt à rendre ce compte-là. — Je n'imagine pas que monsieur soit venu de si loin pour me faire la leçon ? — Pourquoi pas, si vous en avez besoin. — Vous êtes toujours monsieur Botte. — Et vous, toujours monsieur d'Arancey. »

On était sur la grande route ; on était debout, le chapeau à la main, et chaque trait piquant passait à la faveur d'une profonde révérence. « M. Botte, expliquons-nous tranquillement. — Oh, je suis très-tranquille — Vous n'aimez pas qu'on

vous contrarie. — C'est vrai. — Nos vues ne s'accordent pas..... — J'en suis fâché pour vous et pour moi. — Mais ce n'est pas une raison pour que nous soyions ennemis. — Je ne vous aime pas du tout, mais je ne hais personne. — Ainsi, je n'ai pas à craindre que l'admirateur zélé de mademoiselle d'Arancey trahisse le secret de son père. — Si vous me soupçonniez capable d'une telle lâcheté.... — Souvenez-vous bien, monsieur, que je vous estime assez pour avoir adressé ma lettre chez vous, persuadé qu'elle vous serait communiquée. — Vous me fatiguez, monsieur le marquis. Il est inutile de recommander à un fripon d'avoir de la probité; il est impertinent de douter d'un homme comme moi. — Ne vous fâchez pas, mon cher Botte. — Je me modère, mon cher d'Arancey. — Ces bourgeois sont bien

extraordinaires ! — Hé, pourquoi les marquis seuls auraient-ils le droit de l'être ? Mais vous êtes dans le malheur, je vous dois des égards ; si j'en ai manqué, je vous en demande pardon, sincèrement pardon. Venons à l'objet de mon voyage, car je ne vois pas qu'il soit nécessaire de pointiller ainsi deux heures sur le pavé.

« — Voyons donc, monsieur, quel est l'objet de votre voyage ? — Votre position malheureuse affecte extrêmement votre fille, et je veux vous présenter à elle dans un état au moins décent. — Permettez-moi, monsieur..... — Que voulez-vous que je permette : des remercîmens, des protestations ? Je vous répète que je ne vous aime pas, et que je ne fais rien que pour votre fille, que j'aime beaucoup. — Mais observez, monsieur.... — Que diable voulez-vous que j'observe ? — Que les gens de

mon rang ne reçoivent que ce qu'ils peuvent rendre. — Vous n'avez pas toujours été si difficile. — Quand je vous ai empruté quarante mille francs, monsieur, je pouvais vous les rembouser. — Je ne m'en suis pas aperçu. — Je ne vous entends pas, monsieur. — Il me semble cependant que je suis clair. — J'ai pris des informations, monsieur, toutes mes dettes ont été payées sur le prix de mes biens. — Je ne l'ai pas été, moi, monsieur. — Et pourquoi cela, monsieur? — Je ne me suis pas présenté. — Il est bien extraordinaire, par exemple... — Rien d'extraordinaire du tout. Vous m'aviez demandé le secret, je vous l'avais promis, je l'ai gardé. D'ailleurs, je me serais présenté en vain. — Je ne vois pas la raison.... — La voici : je ne connais plus de débiteurs dès qu'ils sont dans l'infortune, et je déchire leurs

obligations. — Ah, monsieur Botte, monsieur Botte !... — C'est ma manière à moi, monsieur, et je trouve les miennes aussi nobles que celles de bien d'autres. Mais en voilà assez ; mettons votre caisse derrière ma voiture, placez-vous dedans avec moi, et parlons de quelque chose de plus intéressant. »

M. d'Arancey était confondu. Déchirer une obligation de quarante mille francs ! disait-il en attachant sa lanterne magique. L'orgueil était à peu près son unique défaut, et l'orgueil n'étouffe pas la reconnaissance dans un cœur bien placé.

Quelque pénétré que fût le marquis, il ne pouvait cependant se résoudre à traiter M. Botte en égal. Il voulait trouver un tempérament qui accordât ses préjugés, et ce qu'il devait au cher oncle. La voiture roulait : M. d'Arancey cherchait les

expressions convenables, et ne disait mot. Le cher oncle jouissait intérieurement de l'embarras où il mettait un homme de qualité, et il se proposait bien d'y ajouter encore. Le marquis prit enfin la parole.

« Je dois vous rendre compte, monsieur, des motifs de mon émigration, et de ceux qui ont déterminé ma rentrée. — Vous oubliez, monsieur, que vous ne devez compte de votre conduite à personne. — La vôtre, monsieur, force mon estime; je veux obtenir celle de M. Botte, et cette considération l'emporte en ce moment sur les autres. Ecoutez-moi, je vous prie, et ne m'interrompez pas, si cela vous est possible. — Pas trop, je vous l'avoue; mais voyons ce que vous avez à me conter.

« — Vous êtes resté en France, parce que vous avez cru voir le bien de l'état dans le gouvernement répu-

blicain ; j'en suis sorti, parce que j'ai cru que le gouvernement monarchique était le seul qui convînt à la France. — Nos opinions ne dépendent pas de nous, et jusqu'ici vous n'avez pas de tort. — Mes ancêtres ont été comblés des grâces de la cour, et j'ai dû m'attacher de plus près à la cause d'un roi malheureux. — Je crois que vous avez raison. — J'ai pris du service en Allemagne. — Ah, vous commencez à avoir tort. — En quoi donc, monsieur. — Les puissances alliées ne faisaient pas la guerre pour le roi que vous comptiez servir. — Je m'en suis aperçu, et lorsque les Russes sont rentrés chez eux, j'ai demandé et obtenu du service de leur empereur. — Vous recommencez à avoir raison. — Si monsieur pouvait ne pas m'interrompre à chaque mot. — Maintenant c'est moi qui ai tort, et j'en conviens.

« — Je ne sais pourquoi sa majesté Russe me distingua de la foule des Français réfugiés dans ses états ; mais je parvins rapidement à un degré marqué de faveur, et je n'ai pas plus compris les motifs de ma chûte que ceux de mon élévation. Je me vis en un jour disgracié, arrêté, jeté avec d'autres malheureux sur un mauvais charriot, et conduit en Sibérie. — Ah, diable ! en Sibérie on ne donne pas facilement de ses nouvelles, et on a pu croire ici que vous étiez mort. — Permettez-moi donc, monsieur, de suivre mon récit. — Je me tais, monsieur, je me tais.

« — Sur le charriot, près de moi, était un jeune homme intéressant par sa figure et sa douceur. Le premier coup d'œil m'avait prévenu pour lui ; il me parla français, et je l'aimai. Il était comme moi victime de l'inconstance des souverains, et le rapport

d'infortunes lie étroitement les hommes. Mon jeune ami ne s'occupa plus que de moi. Je ne pouvais payer ses attentions continuelles que par de la reconnaissance : je lui vouai la mienne toute entière. — Diable, diable ! dit M. Botte entre ses dents.

« — Nous passâmes huit mois dans des déserts glacés, à cent lieues par-delà Tobolsck. Sans les soins vigilans du chevalier d'Egligny, je serais mort de froid et de misère. C'est lui qui creusa, dans les flancs durdis de la terre, un trou, une tanière, où je bravais la rigueur du climat ; c'est lui qui s'exposait le jour à un froid excessif, pour fournir à ma nourriture. Il apprêtait, il me présentait la chair des animaux qu'il avait tués ; il me couvrait de leurs peaux. — Diable ! diable ! dit M. Botte.

« — L'excès même du malheur relève un courage abattu. Nous réso-

lûmes de sortir de ces déserts, dussions-nous payer notre témérité de la vie. Après des peines, des privations, des efforts incroyables, nous entrâmes dans la Tartarie Russe. Ses habitans sont féroces, et notre état les attendrit. Ils nous montrèrent de la compassion, nous donnèrent des secours, et nous conduisirent sur les bords de la mer. Un bâtiment chinois, qui faisait sur ces côtes le commerce de pelleterie, nous prit sur son bord, et nous mena à Kanton.

« Nous trouvâmes dans ce port un vaisseau hambourgeois, dont le capitaine, français d'origine, connaissait la famille de d'Egligny, et je dus à mon jeune camarade la fin des maux qui, depuis si long-tems, pesaient sur moi. Logé, nourri, vêtu à Kanton, aux frais du capitaine, conduit par lui à Hambourg, il ne me restait qu'un parti à prendre, celui de rentrer

en France, où je pourrais trouver des ressources, et m'acquitter envers mes amis. J'étais confirmé dans ce dessein par motif un irrésistible, celui de retrouver un enfant chéri, dont j'ignorais absolument la destinée.

« J'allais partir sans papiers, sans argent; je savais les risques que je courais, et je ne voulais pas que d'Egligny s'exposât. Nous sommes inséparables, me dit-il; j'ai partagé votre misère, je partagerai vos dangers. Que pouvais-je faire ? l'aimer plus que jamais. — Diable, diable ! dit M. Botte.

« La jeunesse intéresse. D'Egliny plaisait généralement par ses agrémens extérieurs; on l'affectionnait parce qu'il a fait pour moi. Un négociant d'Hambourg lui donna de quoi subvenir aux frais de la route, et l'aida à tromper le résident français. Nous parûmes devant ce ministre

sous l'extérieur des gens qui vivent de leur faible industrie, et qui ne sont suspects à personne. On nous délivra des passe-ports, nous partîmes, et nous versâmes des larmes de joie en touchant cette terre natale que nous ne devions plus revoir.

«La circonspection guidait nécessairement nos démarches; nous ne pouvions prendre que des informations indirectes; nous tremblions d'interroger, et nous n'acquérions aucune connaissance de ce qu'il m'importait tant de découvrir. Nous résolûmes de nous séparer, et de doubler ainsi des recherches jusqu'alors infructueuses. D'Egligny sait tourner, et son travail est un moyen certain d'existence. Je ne sais rien faire, et j'employai ce qui nous restait d'argent à me procurer cette caisse. C'est à cette époque que je passai à votre château, où vous me vîtes sans me reconnaître.

« Après bien des courses inutiles, j'appris seulement que la parente, à qui j'avais confié ma fille, était morte depuis long-temps, et qu'on ne croyait pas que l'enfant fût resté à Paris. Je sus que mes biens étaient vendus, et je pensai qu'un de ceux qui les avaient achetés, à vil prix, s'était chargé de la pauvre orpheline. J'entrai chez tous, ma caisse sur le dos, et je ne trouvai pas ma Sophie.

« Les recherches de d'Egligny n'étaient pas plus heureuses. Je m'affligeais, je me désolais, assis sur le revers d'un fossé; votre postillon passa, me reconnut, me parla. Jugez de ma surprise, de ma joie, quand il m'apprit qu'Edmond, envers qui, je l'avoue, j'ai quelquefois été bien dur, qu'Edmond avait recueilli ma fille, et qu'il l'avait élevée comme son enfant.

« — Cela vous prouve, monsieur,

qu'il n'existe de différence réelle entre les hommes que par leurs qualités. Ebloui par un éclat passager, vous vous êtes cru fort au-dessus d'Edmond : dépouillé de votre entourage, et apprécié à votre juste valeur, vous trouvez aujourd'hui Edmond fort au-dessus de vous. Il est inutile de faire la mine, monsieur ; je dis la vérité à tout le monde, et vous avez plus besoin que personne qu'on vous la dise. Je reviens à votre récit.

« Vos infortunes m'ont touché ; votre chevalier est un digne garçon, et vous ne vous êtes étendu sur ce qu'il a fait pour vous, que pour me préparer à ce que vous ne m'avez pas dit encore. C'est la main de votre fille qui vous acquittera envers lui. — Aussitôt, répondit brusquement le marquis, que les circonstances le permettront. — Ah, ah ! faut-il encore, monsieur, que je vous apprenne que

l'homme qui ne peut plus prétendre qu'à l'estime publique, doit commencer par se ployer à la pratique des vertus les plus simples ? Ignorez-vous ce que vous devez à votre fille ? — Le bonheur. — Et croyez-vous le lui procurer en la privant d'un homme qu'elle aime, pour la donner à un inconnu que vous lui amenez du fond de la mer glaciale ? — C'est l'époux qui lui convient. — Qu'en savez-vous ? — C'est moi qui l'ai choisi. — La belle raison ! — Elle suffira à une fille bien née. Mais ne parlons plus de cela, je vous prie. — Si fait, parbleu, je vous en parlerai. Votre chevalier n'a pas d'amour pour Sophie... — Pour Sophie ! — Et quand il saura qu'elle est prévenue pour un autre... — Mademoiselle d'Arancey le lui taira. — Elle en est capable ; mais je le lui dirai, moi. — Vous aurez un tort de plus, monsieur, et vous

n'empêcherez rien : ma fille fera son devoir. — Et sera malheureuse toute sa vie, parce que monsieur, qui aime tant son roi, est sans pitié pour son enfant. Votre retour pouvait être pour elle un bienfait du ciel, et vous la réduirez à gémir intérieurement de vous être rendu. M. d'Arancey, je vous prie, je vous supplie pour votre fille, qui m'est bien chère, pour vous, dont les regrets tardifs..... — Hé, monsieur, je vous ai déjà dit, et je vous répète que vous ferez bien de parler d'autre chose; il y a trop long-temps que je supporte votre bizarrerie et une suite d'expressions choquantes... — Elles le sont moins, monsieur, que celles de votre lettre. — Ma lettre contient mes sentimens, mes sentimens irrévocables. — Vos sentimens me font pitié. — Oh, de grâce, M. Botte... — Oh, monsieur, je vous ai écouté tant que vous avez

voulu ; vous aurez la même complaisance, s'il vous plaît. Examinons sur quoi sont établis ces sentimens que vous annoncez si emphatiquement dans votre lettre ; voyons pourquoi votre fille rougirait de s'allier à nous.

« Votre bisaïeul était maréchal de France, et le mien matelot ; jusque-là tout l'avantage est pour vous. Votre aïeul était maréchal des camps, et le mien pilote ; ici l'avantage décline un peu. Votre père était colonel, le mien était capitaine propriétaire de son navire ; il y a déjà quelque rapprochement. Vous avez été mousquetaire, et vous avez mangé une partie de votre bien ; moi, j'ai été l'homme de l'état à qui j'ai prêté des fonds. En temps de paix, j'ai envoyé des flottes marchandes dans les deux Indes ; en temps de guerre, j'ai armé, j'ai fait respecter le pavillon du roi, et mes

facteurs, dans tous les temps, ont fait respecter ma probité aux peuples des deux hémisphères. J'ai acquis des millions, j'ai fait du bien à tout le monde, je vous en ai fait à vous, j'en veux faire plus encore à votre fille, et tout bien calculé, morbleu, vous devez savoir gré à M. Botte de vouloir bien être l'égal de l'ex-marquis d'Arancey.

« — Voulez-vous bien, monsieur, faire arrêter votre voiture ? dit le marquis pâlissant de colère. — Pourquoi cela ? — Je vais descendre. — Pourquoi faire ? — Pour continuer ma route à pied. — Quelle lubie vous passe par la tête ? — Je n'ai accepté la place que vous m'avez offerte... — Que dans la persuasion que je flatterais votre orgueil, n'est-ce pas ? Monsieur le marquis, je ne flatte personne. — Voulez-vous bien, monsieur, faire arrêter votre voiture ?

— Non, monsieur, je ne le veux pas. — Ceci est fort, par exemple. — J'ai promis à votre fille de vous ramener en voiture, et vous n'irez pas à pied; je lui ai promis de vous équiper convenablement, et c'est de quoi je m'occuperai à Saint-Germain, où nous allons entrer. Vous êtes rouge de colère, votre œil me menace; mais, corbleu, j'ai une tête aussi... Vous brisez mes glaces !.... j'en ferai mettre d'autres; mais vous courrez la poste, et dans la voiture de M. Botte. »

Le marquis ne se possédait plus. Il protestait que s'il avait des armes, il brûlerait la cervelle au petit bourgeois qui osait l'outrager. M. Botte répondait que tout ce qu'il y gagnerait serait de voyager seul, à moins, pourtant, qu'il ne cassât aussi la tête à son valet de chambre et à Henri, qui avaient des ordres, et il ajouta

qu'il n'est pas prudent de casser tant de têtes, quand on n'est pas trop sûr de la sienne. Le marquis, exaspéré, était prêt à lever la main ; le cher oncle vit le mouvement, que la bienséance réprima. « Frappez, lui dit-il, si cela vous amuse. Je ne déshonorerai pas le père de ma nièce en lui rendant un coup infamant. — De votre nièce... de votre nièce ! elle ne le sera jamais. — Elle le sera, morbleu, et en attendant, et quelque chose que vous fassiez, vous courrez la poste. »

Pendant cette altercation la voiture s'arrêta à la barrière de Saint-Germain, et M. d'Arancey cria aux commis de lui ouvrir la portière. Elle s'ouvre à l'instant. Le marquis, malgré son âge, saute légèrement sur le pavé ; le cher oncle saute après lui, et dit au commis : « Je m'appelle Botte. »

A ce nom, on lui prodigue, non ces respects qu'arrache l'homme puissant qu'on craint, mais ces marques de considération qu'on accorde si volontiers à l'homme utile, et le marquis ne concevait pas qu'on pût marquer tant d'égards à un bourgeois. Le cher oncle reprit : « Je m'appelle Botte ; monsieur est mon proche parent. Il a perdu la tête : vous en jugez aisément par le costume baroque dont il est affublé ; il est quelquefois furieux ; vous n'en doutez pas d'après son air furibon, et la manière dont il a arrangé mes glaces. Je le conduis à une maison de santé près de Paris ; il veut m'échapper, et je vous demande main-forte pour le conduire à l'auberge, où je vais le faire habiller décemment. Allons, mon cousin, marchons. »

A ce nom de cousin, la figure de M. d'Arancey se décompose tout-à-

fait, et les spectateurs ne doutent point qu'il ne soit maniaque. Deux soldats de la garde s'avancent, et le cher oncle n'a que le temps de dire à l'oreille de son cousin : « Si vous niez que vous soyez mon parent, il faudra que vous disiez qui vous êtes, et parbleu, ce ne sera pas moi qui vous aurai dénoncé. »

M. Botte prend son cousin sous le bras ; le valet de chambre et Henri marchent en avant, les deux soldats forment l'arrière-garde, et les badaux de l'endroit suivent, précèdent et garnissent les flancs. Que pouvait faire M. d'Arancey ? Se laisser conduire et se taire : ce fut ce qu'il fit.

On arrive à l'auberge. M. Botte met son parent dans la plus belle chambre, fait clouer les croisées, place les deux soldats au dehors de la porte, envoie chercher tous les

ouvriers du lieu, et fait servir un souper somptueux. Le marquis enrageait..... oh, il enrageait ! tantôt, il brisait une assiette ; l'instant d'après il cassait une caraffe.... « Bien, mon cousin, bien. Cassez tout ce que vous voudrez ; mais goûtez cette perdrix rouge... un peu de cette crême..... un verre de ce vin vieux ». Le marquis devorait, autant de colère que de besoin, et les gens de l'auberge remarquaient que pour un fou, le cousin avait bon appétit.

De peu de chose on fait une nouvelle dans une petite ville. Le bruit de l'arrivée de M. Botte se répandit à l'instant : on ne parlait que de ses largesses et de ses trésors. On assurait qu'il avait traité du royaume de Siam, et que la négociation n'avait manqué que parce qu'il craignait singulièrement la circoncision. On disait... on disait... que ne disait-on

pas! Le premier magistrat du lieu ne crut pas au-dessous de son rang de prévenir, non l'acquéreur prétendu d'un trône, mais un homme qui faisait circuler les richesses par mille canaux, et qui rendait des services signalés à l'état. Il supposait d'ailleurs qu'il ne pouvait quitter son cousin d'un moment. Il vint donc offrir à M. Botte les moyens qui étaient à sa disposition, pour l'aider à conduire le parent avec sûreté.

Comme des gens, qui ne se sont jamais vus, n'ont rien à se dire, et qu'il faut parler quand on craint de passer pour un sot, le magistrat commença par faire, sur la maladie du cousin, les questions les plus étendues. M. Botte répondit par une peinture effrayante de quelques accès dont il avait été témoin. Le tableau était si chargé, les coups de pinceau par fois si comiques, que le marquis, malgré

sa fureur, partit d'un éclat de rire. Le magistrat observa, avec beaucoup de sagacité, que ce rire n'était que convulsif, et qu'il annonçait un accès prochain. Il proposa à M. Botte la brigade de gendarmerie, et l'engagea à faire mettre aux pieds et aux mains de son parent des fers qu'on aurait soin de garnir pour ménager les chairs. A cette proposition, le marquis fit une grimace épouvantable, et il allait probablement se nommer, si M. Botte n'eût observé que six hommes sont toujours maîtres d'un fou, et que des fers ajouteraient infailliblement à la fureur de son malheureux parent.

A la fin du repas, on apporta tout ce qu'il fallait pour donner au marquis l'air d'un homme opulent. On le livra au valet de chambre et à Henri. Une demi-heure après, il remonta assez tranquillement en voiture, et

on sortit de Saint-Germain, sous l'escorte de quatre gendarmes armés jusqu'aux dents.

« Je vous demande bien pardon, monsieur le marquis, d'avoir employé des moyens un peu forts ; mais les désirs de votre fille sont des ordres pour moi : j'ai dû remplir ses intentions, et je n'ai rien à ce que vous ne m'y ayiez forcé. Hem ?... Plaît-il ?.... Pas le mot. Bonsoir donc, marquis. Aussi bien je sens le besoin de céder à mon habitude de tous les jours, celle de dormir après souper. »

Rassuré par la présence de son escouade de cavalerie, M. Botte s'endormit en effet. Le marquis n'avait refusé de répondre, que parce qu'il avait trouvé dans ses poches un nouvel aliment à sa colère. Le cher oncle n'oubliait rien, et son prisonnier, en caressant les basques rebondies de sa

veste, s'était aperçu qu'elles étaient farcies d'or. Il fallait être de bien mauvaise humeur pour prendre ainsi tout de travers, et je connais beaucoup de gens qui, au lieu de s'obstiner en pareil cas à garder le silence, se seraient empressés de s'acquitter au moins par des remercîmens.

Cependant, un coup de feu et des cris se font entendre de l'intérieur de la forêt. Le marquis, persuadé qu'une diversion le tirera d'esclavage, attend tranquillement les voleurs; M. Botte, qui dort, comme il fait tout, continue à ronfler; les gendarmes, convaincus qu'il vaut mieux laisser échapper un fou que laisser tuer un homme, se disposent à secourir l'opprimé. Ignorant à quel nombre ils vont avoir affaire, ils requièrent le valet de chambre et Henri, tous deux bien armés, de leur prêter main-forte. Ceux-ci n'ont nulle envie de se battre; mais ils ne

peuvent se dispenser d'en faire au moins le semblant. Ils se jettent dans le bois, bien décidés à quitter les gendarmes à la première tranchée qui va se présenter. Le conducteur, effrayé, fouette à outrance ses chevaux, et on arrive au galop à la première poste.

Les chevaux sont changés; le postillon se présente à la portière; le marquis baisse la glace, et s'aperçoit qu'il est débarrassé de tous ses surveillans. Le postillon seul était au courant de son aventure, et pour ne pas perdre de temps, il lui donne un louis et relève la glace. Le postillon, tremblant qu'on ne lui redemande son reste, se hâte de remonter à cheval, et s'en va; à peine a-t-il le temps de dire à son camarade que la voiture était escortée, et que les gendarmes l'ont quittée pour courir après des voleurs.

M. d'Arancey était très-bien mis; son extérieur était imposant, et son témoignage devait balancer au moins celui du cher oncle. Le nouveau conducteur n'avait pu être instruit des détails; il n'était donc pas à craindre, et le marquis s'arrangea là-dessus.

On arrive à la barrière de Paris, et le dormeur continue de digérer en ronflant. Le marquis dit aux commis: « Je m'appelle Botte. J'ai eu la bonté de prendre dans la forêt un homme assez bien couvert, et qui m'a paru très-fatigué. Pendant que je dormais, le drôle m'a escamoté mon porte-feuille. »

Le nom de M. Botte fait ici la même impression qu'à Saint-Germain; on ne pense pas même à douter de la véracité du conteur. Cependant le chef du poste, qui n'a jamais entendu parler de ce nom-là, observe aux

commis qu'il est une marche à suivre avec M. Botte comme avec un autre: Il interroge le postillon : le postillon répond que son camarade lui a en effet dit quelques mots de gens qui détroussent les voyageurs dans la forêt, mais qu'il ne sait rien de positif. L'officier remarque qu'il y a là présomption contre l'accusé, et qu'il faut l'entendre lui-même. Le marquis se voit au moment de reprendre sa revanche. Il pousse rudement le cher oncle, le réveille en sursaut, et lui dit à l'oreille : « Si vous niez que je sois M. Botte, il faudra que vous disiez qui je suis, et alors ce sera vous qui m'aurez dénoncé. »

M. Botte ouvre de grands yeux, sent la nécessité de se taire à son tour, descend sur l'interpellation de l'officier, et surpris au-delà de toute expression de ne voir ni sa brigade, ni ses gens, il entre au corps-de-garde,

commençant à soupçonner une ruse qu'il lui est impossible de déjouer. Le marquis descend après lui, prétexte un besoin, s'éloigne de quelques pas, de quelques pas encore, enfile une petite rue, et laisse le postillon, les chevaux, la voiture sur le pavé, et M. Botte au corps-de-garde.

L'officier veut commencer une instruction en règle ; M. Botte lui rit au nez. L'officier se fâche ; M. Botte jure. L'officier proteste qu'il va l'envoyer en prison ; M. Botte l'en défie. L'officier commande un détachement ; M. Botte tire son petit couteau de chasse. L'officier lui rit au nez à son tour, lui ordonne de marcher, et lui tourne le dos.

M. Botte n'était pas spadassin, et il voyait que son petit couteau faisait si peu d'impression, qu'on n'avait pas daigné le lui ôter. Comment faire

pour ne pas aller coucher en prison, gîte désagréable à tout le monde, et surtout à un millionnaire? Il n'y avait qu'un parti à prendre: c'était de prouver qu'on lui avait joué un tour. Mais pour ne pas exposer le marquis, il fallait savoir s'il avait profité du moment pour échapper à son opiniâtre cousin, et pour ce, M. Botte demande qu'on le confronte au moins à son accusateur. L'officier répond brusquement que la confrontation se fera en prison. Les commis, la garde, les passans, tous opinent pour la prison. En prison donc, dit M. Botte, et il rend avec dignité son arme au caporal, qui ne la lui demandait pas.

Henri et le valet de chambre s'étaient couverts de gloire, sans courir de danger. Les voleurs prétendus étaient des braconniers qui venaient de tuer un chevreuil, et les cris qui

avaient répandu l'alarme, n'étaient que des cris de joie très-indiscrètement hasardés. A l'approche des chevaux, les chasseurs avaient abandonné leur proie, et s'étaient tapis sous des broussailles, où, grâce à l'obscurité, il fut impossible de les trouver. Henri avait bravement sauté sur le chevreuil, l'avait mis en travers sur son cheval, et les gendarmes l'avaient laissé faire, persuadés que cet accessoire ne déplairait pas au cher oncle, dont les marques de reconnaissance n'étaient jamais équivoques.

Les deux domestiques, étonnés de trouver la voiture arrêtée, s'approchent de la portière, et sont plus étonnés encore de ne trouver personne. Leur étonnement redouble en voyant M. Botte au milieu d'un peloton de soldats. Ils mettent pied à terre, ils s'approchent de l'officier;

ils nomment leur maître. M. Botte, qui n'est pas certain que le marquis ne soit plus dans la voiture, leur fait des signes qui leur imposent silence; mais ces signes, le chevreuil, l'air effaré de ces deux hommes, tout cela est interprété par l'officier. Il fait entrer le valet de chambre et Henri au centre du détachement, et le chevreuil au corps-de-garde.

M. Botte parle à l'oreille de ses gens, et les soupçons augmentent. Ses gens lui répondent de même, et la complicité n'est plus douteuse. Rien d'aussi simple cependant que ce qui s'était dit. « Le marquis est-il dans la voiture? — Monsieur, il est enfui. »

Le cher oncle se croit alors tiré d'embarras. Il proteste que c'est lui qui est M. Botte, et on lève les épaules. Il tire son porte-feuille, auquel on ne pensait plus, et qu'un

greffier n'aurait pas oublié. L'officier le prend, fait l'inventaire des billets de caisse, en dresse un état à la hâte, le remet au caporal, et répète l'ordre de marcher. M. Botte crie à l'injustice, et on crie au voleur. Il s'emporte, il tempête, il blasphême pour la première fois de sa vie, en protestant qu'il ne marchera pas : un coup de bourrade dans le derrière l'avertit que la résistance est inutile.

« Corbleu, disait M. Botte en marchant et en se frottant le postérieur, le tour est sanglant ; mais il est bien joué, très-bien joué pour un marquis. »

On allait l'incarcérer sur des apparences qui devaient donner matière à un ample procès-verbal. L'officier sentait la nécessité de le rédiger au moins après, puisqu'il n'avait pas songé à le faire avant. Il n'y avait qu'une petite difficulté ; c'est que

l'officier, qui, pendant sept campagnes, s'était battu en déterminé, n'avait pas trouvé le temps d'apprendre à écrire. Il avoua son embarras aux commis, qui prirent la plume avec cet air de supériorité que s'arroge si aisément la sottise, et ils ne manquèrent pas de faire sentir à l'officier qu'un commis qui sait écrire est plus utile en temps de paix qu'un soldat qui ne sait rien.

Pendant qu'on verbalisait au corps-de-garde, le postillon s'impatientait sur le pavé. Il entre enfin pour demander à monsieur le commandant ce qu'il fallait faire de la voiture. « Ce que le propriétaire voudra. — Mais il n'y a plus de propriétaire. — Ah, diable, voilà qui est singulier. Ah, ce monsieur n'aime pas sans doute les scènes publiques, et il se sera rendu chez lui à pied. — Mais, comment trouverai-je son chez lui ?

— Hé, parbleu, par sa carte de sûreté. Voyons son porte-feuille. Quarante-huit ans.... mais celui qui s'est plaint en a au moins soixante. Les cheveux noirs... il les a blancs. Messieurs de la barrière, il y a ici quiproquo. — Monsieur l'officier, c'est vous qui l'avez fait. — C'est vous qui m'avez conseillé. — Vous commandez ici. — Oui, mes soldats; mais je dois me rendre à vos réquisitions, et vous m'avez requis. — Pas du tout. — Je le soutiens. Cela n'est pas difficile. — Et je le prouve. — Comment cela? — Le sabre à la main. En garde, commis, à la relevée du poste. »

Les commis sentirent à leur tour que celui qui, sans savoir écrire, a battu les ennemis, peut encore être utile, en temps de paix, en châtiant des faquins. Ils redevinrent les hommes de la circonstance, et ployèrent

devant le plus fort, c'est assez l'usage partout.

Cependant, les gendarmes qui ménagent leurs chevaux, parce qu'ils sont à eux, les gendarmes arrivèrent enfin, et jetèrent un grand jour sur cette affaire, naguère si embrouillée. Examen fait de la carte de sûreté, ils prononcèrent que c'était M. Botte lui-même et deux de ses gens qu'on conduisait en prison. « Mais quel est donc, dit l'officier, cet autre qui était aussi dans la voiture? — C'est un fou? que M. Botte conduisait aux Petites-Maisons. »

A ces mots, les commis tremblent, l'officier fronce le sourcil, et le brigadier de gendarmerie proteste que si on n'appaise le cher oncle, il est homme à les faire casser tous. L'alarme augmente, l'officier balbutie. Il a bravé cent fois la mort; mais il craint la misère: il en a perdu

l'habitude, et celle-là se reprend si difficilement !

On prie, on supplie monsieur le brigadier d'arranger cette affaire. On lui remet le porte-feuille, on déchire le procès-verbal, et on le presse de courir après les prisonniers.

Ils étaient déjà loin. Le gros ventre de M. Botte et ses jambes courtes ne s'accommodaient pas d'un pavé gras et d'une longue marche. Il avait pris un fiacre, avec la permission de monsieur le caporal, qui s'y était prêté, parce qu'il ne payait pas; que dedans, derrière et sur le devant, il y avait place pour tout le monde, et qu'un caporal aime à aller en carrosse tout comme un colonel.

Quand les gendarmes partirent de la barrière, il y avait une heure au moins que le cher oncle était établi à la Force, très-étonné de s'y trouver. Sur le rapport du caporal, le

concierge avait mis M. Botte et ses gens en très-mauvaise compagnie. Le cher oncle se bouchait le nez et faisait la grimace. Ses domestiques criaient qu'il était affreux de traiter ainsi un homme comme M. Botte, et qu'on devait au moins lui donner une chambre. Le guichetier répondit que ce n'était pas l'heure d'ouvrir trente portes, et il disparut en faisant résonner les corridors du bruit de ses verrous et de ses clefs.

Le valet de chambre s'approcha respectueusement pour remplir ses fonctions accoutumées. « Hé, parbleu, tu te moques de moi. Faut-il tant d'apprêts pour nous mettre chacun sur une poignée de paille ? Va, va, si l'égalité, dont on fait tant de bruit, n'est pas une chimère, elle doit se trouver ici. »

Dans toutes les prisons, les salles habitées par ces messieurs qui vivent

d'industrie, ont un chef qui établit ou qui trouble l'ordre à son gré, qui prononce ses arrêts et les exécute lui-même, et qui s'élit quand on ne le nomme point, parce que c'est toujours le plus vigoureux de la bande.

Monsieur *Beau-Soleil*, qui exerçait à la Force ces augustes fonctions, était très-exact à recueillir les impôts qui charmaient les loisirs de ses sujets. Il avait été très-choqué de la grimace de M. Botte, de quelqu'une de ses expressions, et surtout de ce qu'il ne parlait pas de payer sa bienvenue. Il prit la parole, et d'une voix de Stentor, il expliqua les usages irrévocables du lieu, et il ajouta qu'un insolent ou un sot pouvait seul être humilié de se trouver avec des artistes du premier mérite, et que le ton du mépris n'allait pas à des gens qui ne savaient pas seulement un mot d'*argot*. Henri fit une réponse

peu mesurée ; *Beau-Soleil* lui ordonna très-impérieusement de se taire. M. Botte jugea que si la garde donnait des bourrades, les gourmades pourraient pleuvoir ici, et il assura M. *Beau-Soleil* que, dès cinq heures du matin, il enivrerait tous les prisonniers, si on voulait lui permettre de reposer. *Beau-Soleil* répondit très-honnêtement que non-seulement le camarade pouvait dormir, mais que, pour prix de sa générosité, on lui apprendrait quelques jolis tours, dont il ferait son profit dans le monde, s'il y rentrait jamais.

« Allons, dit M. Botte à son valet de chambre, nous trouvons un maître ici comme partout. Puisque définitivement il n'y a pas d'égalité possible, ôte-moi mes souliers et mon habit ; je garderai le reste. — Quelle aventure pour vous, monsieur ! — Diabolique, mon ami, et le marquis me

la paiera. Cependant, je ne suis pas plus mal ici que dans vingt autres circonstances. Je suis assailli par des insectes affamés, mais je crois qu'il y en avait davantage dans cette chambre d'Edmond, où je m'amusais des contorsions de Horeau; je me suis enfoncé dans une marre jusque dessous les bras, et je suis très-sèchement ici; j'ai été piqué à l'épaule par une guêpe, et mordu à la fesse par un chien; le coup de bourrade m'a fait beaucoup moins de mal. A la vérité, je suis avec des fripons; mais le monde en est plein. Je me défie de ceux-ci, ils ne m'attrapperont pas; les autres me trompent tous les jours, et après tout, trois ou quatre heures sont bientôt passées. — Allons, monsieur, il fallait que vous vinssiez à la Force pour trouver quelque chose de bien. »

Pendant cette conversation, tenue

très-bas et pour cause, M. Botte arrangeait sur la planche, destinée à lui servir d'oreiller, son habit proprement roulé; son mouchoir de poche avait remplacé sa perruque, et il s'était couché, très-peu affecté du présent.

Le plus profond silence régnait dans la salle. Toutle monde dormait ou enfaisait semblant. M. Botte reçoit un petit coup sur la pointe de chaque pied, et crie : *Qui vive ?* Personne ne répond, et M. Botte se met sur son séant. Il allonge les bras autour de lui, et ne rencontre rien. Il se croit abusé par une illusion nocturne, et se laisse retomber sur son oreiller. Pan ! sa tête porte d'à-plomb sur la planche; l'habit est enlevé. Il crie; il se lève, et ne trouve plus ses souliers.

« Monsieur le chef de ces honnêtes gens, ceci est trop fort. Voler

même en prison ! je tiens peu à mon habit, mais assez à ma bourse, qui est dans une des poches. » Il reçoit un coup léger sur une épaule, il se retourne, et le mouchoir qui lui enveloppe la tête est allé avec l'habit, la bourse et les souliers. « Corbleu ! messieurs, si au lieu d'un tour de *tabouret*, dont vous vous moquez, on vous pendait une bonne fois, on rendrait un grand service à la société. ».

Au mot de pendaison, tous mes coquins se lèvent tumultuairement, et font un carillon infernal. L'un criait que la corde est faite pour les voleurs ; un autre, pour les assassins ; un troisième, qu'il était affreux de confondre avec des malfaiteurs des gens à talent, qui exercent dans les spectacles, dans les cafés, aux fêtes publiques ; un quatrième observait que le vol était en honneur à

Sparte, et que les mœurs spartiates étaient les mœurs par excellence : celui-là avait lu les fables de Rollin.

Les autres criaient d'autant plus fort, qu'ils ne savaient ce qu'ils disaient; les clameurs étaient accompagnées de nombre de coups de poing, qui tombaient d'à-plomb, non sur M. Botte, mais sur un homme qui le tenait dans ses bras, qui le couvrait de son corps, et qui lui disait : « Ils m'assommeront; mais je vous sauverai. Que diable, pensait le cher oncle, il me semble connaître cette voix-là. »

Comme on ne frappe pas toujours juste, quand on frappe fort et surtout sans y voir, les poings des assaillans se heurtaient; ils se meurtrissaient l'occiput ou l'omoplate; on pochait des yeux, on cassait des nez, des dents; on enfonçait des côtes, et cet

exercice était accompagné d'un *crescendo* de blasphêmes, qui eût fait infailliblement abîmer la maison, si l'Eternel, toujours bon, n'eût bouché ses oreilles.

Au milieu de cet épouvantable désordre, l'homme qui tenait M. Botte embrassé avait eu l'adresse de le tirer de la foule, et s'était juché avec lui dans l'enfoncement d'une fenêtre élevée, où personne ne pensait à les aller chercher. Tout à coup, le bruit des verrous se fait entendre, la porte s'ouvre, les flambeaux brillent; le concierge en personne paraît suivi de ses guichetiers, tous le bonnet à la main, et précédés de trois chiens, qui, mordant à droite et à gauche, obligent en un clin-d'œil M. *Beau-Soleil* et sa clique à se tapir sous leurs paillasses.

Le concierge, d'une voix mielleuse, appelle M. Botte, et M. Botte

lui crie en sautant dans ses bras : « Sauvez-moi des mains de ces enragés. »

Comme la reconnaissance était une des vertus qu'il estimait le plus, et qu'il pratiquait le plus exactement, il voulut connaître l'homme à qui il avait l'obligation d'être encore tout entier. Ce malheureux se cachait le visage de ses deux mains, et le concierge, jaloux alors de se rendre aux désir du cher oncle, prit son protecteur par l'oreille, l'obligea à lever la tête, et M. Botte reconnut Guillaume.

« Il est donc décidé, dit-il, que j'aurai toujours des obligations essentielles à ce drôle-là ! quel dommage que ce soit un fripon !

« Ah, ça, monsieur le concierge, vous venez sans doute me mettre en liberté. — Oui, monsieur. — Mais vous observerez qu'on m'a volé mon

habit, mes souliers, ma bourse, mon mouchoir, ma perruque et mes deux domestiques, car je ne les vois plus. Voilà, je crois, la quatrième fois que je suis déshabillé, parce que j'ai un neveu qui s'avise d'être amoureux. »

Le concierge interpelle *Beau-Soleil; Beau-Soleil* répond qu'il ne peut rendre ce qu'il n'a pas pris. Le concierge interpelle les artistes les mieux notés sur son registre; tous font la même réponse. Il lâche un quatrième chien, au nez exercé, qui furete partout, et qui, au lieu de l'habit, de la perruque et des souliers, tire de dessous une mauvaise table qui portait la gamelle commune, le valet de chambre et Henri à demi-morts de peur.

« Tirez-moi d'ici, disait M. Botte, j'abandonne tout, absolument tout. C'est ce que vous pouvez faire de mieux, dit le concierge; car ces

drôles-là, en causant un jour avec moi, m'ont volé mes boucles à souliers, et jamais je ne les ai retrouvées. Il est bien extraordinaire, répondait M. Botte, qu'on ne soit nulle part en sûreté, pas même en prison. »

Le cher oncle, en entrant à la geôle, trouva la garde qui l'avait amené, et qui s'enivrait avec le guichetier, qui n'avait pas le temps d'ouvrir des portes la nuit ; il trouva son brigadier, qui lui dit que sa voiture était à la porte. « Jamais elle ne vint plus à propos, car mes gens sont dépouillés comme moi. » Le brigadier rejeta sur les braconniers les événemens de la soirée. « Hé, monsieur, les braconniers ne sont pas cause du refus que m'a fait ce drôle, qui boit là-bas, de me mettre dans une chambre convenable. — Voulez-vous que je le chasse, monsieur ? dit le concierge. — Non, monsieur, vous ne le chasserez pas ;

il m'a traité d'après le rapport du caporal. — Monsieur, dit le caporal, j'ai suivi les ordres de mon officier. — Aussi est-ce à lui que j'en veux. Je lui apprendrai que lorsqu'on ne sait que commander l'exercice, on ne doit pas se mêler de faire le juge criminel. — Mais, monsieur, dit le brigadier, les apparences étaient contre vous. — Apprenez, monsieur, qu'il n'y a qu'un sot qui juge sur les apparences. L'officier sera cassé. — Mais, monsieur, il a une femme et des enfans. — Ah, diable! et le soldat qui m'a bourré, a-t-il aussi une femme et des enfans? — J'ignorais, monsieur, à quel postérieur j'avais affaire. — Ménagez-les tous, corbleu, c'est le moyen de ne pas vous tromper. Mais le plus court est de pardonner, et je pardonne. Partons. Monsieur le brigadier, vous viendrez me voir demain. »

CHAPITRE III.

Les obstacles se multiplient.

C'EST rue de la Huchette, chez un tourneur, qui occupait le rez-de-chaussée et le septième étage, que se cachait le chevalier d'Egligny. C'est aux momens qu'il pouvait dérober au travail, qu'il cherchait cette Sophie, qui ne l'intéressait encore que parce qu'elle était la fille d'un vieillard auquel il s'était dévoué tout entier. C'est sur un méchant grabat qu'il s'affligeait tous les soirs de l'inutilité de ses démarches.

Le marquis, échappé de la voiture de M. Botte, s'était acheminé vers le réduit où il devait trouver le héros de

l'amitié. Il marchait, tourmenté du double regret de ne pouvoir se passer de l'or du cher oncle, qui emportait sa lanterne magique, et de l'impossibilité de rendre jamais à un homme dont l'humiliante générosité s'étendait malgré lui, sur tout ce qui lui était cher. Si du moins il était noble! s'il l'était à peu près, ne fût-il que secrésaire du roi!

Il arrive à cette rue de la Huchette long-temps avant le jour. La boutique est fermée, et il s'y attendait. Il sait que d'Egligny repose sous les tuiles : comment espérer de s'en faire entendre ? Il faut essayer cependant. Il appelle Dubois, c'est le nom qu'a pris le chevalier. Il appelle à plusieurs reprises ; Dubois a entendu dès la première fois : la voix de l'amitié s'entend de si loin! Dubois passe son pantalon de coutil, il se hâte, il saute l'escalier, il ne

peut trop tôt embrasser son ami.

Une patrouille de la garde nationale passe, et le chef demande à M. d'Arancey ce qu'il fait là. Il répond qu'il vient commander de l'ouvrage au tourneur. On lui objecte que ce n'est pas l'heure ; et on lui demande sa carte : il répond qu'il l'a perdue. On lui demande s'il a quelqu'autre papier : il cherche.... son passe-port est resté à Saint-Germain, dans une poche de l'habit de bure. On s'enquiert de son domicile : il hésite, il balbutie ; on l'arrête, et le chevalier, en ouvrant sa porte, voit son ami prisonnier.

Une imagination alarmée ne connaît que les extrêmes, et voit le malheur, même où il n'est pas. « Arrêtez, arrêtez ! crie le chevalier. Puisque vous l'avez reconnu, il est inutile que je me cache davantage. Je suis le chevalier d'Egligny, et aujourd'hui et

toujours, je partagerai le sort du marquis d'Arancey. »

La patrouille était commandée par un remouleur de la rue de la Harpe, qui avait brigué l'honneur d'être sergent. Cet homme n'entendait rien à l'exclamation de d'Egligny; il ne comprenait pas davantage aux étreintes, aux larmes du chevalier et du marquis. Mais comme il lui était ordonné d'arrêter ce qu'il lui paraîtrait suspect et qu'il suspectait tout ce qu'il ne concevait pas, il remplit sa mission à la lettre, et tout bonnement; tout bêtement, il conduisit les deux amis au corps-de-garde.

Il n'était pas difficile d'en imposer à un tel homme; on pouvoit même se flatter de tromper aisément le capitaine commandant, honnête dégraisseur de la rue Poupée. C'est à quoi réfléchissait le chevalier, lorsque la ronde major passa. Le sergent,

fier de sa capture, le capitaine, très-embarrassé, et par son défaut de lumières, et par le rapport inintelligible de son subordonné, s'adressèrent à l'adjudant, qui joignait à beaucoup d'intelligence le ton d'un homme bien élevé. Le remouleur sergent avait oublié, dès la rue de la Huchette, les noms des deux détenus; mais il se rappelait très-bien, disait-il, que, de leur propre aveu, l'un était un prince, et l'autre un duc. Les questions de l'adjudant furent aussi pressantes que polies, et nos deux amis convinrent du fait d'émigration, pour conserver au moins leur réputation d'honnêtes gens.

L'adjudant demanda à ces infortunés s'il n'y avait pas quelque circonstance qui pût colorer leur sortie : ils répondirent franchement que non. Il en chercha pour eux ; il en rappela qui avaient été favorables à d'autres,

et ils ne varièrent point dans cette réponse : Nous avons quitté la France par attachement pour le roi.

« Avant de signer votre déclaration, réfléchissez, messieurs, aux conséquences qu'elle entraîne. Peut-être le trouble inséparable de ce moment ne vous permet pas d'être exacts. — Nous avons dit la vérité sans trouble comme sans crainte. — Signez donc, et suivez-moi.

« Vous êtes de braves gens, leur dit-il tous bas en leur serrant la main. Qui embrasse un parti contre son opinion est un sot, qui le trahit est un lâche. »

Les heures s'étaient écoulées. Il était environ huit heures du matin, quand les deux amis sortirent du corps-de-garde. La foule se pressait autour d'eux ; chacun voulait les approcher. C'est quelque

chose de si curieux que des émigrés !

Etrange empressement de voir des misérables.

Ils marchaient résignés, mais sans faiblesse et sans orgueil. Un colporteur passe en criant : « Voilà le grand acte d'amnistie en faveur des émigrés. Achetez la loi en faveur des émigrés... la bagatelle d'un sou. »

L'adjudant se précipite, parcourt le papier, saisit d'un coup d'œil les dispositions de l'arrêté, et s'écrie : « Vous êtes sauvés malgré vous. »

Les deux amis tombent dans les bras l'un de l'autre ; l'adjudant mêle ses larmes aux leurs, et le peuple, toujours peuple applaudit à la délivrance de ceux dont il eût vu le supplice avec indifférence. Quelle inexplicable machine que le peuple !

Dès ce moment, le marquis sent qu'il est rentré dans tous ses droits.

M. Botte ne peut plus tirer parti de sa situation. Si les acquéreurs de ses biens ont de la délicatesse, il peut traiter avec eux, et s'aquitter envers le bienfaiteur de sa fille. Si les moyens doux sont insuffisans près d'elle, il peut enfin déployer l'autorité d'un père, et s'unir, par des nœuds plus puissans et plus doux, à celui qui vient de lui donner encore une preuve de son dévouement absolu.

Il avait caché son projet au chevalier. Il voulait qu'il vît sa fille, qu'il l'aimât, qu'elle lui parût une récompense au-dessus des sacrifices qu'il avait faits à l'amitié, et il comptait disposer de la victime, comme on faisait des filles de qualité, qu'on mariait à des gens titrés qu'elles ne connaissaient point, et avec qui l'usage les dispensait de vivre. Il était père, cependant, il était bon père ; mais le fanatisme des préjugés a tant de force !

Il se hâta de remplir les formalités prescrites par l'arrêté, et ces soins indispensables terminés, il s'empressa de faire pour le chevalier ce que M. Botte avait fait pour lui. Il releva les agrémens naturels du jeune homme de tout ce que put y ajouter une toilette soignée, et il se disait en le regardant : Il n'est pas de roturier qui puisse balancer les grâces de cette figure-là.

Il loue une voiture commode, il y monte avec son ami, et ils partent pour cette terre que le marquis croyait encore perdue. M. Botte s'était tu : il faisait le bien pour lui, et rien pour la renommée.

La route ne fut pas longue : ces deux hommes-là avaient tant de choses à se dire. Ils étaient à la porte de la ferme, et ils n'avaient pas tiré leur montre, et ils ne s'étaient pas informés de ce qu'il restait de chemin.

et ils n'avaient point bâillé en parlant de la belle nature. Ils n'avaient rien fait de ce que font ceux qui montent dans un fiacre pour aller dîner à Saint-Cloud, à Vincennes, et qui s'amusent !... à faire mourir de rire.

La triste Sophie était prévenue. Cependant, le bruit de la voiture lui fit éprouver un serrement de cœur dont elle ne fut pas la maîtresse. Elle aimait beaucoup son père ; elle le croyait du moins, car elle repoussait un sentiment pénible qui lui disait : On n'a rien fait encore pour l'enfant à qui on a donné l'être, et que doit-on au père dont on a reçu que la vie.

Cependant, esclave du devoir, craintive, embarrassée, elle suivait Edmond, qui allait au-devant de son ancien seigneur. M. d'Arancey savait de M. Botte que sa fille était charmante, et il fut étonné en la

voyant. Le chevalier fut frappé comme l'avait été Charles, comme devaient l'être tous les jeunes gens à qui la nature n'avait pas refusé un cœur.

Le premier moment fut froid. Un marquis peut aimer sa fille comme un bourgeois, mais l'étiquette ne permet point de se livrer à ces épanchemens abandonnés au vulgaire. Sophie, de son côté, faisait de vains efforts pour exprimer sa tendresse. C'était une tendresse de mots, une tendresse de bienséance : la crainte de l'autorité paternelle ne s'allie pas au sentiment.

M. d'Arancey présenta le chevalier à sa fille, comme le meilleur de ses amis, comme un homme qui lui avait plusieurs fois conservé la vie, et il s'exprima en père qui compte, qui entend qu'on partagera sa reconnaissance. A cet égard, elle remplit parfaitement les desirs de son père : elle

ne soupçonnait rien de ce qu'il projetait.

On entra à la ferme, et le marquis daigna faire attention au bon vieillard. Il le remercia en termes généraux de ce qu'il avait fait pour sa fille ; mais il en dit assez pour piquer la curiosité de d'Egligny, et mademoiselle d'Arancey saisit cette occasion de présenter, dans le jour le plus favorable, tous les soins que le bon fermier avait accordés à son enfance. En parlant, elle oubliait ses chagrins, ses traits s'animaient ; ils reprenaient leur éclat ; elle était belle comme la bienfaisance qu'elle savait si bien peindre, et la figure du marquis restait froide. Celle de d'Egligny exprimait la plus douce sensibilité : il en fut payé par un sourire de la beauté.

Ces détails faisaient souffrir le marquis. Il eût voulu devoir moins à un homme si fort au-dessous de lui, et

il interrompit sa fille pour lui apprendre que les émigrés avaient encore une patrie. Elle éprouva un sentiment de joie pure, en pensant que son père ne serait plus errant, malheureux, et elle s'empressa de lui offrir un moyen de s'acquitter envers son ami.

« Vous savez, monsieur, qu'Edmond n'est pas mon unique bienfaiteur. — Je sais, mademoiselle, qu'on a paré des vues ambitieuses des couleurs de la générosité. — S'il m'était permis, mon père, de vous désabuser? — Vous n'y parviendrez pas, mademoiselle. Poursuivez. — Vous me défendez, monsieur, de vous parler de M. Botte? — Je vous en prie, mademoiselle. — Je me bornerai donc à vous dire que je suis propriétaire du château et de la terre. — Vous, mademoiselle! — Et je les dois à quelqu'un que je n'ose plus

nommer ». La tendre Sophie pousse un profond soupir et poursuit.

« Ce que je possède, monsieur, appartient de droit à mon père. Jouissez de ce domaine, et si monsieur le chevalier est aussi victime des opinions, permettez que je l'invite à partager avec nous l'état modique que je puis vous offrir. — J'étais bien sûr des sentimens de ma fille, et j'aime à retrouver digne de moi celle qu'un délire passager avait égarée. — Passager, mon père ! — Mademoiselle, le château est-il habitable ? — Il est plus élégant, plus commode que jamais. Tout était préparé pour..... pour..... » La pauvre enfant ne put achever.

M. d'Arancey salua Edmond d'une inclination de tête, prit la main de sa fille, et sortit avec elle et le chevalier. Le vieillard, les bras élevés vers le ciel, les regardait suivre le chemin

du château, et lorsqu'il cessa de les voir, il rentra la tête penchée sur la poitrine, et pria Dieu de changer les cœurs endurcis.

Mademoiselle d'Arancey était affligée de n'avoir pas vu M. Botte descendre de la voiture avec son père. Il lui sembait qu'elle eût été plus forte de sa présence ; qu'elle eût profité au moins des vérités que lui eût suggéré sa franchise, et il fallait que quelque chose de bien extraordinaire eût arrêté un homme aussi exact à remplir ser promesses. Le marquis s'était expliqué ; elle n'osait l'interroger. Ne plus oser parler de ses amis !

M. d'Arancey parut aussi mécontent que surpris en entrant au château. Il en parcourait toutes les parties, et faisait partout des remarques désobligeantes sur la manie qu'ont

certains bourgeois de vouloir égaler les grands en magnificence. Sophie ne répondait rien; elle souffrait, elle suivait son père. Elle croyait, en quittant Paris, avoir épuisé tous les traits du malheur : elle pressentit qu'il n'était pas d'infortune qu'elle ne dût éprouver. Si les pères ne s'abusait pas sur la conviction malheureuse de leur autorité, sur la facilité de passer les limites que la nature y a mises, ils sentiraient que l'enfant qui ne sait que craindre doit cesser d'être sensible ; mais il existe des êtres pour qui la tyrannie est le premier besoin.

« Pourquoi, demanda le marquis, la porte qui communique à l'aile gauche est-elle fermée ? — Mon père, le curé du lieu était sans asile ; je lui en ai offert un ; confirmez le peu de bien qu'a pu faire votre fille. — Cet homme, mademoiselle, n'a jamais

été retpectueux ; mais vous le desirez, il restera ».

Tous les domestiques de M. Botte étaient retournés à Paris, et Sophie se disposa à préparer le repas de son père. « Vous n'êtes pas faite pour cela, mademoiselle. — J'ai cru que mon devoir était de vous servir. — Vous pouvez le vouloir ; je ne dois pas le souffrir : je vais chercher quelqu'un dans le village.

Elle resta seule avec le chevalier. Interdit, comme Charles, il voulait parler ; il la regardait, il rougissait, il ne trouvait pas un mot. Elle se rappela cet aimable embarras du bien-aimé, et elle ajouta à celui du chevalier, par l'extrême froideur que lui inspiraient des vues qu'il n'était pas difficile de pénétrer.

Ils furent tirés tous deux de cet état de contrainte, par une scène qui se passait dans la cour. C'était le curé;

qui avait salué son seigneur, qu'il aimait moins que jamais ; c'était sa gouvernante qui avait prié M. le marquis de disposer d'elle en attendant mieux, et jusque-là il n'y avait pas eu de bruit ; mais un nègre assez bien mis était survenu ; il était suivi de deux hommes qui portaient un tableau, grand comme son sujet. « Je ne le prendrai pas, disait le curé. Vous le prendrez, répondait le nègre. — Il est plaisant que vous vous en soyiez flatté. — L'avez-vous commandé, ou non ? — M. le marquis, je vous en fais juge ».

Les puissances sont quelquefois médiatrices, et il est flatteur pour un gentilhomme amnistié du matin de les singer en petit. Le marquis trouva très-naturel d'être choisi pour arbitre entre la Sorbonne et les Arts, et l'arbitrage était d'autant plus important qu'il y a long-temps que cette

guerre dure. M. d'Arancey se disposa gravement à prononcer.

« M. Botte, reprit le curé, a fait restaurer et embellir mon église. — Oh, M. Botte est toujours M. Botte! je n'entendrai donc parler que de cet homme-là! — J'aime à publier ce que je lui dois. — C'est bien, c'est très-bien, curé. — Il a fourni ma sacristie des plus beaux ornemens. — A la bonne heure, monsieur, venez au fait. — J'ai trouvé au-dessus de mon maître autel une grosse liberté que je ne pouvais faire passer pour une vierge. — Je le crois, vous l'avez si souvent violée! — On m'a parlé des talens de monsieur, et de la modicité de ses prix; je lui demande un père éternel : savez-vous ce qu'il m'apporte? un dieu nègre ».

« Hé, monsieur, repartit le peintre, vos livres ne disent-ils pas que Dieu

fit l'homme à son image ? Or, j'en suis un, je crois. — Monsieur, Adam était blanc. — Il était noir. — Il était blanc. — Quand je le peindrai, je le ferai noir ; car enfin, je veux comme vous être le fils de Dieu ; et puisqu'il n'a fait qu'un homme ; j'ai mes raisons de soutenir qu'il l'a fait noir comme vous de prétendre qu'il l'a fait blanc. — Mais, mon cher monsieur, ce sont deux races tout-à-fait différentes. — D'où diable l'une des deux est-elle venue ? — Etes-vous chrétien, mon cher ami ? — Oui, par la grâce de Dieu. — Le Christ était-il noir ? — Il l'eut été, s'il lui eut plu de naître en Afrique. — Mais il ne l'a pas voulu. Donc il préfère le blanc, donc son père est blanc. — Ce n'est pas cela. Donc voulant partager ses grâces, il a fait son fils blanc, pour vous consoler de n'être pas noir ».

Le marquis riait quelquefois comme un homme du peuple, et lorsqu'il put parler, il dit : « Puisqu'il n'est pas possible, messieurs, de vous entendre sur la couleur du premier homme, voici mon avis, qui peut tout concilier : c'est de faire à votre père éternel un côté noir et l'autre blanc. — Vous vous mocquez, monsieur le marquis, et bien certainement je ne prendrai pas le tableau. Je vous ferai assigner. — Nous verrons. — Non-seulement pour me payer, mais pour reconnaître publiquement qu'Adam était noir.

Cette scène vint fort à propos, car elle donna matière à la conversation du reste du jour. Sophie seule n'y prenait aucune part. Son cœur, son esprit, toutes ses facultés intellectuelles et sensitives étaient à Paris. Si elle revenait à elle c'était pour comparer ce repas à celui qu'elle

avait apprêté si gaîment le jour que son mariage fut arrêté; à ce repas qu'embellissaient l'amour et l'espérance. Elle sortit un moment : elle n'osait pleurer devant son père la perte de son bonheur.

Un nouveau coup devait terminer cette longue et triste journée. Dans la distribution que son père avait faite des arpartemens du château, il avait désigné pour elle celui-même que Charles avait pris tant de plaisir à parer, celui qu'elle devait habiter avec lui, où depuis deux jours ils devaient être ensemble.... et elle y était seule, et sans espoir de le partager jamais avec son bien-aimé! Que faisait-il ce Charles, pour qui il n'était plus permis de vivre? Opposait-il au moins sa raison à la plus douloureuse des peines, à la plus cruelle des privations?... Ecrira-t-il? Peut-on le désirer! pourra-t-on lui

répondre? Et chacune de ces idées était suivie de cette exclamation : Ah, mon ami, que de peines nous nous sommes préparées !

On avait à peine soupé, que le marquis était passé dans son appartement avec le chevalier. « Ah, chevalier, que de chose j'ai a vous dire ! — Et moi, mon ami, et moi ! — Parlons d'abord de ma fille. — Oh ! bien volontiers. — Comment la jugez-vous ? — Sa figure est céleste. — Il est vrai qu'elle est bien; mais ses qualités ? — Je crois qu'elle les a toutes. — Je lui crois au moins de la sensibilité et un grand fonds de raison : ce sont celles qui assurent le bonheur d'un époux. — Heureux celui qui obtiendra ce titre ! — Chevalier, je vous dois beaucoup. — Bien peu, mon ami, pas assez. — Ne prévoyez-vous pas ce que je pourrais faire pour vous ? — Bien plus que je ne mérite, que je n'ose demander. — Osez, vous

méritez tout. — Quoi, mon ami !.... quoi, votre Sophie !.. — Elle acquittera son père.

« Possédez-vous, chevalier, et raisonnons. Vous savez comment ma fille a été élevée dans cette ferme; mais vous ignorez jusqu'à l'existence d'un marchand original, fier de ses richesses, généreux par ostentation, et cachant, sous une apparente philantropie, la ridicule ambition de s'allier aux familles les plus distinguées. — Son nom ? — Botte. — J'en ai entendu parler avec éloge. — Par des gens à ses gages. — Par des gens désintéressés, mon ami. On s'amuse quelquefois de ses bizarreries ; mais elles tournent toujours à l'avantage de quelqu'un, et je vous avoue que je ne vois pas de mal à être singulier ainsi. — Cet homme n'est pas du tout ce que vous croyez. Sa vanité en a fait un protecteur de ma fille. Il a racheté cette terre du fermier, et lui

en a fait don ; il a fait arranger et meubler ce château ; il a fait faire enfin à mademoiselle d'Arancey, un trousseau digne d'une princesse, et tout cela, pour éblouir une jeune personne qui ne tenait à rien dans le monde, et la déterminer à accepter la main de je ne sais quel neveu, sans état, sans caractère, que personne ne connaît. — Voilà un genre de séduction.... — Qui, pour être rare, n'est pas moins condamnable. — Et mademoiselle d'Arancey entrait dans ces arrangemens ? — Elle s'y prêtait, entraînée seulement par les circonstances ; car, à la réception d'un simple billet de moi, elle a renoncé à ses brillantes bagatelles, et est venue m'attendre dans cette ferme où je lui mandais que j'arriverais incessamment. — Cette conduite prouve en effet son indifférence ; car vous ne pouviez alors employer l'autorité, et

les remontrances d'un père sont bien faibles contre l'amour : je respire.

« — Vous sentez, chevalier, combien il est dur, pour un homme de ma qualité, de devoir quelque chose à M. Botte, et je ne vous ai pas tout dit. — J'écoute et j'attends. — Cet homme se prévalait et de son opulence, et de l'embarras où se trouvait quelquefois un gentilhomme qui vivait conformément à son rang, pour traiter avec lui en égal. Dans un de ces momens de gêne, il m'offrit quarante mille francs, dont je le croyais payé comme mes autres créanciers. Savez-vous ce qu'il m'a dit, il y a quelques jours ? Je ne me suis pas présenté au bureau de liquidation, parce que vous m'aviez demandé le secret, et j'ai déchiré mon titre, parce que je ne connais plus de débiteurs quand ils sont dans l'infortune. — Mais, mon ami, je ne vois là ni ostentation, ni fausse générosité. —

Vous n'y voyez pas l'intention d'ajouter sans cesse à ce que je lui dois, de m'éblouir moi-même, de me forcer par tous les moyens à condescendre à ses vues? Mais l'honneur de mon sang est préférable à la fortune, et jamais mademoiselle d'Arancey ne portera le nom de Botte, ou tel autre qui ne vaut pas mieux. »

Le chevalier était amoureux, et un amoureux est toujours porté à penser mal de ses rivaux. La conduite de M. Botte, dépouillée de la délicatesse qu'il y avait mise, lui inspira un éloignement égal à celui qu'affectait monsieur d'Arancey, qui intérieurement rendait justice au cher oncle, et l'eût prôné comme le premier des humains, s'il eût pu seulement montrer un bout de parchemin du tems des croisades.

Le marquis continue. « Cependant, tant d'obligations me pèsent; je ne veux pas devoir plus long-temps à quelqu'un qui peut se prévaloir de ce

qu'il a fait pour moi, et continuer à prendre des airs qui me déplaisent singulièrement. Voici, mon cher chevalier, ce que j'ai projeté.

« Je vendrai cette terre et ses dépendances, qui, dans l'état où elles sont, peuvent valoir deux cent mille francs. Avec une moitié, je paierai M. Botte ; l'autre suffira pour traiter avec l'acquéreur de ma terre du Berry, qui rapporte quatre-vingt mille livres de rente, et qui a été payée en papier. L'acquéreur est bon gentillomme ; il est même royaliste, quoiqu'il n'ait pas émigré, et il s'est, dit-on, expliqué de ses vues relativement au propriétaire légitime. C'est vous, mon ami, qui suivrez cette dernière négociation. Votre activité, vos manières insinuantes, votre amitié pour moi me répondent du succès, et votre mariage en dépend, car je n'entends pas que mon gendre vive dans la médiocrité. Je veux qu'il soutienne

son nom, et qu'il soit heureux par la fortune ainsi que par l'amour. Préparez-vous à partir, et laissez-moi le soin de disposer ma fille en votre faveur. »

Cette opération de finance était assez bien conçue pour obtenir l'approbation du chevalier, lors même qu'il eût été indifférent. Dans l'état où était son cœur, elle lui parut sublime. Il se coucha, la tête pleine des plus douces illusions; il était loin d'être fat; mais il se rendait un peu justice, et il pensait qu'aidé du suffrage du père, il n'avait pas de rivaux à redouter. Il s'endormit en cherchant les moyens les plus propres à persuader le gentilhomme du Berry.

L'empressement avec lequel mademoiselle d'Arancey avait offert sa propriété à son père, ne laissait pas de doutes à celui-ci sur sa facilité à consentir qu'il en disposât. Il n'était pas aussi tranquille sur la manière

dont elle recevrait ses propositions en faveur du chevalier, et il se décida à prendre avec elle ce ton tranchant qui ne laisse de ressources qu'un refus absolu, qu'il n'attendait pas d'une fille timide et jusqu'alors soumise.

Sophie s'était levée avant l'aurore: on ne dort pas quand le cœur souffre. Elle était allée voir Edmond. Elle n'avait plus que lui à qui elle pût parler de Charles, et le vieillard l'écoutait, lui répondait avec une complaisance, une bonhommie, qui le rendaient plus cher à l'infortunée. Un service ordinaire acquiert la plus haute importance dans certaines circonstances. La pauvre enfant brûlait d'avoir des nouvelles du bien-aimé, et elle n'osait proposer à Edmond un voyage fatigant et assez long. Le vieillard la devina, et lui offrit d'aller à la ville. Oh, se disait-elle, celui-là est mon véritable père!

A l'heure où elle jugea qu'il pouvait être jour chez M. d'Arancey, elle embrassa son cher Edmond, et reprit tristement le chemin du château. Elle s'arrêta devant l'orme creux, qui jadis recevait ses lettres. Elle portait toutes celles de Charles dans son sein, et le volume du paquet pouvait la trahir : elle le tira en soupirant ; elle baisa ces lettres précieuses ; elle les mouilla de ses larmes en les déposant au fond de l'arbre. « Ah, disait-elle à l'orme : comme s'il eût pu l'entendre, on m'en demanderait sans doute le sacrifice, et toi, toujours discret, toujours fidèle à l'amour, tu me conserveras ce trésor. »

Elle rentrait. Son père, plein de ses projets, passait chez elle. Il la vit traverser la cour, et il ne douta point qu'elle ne vînt de la ferme. Il savait que parler de son amour, c'est lui fournir de l'aliment, et il fallait

qu'elle oubliât Charles. Il l'interrogea sur sa promenade du matin, d'un air qui annonçait que cette dernière ressource allait lui être interdite, et incapable d'un mensonge, elle répondit selon la vérité.

L'évènement justifia ses craintes. Le marquis lui représenta qu'il est des liaisons sans conséquence pour une enfant; mais qu'une demoiselle de dix-sept ans est comptable à ses égaux de ses habitudes, et même des goûts les plus simples. Sophie, les yeux baissés, demanda bien bas si ceux qu'elle allait avoir pour égaux condamnaient la reconnaisance? Son père coupa la discussion, que cette question amenait, en priant sa fille de cesser d'aller à la ferme; et cette prière fut faite d'un ton qui équivalait à un ordre.

Elle suivit le marquis, qui démêla facilement l'impression pénible que faisait sa défense. Mais il pensa

qu'une inclination nourrie dans la solitude, céderait aux dissipations du grand monde, aux douceurs d'un mariage assorti, aux soins d'un époux aimable. Ce système est assez vrai en général; mais M. d'Arancey ne connaissait pas encore sa fille. Il la conduisit chez elle, la fit asseoir, et lui parla ainsi :

« Je me suis expliqué hier assez légèrement, mademoiselle, sur les services essentiels que m'a rendus le chevalier; mais je vous l'ai présenté comme le plus cher de mes amis. Ce titre suppose de ma part une confiance sans bornes, et j'ai consulté avec lui sur les moyens de rétablir notre fortune.

« Nous avons jugé utile à vos intérêts comme aux miens de rentrer dans ma terre du Berry, et pour cela il faut vendre celle-ci. — Elle est à vous, disposez-en, mon père. — Cette réponse ne m'étonne pas; je

l'attendais, ma fille. Mais il est un arrangement auquel j'ai attaché le bonheur de ma vie, et sur lequel je vous crois moins disposée à me satisfaire. — Mon père m'aime... — Beaucoup, mademoiselle. — Il ne m'apprête donc pas de nouveaux chagrins? — Je ne crois pas, mademoiselle, que vous deviez en avoir. — Vous ne le croyez pas, mon père ! — La satisfaction de me revoir pourrait au moins leur imposer silence. — Mon père, je me tais. »

Le sentiment de son autorité, trop de penchant à l'employer, et la crainte de cette même autorité, amenèrent insensiblement la rigueur d'un côté et la résistance de l'autre. Nous n'allons voir désormais entre le père et la fille qu'un commerce de bienséance, et la faiblesse en garde contre la force.

« Je sais, mademoiselle, reprit le

marquis, avec quelle facilité vous vous vous êtes prêtée aux vues de M. Botte, et je ne vous en fais pas de reproches. — Je n'en mérite pas, mon père. — Je veux bien vous en faire grace; mais j'ai lieu d'attendre de vous une soumission que commande mon expérience, et qui peut seule me faire oublier vos torts. Vous êtes en âge d'être pourvue... — Vous me faites trembler, mon père! ...» Et elle se jette à ses pieds.

Le marquis la relève et poursuit. « Le chevalier a tout ce qui peut plaire; il a les qualités qui forcent l'estime; sa famille est distinguée; il vous aime, il vous convient sous tous les rapports, et c'est lui que je vous destine. — Ah!... mon père... mon père... ayez pitié de votre fille. — Je sais, mademoiselle, tout ce que vous m'allez dire, et voici, ma réponse : Avec votre sagesse, on maîtrise son cœur; avec votre rai-

son, on renonce à des chimères. Je vous offre le bonheur réel, celui qu'on ne trouve jamais dans des alliances disproportionnées, et je vous aime assez pour n'avoir nul égard à une répugnance qui me blesse, parce qu'elle est sans fondement.

« Je vous prie très-expressément de ne rien dire au chevalier de l'intérêt que vous inspire ce M. Montemar. Vous avez fait sur mon ami une impression profonde, et en général les cœurs froids seuls sont généreux. D'ailleurs en éloignant de vous le chevalier, vous ne vous rapprocherez point des Botte. Perdez tout espoir à cet égard.

« Réfléchissez à ce que vous venez d'entendre. Pensez à ce que j'ai souffert, à ce qu'a fait pour moi d'Egligny, et demain je viendrai prendre votre réponse. »

Si une attaque aussi vive, aussi

inattendue était faite pour étonner, pour attérer Sophie, elle était aussi d'un genre à légitimer le desir de se défendre. Malheur aux pères qui ne savent que commander, et qui dédaignent de faire des amis de leurs enfans ! Sophie ne pensa plus aux sentimens qu'elle devait au marquis; elle ne calcula que les égards que lui prescrivaient les bienséances. « Je ne disposerai pas de moi, dit-elle, contre son gré, et voilà la dernière borne que la nature ait mise à ma soumission. Mais lui faire le sacrifice de ma vie ! mourir tous les jours de l'horreur et du dégoût d'un autre engagement ! c'est ce qu'un père ne peut exiger. Elle est prête, ma réponse : Vous le voulez, mon père, je renonce au bonheur; mais un un autre.... un autre !... jamais.

On n'a pas toujours le courage de dire ce qu'on à la force de penser. Sophie craignait que l'air froid et

sévère du marquis, que son ton dur ne l'intimidassent au point de ne pas lui permettre de parler, et elle se mit à son secrétaire.

Elle écrivit respectueusement ; mais avec l'énergie que venait de déployer son père. Elle ne laissait aucun doute sur sa façon de penser, et elle protestait qu'elle était irrévocablement décidée.

Comment rendre cette lettre ? s'exposera-t-elle aux premiers traits que sa résistance va provoquer ? Elle passe chez le curé : celui-là encore doit compatir à ses peines.

Il avait toujours été sage, et il était né avec des passions vives ; il les avait combattues, et il savait ce qu'il en coûte pour être rigoureusement vertueux. Ses sacrifices le disposaient à l'indulgence ; mais il sentit que le trouble, l'inimitié allaient s'établir entre deux êtres destinés à s'aimer.

Il n'attendait rien de l'inflexibilité

du marquis; il espérait tout de la sensibilité de Sophie, et il attaqua son cœur..... Charles le remplissait tout entier. Il voulut persuader sa raison : elle lui répondit qu'il y a perfidie et bassesse à jurer amour à son époux, quand on brûle pour un autre. « Vous l'exigez, mademoiselle, je remettrai votre lettre : mais que de chagrins vous vous préparez ! — Je le sais, monsieur, mais mon père le veut : le sort en est jeté. »

Le curé se rend chez M. d'Arancey. Vrai avec Sophie, il ne dissimula rien à son père. Il lui représenta le danger d'ordonner sans ménagement, sans délai, le plus dur des sacrifices; d'irriter un cœur naturellement bon et sensible, un esprit fait pour distinguer les véritables droits d'un père, de l'abus de son autorité. « Je vois, monsieur, ce que ma fille se propose. Elle veut désobéir, et elle cherche un appui contre moi. — Elle

m'a confié ses peines; j'ai dû y compatir; je viens, conduit par l'espoir de les calmer. — Je connais vos qualités, monsieur, je les estime; mais je n'aime point qu'on s'établisse arbitre entre ma fille et moi. — Vous me fermez la bouche, monsieur; prenez cette lettre : ma mission est remplie; je me retire. — Un moment, monsieur.»

Le marquis lut et ne donna aucune marque de colère. Le curé crut que la situation de sa fille le touchait, et que le moment était venu de mettre enfin la nature au-dessus des préjugés. Il parla de nouveau, il parla bien. Sans lui répondre, sans même l'écouter, le marquis écrivit à son tour, et lui remit ce billet ouvert.

«Dans les dispositions où nous sommes tous deux, mademoiselle, nous ne nous verrions qu'avec embarras, qu'avec désagrément. Je me ferai servir chez moi, à moins que vous ne préfériez manger chez vous. Je rever-

rai ma fille quand elle le méritera. »

« Me voilà donc prisonnière, s'écrie Sophie en lisant le billet. Ah, du moins, je pourrai penser à lui, toujours à lui, rien qu'à lui. »

Edmond était parti ; elle l'avait vu de sa croisée monter dans sa carriole d'osier. Il reviendra le lendemain ; mais comment saura-t-elle... le curé voudra-t-il ? oh, non, non, on ne propose pas ces choses-là à un homme respectable..... ah, mon dieu, mon dieu, qui donc lui apportera des nouvelles du bien-aimé.. Ah, la grosse Fanchon, la gouvernante du curé... oui. Elle a été jolie, elle a plu, elle a aimé sans doute ; elle sera compatissante. C'est elle qui ira à la ferme, et que de prétextes elle trouvera ! tout y abonde, il n'y a rien au château, et il faut déjeûner, dîner, souper.... Oui, Fanchon peut aller trois fois le jour à la ferme.

FIN DU TOME TROISIÈME.

MONSIEUR BOTTE.

IV.

Livres nouveaux qui se vendent chez le même Libraire.

Romans de PIGAULT-LEBRUN, y compris M. Botte, 24 vol. in-12, fig. 40 l.

On les vend séparément.

Mon oncle Thomas, 4 vol., fig. 7 l. 10 s.

Les Barons de Felseim, id. 7 l. 10 s.

La Folie Espagnole, id. 7 l. 10 s.

Les Cent vingt jours, id. 6 l.

L'Enfant du Carnaval, 2 vol., fig. 3 l. 12 s.

Angélique et Jeanneton, id. 3 l. 12 s.

Monsieur Botte, 4 vol. in-12, portrait, 7 l. 10 s.

L'Enfant du Hasard et du Crime, ou les Erreurs de l'opinion, par Armand-Charlemagne, 4 vol. in-12, fig. 7 l. 10 s.

Heyder, Axeima, Typoo-Zaeb, roman historique; par Fantin-Desodoards, son portrait, 3 vol. in-12, 6 l.

Histoire du premier consul Bonaparte, depuis sa naissance, jusqu'à la fin de l'an XI. Tome troisième. 1 l. 10 s.

Les 3 vol. ensemble, son portrait, 5 l.

L'Espérance, poëme, imprimé sur papier vélin, par Didot aîné, avec une jolie fig. in-12, 1 l. 10 s.

Pauline, ou le Moyen de rendre les femmes heureuses, 2 vol. in-12. 3 l.

Vie du duc d'Orléans, in-12, portrait, 2 l.

Vie de Malesherbes, in-12, portrait, 2 l.

Histoire du général Moreau, in-12, portrait, 2 l.

Histoire du général Pichegru, in-12, portrait, 2 l.

Histoire des généraux Desaix et Kléber, in-12, leurs portraits, 2 l.

TAYLO
OXFORD

« Mademoiselle, embrassez votre Oncle. »

Dessiné par Huet. Gravé par Texier

MONSIEUR BOTTE,

PAR

PIGAULT-LEBRUN.

TOME IV.

A PARIS,

CHEZ BARBA, LIBRAIRE, PALAIS DU TRIBUNAT, GALERIE DU THÉATRE-FRANÇAIS.

AN XI. — 1803.

MONSIEUR BOTTE.

CHAPITRE PREMIER.

Tentatives, évènemens.

Sophie, malgré le trouble de ses sens, était capable de réflexion. Un évènement imprévu pouvait changer la façon de penser de son père, et à travers ses larmes, elle entrevoyait le bonheur dans l'avenir. Charles, ardent, impétueux, ne voyait que les obstacles; son imagination exaltée les lui peignait insurmontables, et M. Botte, en rentrant chez lui, trouva le tableau le plus déchirant: son neveu gardé à vue, délirant,

méconnaissant tout ce qui l'environne, tout, jusqu'à cet oncle, dont la voix seule le faisait trembler autrefois, et qui lui est si cher aujourd'hui. « Possédez-vous, monsieur, lui criait M. Botte : on peut être amoureux, mais on ne fait pas de semblables extravagances. J'ai aimé ta femme, Horreau, je le lui ai dit, parbleu. Elle m'a répondu que je lui déplaisais, et je ne me suis pas pour cela cassé la tête contre les murs. Que serait-ce donc, s'il savait que ce marquis a amené du Kamtchatka un joli monsieur, dont il compte faire son gendre ? » Charles, que le cher oncle croyait dans un délire absolu, n'entendit que trop ces derniers mots. Il fit des efforts surnaturels, et se dégagea des bras de ceux qui le retenaient dans son lit.

C'est un furieux qui ne se possède plus. Il veut tuer le chevalier, et le

cher oncle court enfermer ses armes. Il veut sortir ; le cher oncle ferme toutes les portes. Il veut sauter par la croisée, M. Botte le retient par le pan de sa chemise; mais le neveu entraîne l'oncle, ils vont sauter tous les deux. Horreau s'accroche à l'habit de M. Botte ; un laquais saisit Horreau par les épaules ; un second laquais arrête son camarade par la ceinture de la culotte ; un mouvement rétrograde s'opère.

Charles demeure fixé, un pied sur le chassis et l'autre sur le parquet ; son oncle le prend dans ses bras. « Malheureux, tu veux donc que je reste seul sur la terre, sans support, sans personne qui me ferme les yeux ; et qu'ai-je fait, ingrat, pour que tu m'abandonnes ? Je t'ai traité comme mon fils, j'ai renoncé pour toi au bonheur d'en avoir. Oui, je le dissimulais l'autre jour, et je l'avoue

aujourd'hui, vaincu par la force du moment, oui, c'est pour toi seul que j'ai renoncé au mariage, et tu veux que je m'en répente !..... Allons, monsieur, recouchez-vous, et écoutez-moi.

« Vous souffrez ? hé, ventrebleu, n'ai-je pas souffert aussi, moi, qui ne suis pas amoureux ? J'ai été arrêté, j'ai reçu un coup de bourade ; j'ai été emprisonné, dépouillé ; je suis rentré ici dans l'équipage où vous voilà, et j'ai pris mon parti. Mais vous, monsieur, vous êtes sans caractère ; vous vous livrez au désespoir. Corbleu, pensez-vous être né pour que tout aille au gré de vos souhaits ? Est-il digne du bonheur, celui qui ne sait pas souffrir ? — Plus de bonheur, mon oncle... plus de bonheur pour moi.... — Qui vous l'a dit, monsieur ? ne suis-je pas là pour amener, pour saisir les circons-

tances favorables ? Je persiste dans mon projet ; je suis plus opiniâtre que tous les marquis ensemble, et de par tous les diables, je n'en aurai pas le démenti !... Allons, Charles, mon ami, mon neveu, modère-toi. Fais quelque chose pour ton vieux oncle, pour ta Sophie, qui meurt, si elle te perd ».

Le nom de Sophie est le plus efficace de tous les talismans. C'est à ce nom que Charles écoute, qu'il se possède, qu'il devient capable de raisonnement. Sa mémoire, trop fidèle, lui rappelle les obstacles sans nombre qui le séparent de mademoiselle d'Arancey, et M. Botte, enchanté, promet de les lever les uns après les autres. Il ne sait pas trop comment il s'y prendra ; mais semblable au médecin qui traite un malade désespéré, il commence par tout promettre, sauf à tenir ce qu'il pourra.

Et d'abord, pour réaliser ses promesses, il se dispose à partir pour la ferme, à voir le marquis, le chevalier, Sophie, Edmond, et à faire et à dire ce que les circonstances lui suggéreront de mieux. Mais avant de se mettre en route, il veut que Charles s'engage solemnellement à ne plus tenter le saut de la fenêtre, à boire, à manger, et surtout à ne tuer personne; car, disait très-bien M. Botte, tirer promptement la carte ou la tierce, est en petit l'art du gladiateur: ce métier-là doit être abandonné au mépris; et on ne prouve pas qu'on ait raison en perforant son homme.

Charles, ravi des espérances que lui donnait son oncle, contracta hautement et devant témoins, l'engagement exigé. Pour preuve évidente du retour de sa raison, il écrivit à Sophie une longue lettre qui n'avait pas le sens commun, mais qu'elle devait

trouver admirable, parce qu'elle prouvait un amour excessif : les grandes passions extravaguent.

Le bon et digne oncle se chargea de l'épître ; s'obligea à la remettre et à rapporter une réponse, monta en voiture, et partit pour aller chercher de nouvelles aventures. A moitié chemin, il rencontra le vieux Edmond, qui lui dit qu'il allait savoir des nouvelles de Charles.—Moi, j'en apporte, répondit M. Botte. Il plaça le vieillard à côté de lui, et apprit ce qu'Edmond savait ; c'est-à-dire, tout ce qui s'était passé jusqu'au moment de la proposition du père, et de la mise aux arrêts de la fille.

Il y avait long-temps que le cher oncle n'avait crié : les harangues sentimentales n'étaient pas dans son genre, et il se promit bien de se dédommager en querellant le marquis, le chevalier, Sophie même, dès qu'il

aurait l'honneur de se trouver en leur présence.

Il y avait de bonnes raisons pour que cet honneur ne s'obtînt pas aussi aisément qu'il l'imaginait. Le laquais député par lui, de la ferme au château, revint lui dire que le marquis ne pouvait voir personne : en voilà un de moins à gronder. Il était bien sûr du plaisir qu'aurait Sophie à le voir, et son laquais revint lui dire, de la part du marquis, qu'elle était incommodée. « Pauvre petite !... je le crois bien. Elle aime tant mon Charles ! Oh, il y a des pères qui ont le diable au corps. Va dire à ce chevalier d'Egligny que j'ai à lui parler de quelque chose qui le regarde personnellement. « Le chevalier était en affaires, et pria M. Botte de l'excuser. » Corbleu ! ces gens-là se donneraient-ils le mot pour se mocquer de moi ? Quand on

ne veut pas me recevoir, j'entre. » Et il entra en effet.

Le marquis et le chevalier étaient passés dans l'appartement de Sophie. M. d'Arancey n'avait pu refuser à son gendre futur une entrevue avant son départ pour la terre du Berry, mais comme il craignait que sa fille ne se permit, malgré *sa prière*, de parler de M. Montemar avec un peu trop d'intérêt, il avait jugé convenable d'accompagner d'Egliny, sûr que sa présence imposerait silence à la jeune personne.

M. d'Arancey voulait cacher au chevalier la rigueur, peu flatteuse pour un amant, dont il usait envers Sophie; Sophie blâmait trop la conduite de son père pour la mettre à découvert devant un étranger. Le père et la fille se dirent des choses affectueuses, tendres même, que démentaient leur ton et l'air de leur

visage ; le chevalier n'en fut pas moins dupe de cete comédie, parce que les amans sont dupes de tout. Il ne douta point que la proposition du marquis n'eût été agréée, parce qu'il le desirait ainsi. Il parla de son mariage à mademoiselle d'Arancey comme d'une affaire conclue. Il en parla avec une satisfaction, une reconnaissance, une délicatesse, un charme qui l'eussent fait aimer, si la triste Sophie n'eût été prévenue pour un autre. Elle ne répondait pas un mot, et son silence était pris par d'Egligny pour un effet naturel de la pudeur. Comme on se trompe avec de l'esprit, quand on aime à se flatter.

Le marquis, qui ne perdait pas de temps, avait convoqué le matin l'assemblée d'usage pour se faire nommer tuteur de sa fille, et pouvoir vendre sa terre à la charge de *remploi*. Comme une affaire de finance et une

affaire de cœur sont deux choses tout-à-fait différentes, Sophie parla; elle marqua à son père le plaisir qu'elle éprouvait à seconder ses vues; et comme ce sujet était le seul sur lequel elle pût s'expliquer librement elle s'étendit avec complaisance, et de manière à donner de son esprit une certaine idée au chevalier. Femme qui ne veut pas nous aimer, est toujours bien aise de nous prouver qu'elle est digne de nous plaire.

Voilà où l'on en était, lorsque M. Botte ouvrit brusquement la porte. En le voyant, Sophie respira. Le marquis sentit les dangers d'une telle entrevue: il se troubla; mais persuadé que les grands airs d'un homme qualifié produisent toujours quelqu'effet, il se remit, déploya toute la noblesse dont son individu était susceptible, et dit très-haut, en toisant notre cher oncle: « Je n'aurais pas cru, monsieur,

qu'on poussât le défaut d'égards... — Jusqu'à parler malgré eux à ceux qui ne veulent pas nous entendre ? Chacun a sa manière, monsieur le marquis. Moi, je n'aime pas à faire dix lieues pour rien. Au reste, je suis fort aise de vous trouver réunis : je vous dirai votre fait à tous en peu de mots, et je me retirerai ensuite. — Il est inutile, monsieur, de faire une scène ici, et vous aurez beaucoup plus de mérite à vous retirer avant. — Je ne me retirerai pourtant qu'après. Mademoiselle me présente un siège, je l'accepte, je n'ai pas l'habitude de parler debout. Faites comme moi, marquis, mettez-vous à votre aise. — Mais il est incroyable, monsieur... — Ah, vous ne voulez pas vous asseoir ; tout comme il vous plaira. Je commence. »

Le chevalier ne savait trop que penser de la conduite de M. Botte ;

il était incertain du parti qu'il devait prendre à son égard. L'air affectueux de Sophie lui faisait craindre de déplaire complettement en brusquant le cher oncle ; et comme il ne voulait pas se mettre mal dans l'esprit du marquis en approuvant des originalités, il se renferma dans les bornes d'une exacte neutralité.

M. d'Arancey était sur les épines. Il estimait M. Botte malgré lui; il lui devait de l'argent, et ce n'est guère qu'au théâtre où on voit des créanciers mis à la porte par les épaules. D'un autre côté, il était essentiel de détourner une conversation dont Sophie invoquait clairement la suite par les regards qu'elle adressait au cher oncle. Le marquis tenta une diversion en parlant de ses ventes, de ses acquisitions ; il entra dans les plus grands détails, et il s'applaudissait de sa petite ruse, parce que

M. Botte écoutait, et que sa chaleur devait tomber en écoutant. Notre cher oncle en effet ne perdait pas un mot, et prenait déjà ses arrangemens sur ce que lui disait le marquis.

« Tout cela est à merveille, lui dit-il, monsieur, quand il eut cessé de parler. Venons maintenant à l'objet de mon voyage. — Hé! par grâce, monsieur... — Non, monsieur, je suis venu pour parler, et je parlerai. Monsieur le chevalier, vous êtes un joli homme, mademoiselle est charmante, on vous la destine, vous en êtes fort aise; tout cela est très-simple, et jusqu'ici je n'ai pas de reproches à vous faire. Mais j'ai un neveu, moi, monsieur..... — Je vous supplie, monsieur Botte... — Supplication inutile, monsieur le marquis. Je dirai tout, puisque vous n'avez pas eu la générosité de le dire vous-même. Oui, monsieur le

chevalier, j'ai un neveu plus joli garçon que vous encore. Il idolâtre mademoiselle, et il en est tendrement aimé. On prétend qu'on risque beaucoup en épousant une femme malgré elle ; vous pouvez être tranquille à cet égard ; mademoiselle est aussi sage qu'elle est belle. Mais la condamnerez-vous à gémir dans les liens que son cœur repousse ? chercherez-vous la jouissance dans les bras d'une femme inanimée? êtes-vous fait pour goûter le plaisir barbare de la voir s'éteindre dans les larmes ? Réfléchissez-y bien, monsieur : elle est capable d'obéir à son père, et quelle source inépuisable de regrets vous ouvrez devant vous » !

L'approbation de Sophie n'était pas équivoque. Elle baisait les mains de M. Botte ; elle regardait son père, et le chevalier d'un air si suppliant ! Le marquis, rouge de colère, ron-

geait ses ongles, et d'Egligny, déconcerté, sentait qu'il jouait un assez sot personnage.

« Et vous, poursuit M. Botte, vous, père injuste, qu'on ne connaît que depuis un jour, et qui marquez ce jour par des actes de tyrannie, ne redoutez-vous pas les suites de votre violence ? Vous ne devez compte, dites-vous, de votre conduite à personne ? Echapperez-vous au cri de votre conscience ? qui vous répétera sans cesse : Tu as été le bourreau de ta fille ?

« Finissez, finissez, s'écrie d'une voix terrible le marquis d'Arancey. — Je vous ai dit à tous deux ce que je pensais, ce que je devais vous dire : je dois aussi la vérité à mademoiselle, et elle n'échappera point à son austérité. Mademoiselle, un père injuste n'en est pas moins respectable. Vous

avez pu disposer de vous en son absence; son retour le rétablit dans ses droits. Quel droit plus sacré pour un père, que celui de disposer de sa fille, et c'est celui-là même que vous osez lui contester ! Que deviendront le repos, l'harmonie des familles, si l'enfance s'établit juge dans sa propre cause, si elle dédaigne l'expérience de ses parens, si elle donne un nom odieux à une fermeté légitime, si elle oppose un amour frivole à ce que la nature a de plus saint ? Votre père vous déclare que votre hymen avec le chevalier assure le bonheur du reste de sa vie, et vous pouvez balancer ! vous voulez perdre en un instant mon estime et celle des honnêtes gens que vous possédez toute entière..... Vous pleurez. Ce ne sont pas des larmes que je vous demande; c'est votre consentement : il est pénible à donner, je le sens. Mais

où serait le mérite de la vertu s'il n'en coûtait rien pour l'exercer.

« Allons, mademoiselle, du courage. Ayez le noble orgueil d'être parfaite en tout. Remplissez ce terrible devoir, et malheur à votre père s'il ne fait pas le sien.

Mademoiselle d'Arancey est attérée par un langage pressant, par des conseils opposés à ce qu'annonçaient les premiers discours de M. Botte. Accoutumée à lui céder depuis longtemps, habitué dès l'enfance à être vertueuse sans efforts, elle croit pouvoir se dispenser d'obéir dans cette importante circonstance. M. Botte reprend la parole; il insiste, il tonne, il caresse; sa raison éloquente impose silence pour un moment à l'amour qu'inspire l'un, à l'aversion qu'on a pour l'autre; il persuade, il subjugue, il entraîne. Un *oui*, à

peine articulé, s'échappe; mais il a été entendu, recueilli avec transport par M. d'Arancey, avec ivresse par d'Egliny.

Ces deux messieurs n'entendent pas plus que Sophie la conduite de M. Botte, elle leur est favorable et cela leur suffit. Ils oublient les réflexions désobligeantes qui ont précédé son exhortation à la charmante fille, et ils prodiguent les attentions et même les égards à ce bourgeois qu'ils ne daignaient pas admettre. Quelle abondance de paroles affectueuses, que de protestations de reconnaissance! « Hé! messieurs, vous ne me devez rien. Vous vous trompez lourdement si vous croyez que j'aie fait quelque chose pour vous.—Je ne vous entends pas, M. Botte. — Je vais m'expliquer clairement monsieur le marquis. Il m'est nécessaire à moi, que mademoiselle soit la plus par-

faite des femmes. Elle devait s'immoler, elle y a consenti, et l'effort cruel qu'elle s'est imposé ne restera pas sans récompense. — Mais, mon cher Botte, ceci n'est pas clair du tout. — Non ? Hé bien, monsieur le marquis, ce mariage auquel elle a consenti ne se fera point : voilà, je crois du positif. — Qui l'empêchera de se faire, monsieur ? — Moi, de par tous les diables. Je vous ai porté tous à faire votre devoir, et je ferai le mien. — En engageant ma fille à retirer sa parole ? — Elle en est incapable. Mais vous l'en releverez. — Jamais. — Nous verrons. Mon neveu a des droits, et je les soutiendrai. — Contre qui, s'il vous plaît ? — Contre vous, parbleu. — Le projet est original. — Je n'en forme pas d'autres. — Quand je vous disais, chevalier, que cet homme est d'une bizarrerie..... — Trop heureux, monsieur, que vous

n'ayez que ce reproche à me faire. Je vous fais grâce, moi, de ceux que vous méritez; mais tenez-vous sur vos gardes; défendez-vous bien, car j'attaque vigoureusement. J'ai fait tout à l'heure le papa avec mademoiselle, et maintenant je suis le confident, l'agent, l'appui de Charles, et afin que vous n'en doutiez pas, je remets à mademoiselle, mais devant vous, une lettre dont je suis chargé. — Mais vous extravaguez, Monsieur. — En quoi donc, monsieur? Me voyez-vous méconnaître la voix du sang, sacrifier un enfant soumis à des chimères? — Sortez, monsieur, sortez, il en est temps. — Je sortirai quand mademoiselle m'aura remis la réponse que je me suis engagé à rapporter. Permettez que je me rasseoie, afin d'attendre à mon aise. — Mait cela ne s'est jamais vu; si je vous devais moins..... — Oh,

faites comme si vous ne me deviez rien. »

Pendant cette conversation, Sophie écrivait en effet, et elle présenta sa lettre ouverte à M. Botte. « Je suis sûr qu'elle est bien, ma nièce; mais je ne la recevrai pas que votre père ne l'ait lue: je ne viole jamais les convenances. — N'ajoutez pas l'ironie, monsieur..... — Lisez, monsieur le marquis, que diable, lisez donc; vous faites l'enfant. — Il faut le satisfaire pour s'en débarrasser. — C'est le moyen le plus sûr ».

Le marquis lit; mais de très-mauvaise grâce.

« Je suis pénétrée de votre situation, et la mienne est plus dure encore. Votre oncle, si indulgent pour vous est sans pitié pour moi : il m'oblige à promettre ma main au chevalier. Si ce mariage se conclut, je ne vous demande qu'une grâce : oubliez

la triste Sophie ; soyez heureux, et je serai moins infortunée ».

« Vous conviendrez, monsieur le marquis, qu'on ne peut s'exprimer avec plus de décence... Oh, rendez-la lettre, s'il vous plaît, ou je prierai mademoiselle de m'en faire un *duplicata*. Adieu, ma nièce. Respectez l'engagement que vous avez contracté. Monsieur le marquis de vous à moi, c'est guerre ouverte. Nous verrons qui sera le plus adroit. — Sortirez-vous enfin, monsieur ! — Je sors, monsieur, parce que je n'ai plus rien à dire ».

M. Botte court chez le notaire, fait passer une procuration au nom de son valet de chambre, à qui il fait prendre la poste à l'instant. Le marquis sent que la publicité est un lieu de plus pour une fille modeste, et il court à la municipalité faire afficher le mariage de Sophie et la vente de

la terre d'Arancey. Le chevalier se prépare à se rendre à Paris, où il compte prendre la diligence de Bourges. En faisant sa petite valise, il repassait dans sa tête ce qu'il avait entendu. Il aimait mademoiselle d'Arancey ; mais ce qu'avait dit M. Botte faisait sur lui une sorte d'impression. On ne se sacrifie pas pendant des années à l'amitié, sans avoir des qualités estimables, et d'Egligny pensait combien il est dur, peu délicat, de posséder une femme qui ne se donne point. Au reste, il avait servi le marquis long-temps avant de prétendre à sa fille, et il se promit de le servir toujours, sauf à se déterminer relativement à son mariage, d'après les réflexions qu'on a le tems de faire pendant un voyage de quinze jours.

Mademoiselle d'Arancey, étourdie de ce qui venait de se passer,

restait accablée sous une foule d'idées plus pénibles les unes que les autres. D'Egligny persistera-t-il à épouser une femme qu'il sait unie à un autre par l'amour le plus tendre? Les démarches du marquis semblent l'annoncer, et ces démarches, dont l'effet doit être si prompt, la glacent d'effroi. Peut-elle compter sur les promesses indirectes de M. Botte? le résultat en est éloigné, et par conséquent incertain. D'ailleurs, il lui recommande l'obéissance; c'est de son père seul qu'il veut qu'elle tienne le bonheur: et le moyen de vaincre ses préventions? elle s'entretenait de tout cela avec Fanchon, ou plutôt elle s'entretenait avec elle-même, car Fanchon, fille très-sensible, d'ailleurs, n'était qu'une machine à *oui* et à *non*. Ce qui modère par intervalles les peines de l'aimable enfant, ce qui empêche sa tête de se perdre

tout-à-fait, c'est que ce chevalier si redoutable va partir, que pendant quelque temps au moins il ne l'obsédera pas, et qui sait, après tout, ce que le temps peut amener. Voilà pourtant les angoisses où nous jette cette amour, qui se présente d'abord sous des formes si séduisantes, et qui se plaît ensuite à déchirer les cœurs qu'il a soumis !

Charles était au contraire plein de confiance dans les promesses de son oncle. Il était convaincu que personne ne pouvait lui résister, et les raisonnemens du flegmatique Horeau venant à l'appui de cette heureuse conviction, il ne fut pas difficile de faire prendre au jeune homme ce qui était propre au rétablissement de ses forces physiques et morales. Le départ précipité de son oncle, sa belle chaleur, ses dernières expressions que Charles répétait sans

cesse, la lettre qu'il devait rapporter et qui protesterait d'une éternelle fidélité, tout concourait à rendre à l'amant malheureux la tranquillité de l'espérance. Horeau, qui se fait des systêmes comme un autre, est persuadé du bon effet du grand air sur une tête détraquée, et il propose à M. Montemar un tour de promenade après dîner.

Charles accepte, et le nouveau mentor préfère les Tuileries, parce qu'on y trouve assez communément une réunion de jolies femmes, et que de toutes les distractions, il n'en est pas d'aussi puissante. Horeau portait même ses vues plus loin : il ne lui semblait pas impossible qu'une passion nouvelle effaçât un jour l'ancienne; et on n'a pas toujours affaire à un marquis d'Arancey.

D'après ce plan si sagement conçu, Horeau se proposait de chercher des

yeux la beauté qui devait dédommager son jeune ami. D'abord, pensait-il, on s'assied près d'elle. Le jeune homme est beau ; on le voit avec plaisir. La conversation s'engage ; il a de l'esprit, et il plaît. J'annonce qu'il reviendra demain, et la dame ne manquera pas d'accourir. Le jeune homme, réservé la veille, se livre davantage. La dame est aimable aussi, et cependant il ne l'aime pas, oh, pas du tout. Mais il revient de lui-même le troisième, le quatrième jour. Sophie perd insensiblement dans son cœur. Au bout de la quinzaine, on se la rappelle comme on se souvient d'un songe pénible ; au bout du mois on ne s'inquiète plus de ce qu'elle deviendra, et, après tout, pourquoi a-t-elle un père qui n'a pas l'esprit fait comme un autre.

Ce moyen-là a réussi plus d'une fois dans le monde ; mais dans un

roman ! un amant infidèle ! fi ! l'horreur ! c'est ce qui ne se voit jamais, à moins pourtant que le perfide auteur ne veuille torturer l'héroïne de toutes les manières, et je ne veux pas affliger la petite fille qui me cachera sous son traversin, qui lira quelques pages à la dérobée avant de mettre l'éteignoir sur sa bougie : je respecte le sommeil de la beauté.

Toutes les femmes qui faisaient *espalier* aux Tuileries, déplurent donc complètement à Charles. Celle-ci est une mère sur le retour, dont la mise annonce la coquetterie. Tout en elle est recherché et de la plus agaçante propreté ; sa coiffure est parfaitement entendue ; des crochets, artistement disposés, cachent des rides naissantes ; un voile transparent adoucit l'éclat du rouge sans rien ôter à la vivacité qu'il communique à des yeux exercés, et sa grande

fille, droite comme un cierge, pâle comme un spectre, est habillée comme un fagot.

Un peu hors de ligne, est une dame mise avec une extrême simplicité. Son fichu est attachée sous le menton; mais il dessine parfaitement des formes séduisantes. La manche de sa robe descend jusqu'à la naissance de la main; mais cette main est potelée et d'une blancheur éblouissante. Elle joue voluptueusement avec une grande croix brune, suspendue à un petit ruban noir.... Ah, madame est peut-être dévote?

Précisément. A deux pas d'elle est assis un monsieur, dont les cheveux forment une couronne artistement arrangée. Il porte un frac gris, un dessous noir, des bas violets... c'est un prêtre. Il parle avec une onction, qui se peint sur sa figure pateline; il parle d'un peu loin

pour dérouter la médisance ; il ne fixe jamais la dame ; mais on remarque qu'il ne perd pas de vue la main potelée, ou l'impénétrable fichu. La dame lui répond sans le regarder en face ; ses yeux se portent beaucoup plus bas, ce qui n'est pas plus modeste... ces gens-là *sont arrangés*.

Voilà une jeune veuve assez jolie qui brûle de se remarier. Elle regarde tous les hommes d'une manière qui veut dire : approchez-vous, et tous passent.

Celles-là ont le maintien le plus décent. Mais on dîne chez elles pour un louis, et on y trouve un lit, lorsqu'on est trop loin de chez soi.

J'en vois une qui me paraît de bonne foi. Elle n'a ni blanc, ni rouge, elle ne cache point ses rides, et elle joue avec un enfant, qui sans doute est son petit-fils : j'en juge à la ten-

dresse qui ranime des yeux éteints ; mais tout en elle annonce la décrépitude, une fin prochaine, et ce spectacle n'est pas agréable. . . .

Plus loin, sont des femmes entretenues, près desquelles une mère ne rougit pas de faire asseoir sa fille : elle veut pourtant la marier.

Dans les contre-allées circulent quelques malheureuses qui offrent leurs charmes, en dépit de la vigilance des sergens chargés de la police.

A travers tout cela, passent et repassent des jeunes gens, qui se tiennent sous le bras, qui barrent l'allée, qui obligent l'homme raisonnable à se déranger, qui parlent très-haut, qui rient plus haut encore, sans trop savoir de quoi et pour se faire remarquer ; qui regardent sous le nez les femmes qui leur paraissent dignes de quelqu'attention, qui en médisent ouvertement, et qui ne font que mé-

dire : ils ne savent point qu'une femme n'a pas d'intérêt à paraître estimable aux yeux d'un homme qui ne l'est pas.

Charles aurait poussé plus loin son examen et ses observations, si au milieu d'un groupe, il n'eût reconnu Guillaume, fort bien mis, faisant l'agréable, et paraissant donner le ton à ceux qui l'entouraient. Charles ne concevait pas qu'on pût avoir cet air libre et gai en sortant de prison. Il y a bien d'autres choses que Charles ne concevrait pas.

Notre jeune homme avait grande envie de savoir la cause de la détention de Guillaume : on peut être amoureux, malheureux et curieux. Il n'y a pas d'homme qui ne soit un peu femme de ce côté-là.

Il balançait à aborder Guillaume dans un lieu public : l'ex-piqueur le vit, et termina ses irrésolutions en

accourant à lui. « Hé bien, monsieur, où en sont vos affaires ? — Et les tiennes, Guillaume ? — Mac-Mahon, s'il vous plaît, monsieur. — Ce nom ne t'a pas porté bonheur. — J'en conviens, mais il faut que je le garde. J'ai si bien prouvé l'identité, qu'il m'est aussi impossible de cesser d'être Irlandais, qu'à vous de le devenir. — Et malgré ton adresse, tu n'as pu éviter l'indigne maison... — Ne faites pas fi de la Force, monsieur, les plus honnêtes gens y vont, témoin monsieur votre oncle. — Par l'effet d'une méprise ; mais toi? — On s'est aussi mépris à mon égard, monsieur ; on a cru que j'avais tué ma femme... — Oh, tu es marié ? — Et je compte être libre incessamment. Je n'entends pas trop ce que tu veux dire, M. Mac-Mahon. — Asseyons-nous, Monsieur, je vais vous mettre au courant.

« Vous vous rappelez où j'en étais avec ma veuve de Saint-Domingue. — Oh, à merveille. Elle m'adorait, monsieur; le moment où je devais être dans ses bras ne pouvait venir assez tôt, et moi, je lui parlais le même langage, et avec une vérité qui ne me coûtait rien, parce que je me faisais illusion, et que je m'imaginais adresser la parole à son coffre-fort. Quand j'avais joué la passion jusqu'à m'enrouer, j'allais réaliser avec Henriette, c'est la petite femme de chambre, les tableaux voluptueux dont je charmais l'imagination de ma veuve.

« Il n'est pas décent de compter avec une femme à qui on persuade qu'on la prendrait sans chemise. Le soin du contentieux regarde les papas; je n'en avais point qui pût criailler à la rédaction du contrat, et je jouai le désintéressement, bien sûr

de faire un excellent marché, en supposant que madame de Gonave n'eût que la moitié de ce que lui accordait la renommée. Je pressai vivement le moment décisif, dans la crainte qu'il ne lui prît fantaisie de s'informer de l'état de mes affaires. Nous passons le contrat : tout au dernier vivant ; madame de Gonave le veut ainsi, et je ne m'y oppose pas.

« Le grand jour vient enfin. Je présente la main à mon épousée, qui me paraît plus laide que jamais, parce qu'elle est plus parée que de coutume, ou peut-être parce que je pensais aux efforts surnaturels que le soir... Enfin, monsieur, nous voilà mariés, et je reconduis madame Mac-Mahon à l'hôtel.

Elle avait commandé un magnifique dîner, où figurèrent les colons nos témoins, et quelques bons sujets que j'avais engagés à sabler le vin de

ma veuve. Propos badins, gaîté fine, équivoque agaçante, j'avais monté la conversation sur le meilleur ton. Madame Mac-Mahon était à tout, répondait à tout. Son esprit m'eût fait pardonner à sa laideur, si un pareil défaut pouvait se pardonner : jusque-là tout allait bien.

« Je sors, car il n'est pas plus aisé de garder le bon vin qu'on a bu, que d'en conserver le goût, et c'est dommage. Je rencontre le maître de la maison, il m'aborde d'un air assez singulier et me présente un papier. Je l'ouvre ; je lis... c'est un mémoire de six mille francs pour loyers et bonne chère fournie à madame de Gonave, aujourd'hui madame Mac-Mahon. Je ne m'étonne point que ma laide femme doive quelque chose : ses affaires sont embrouillées, la guerre a empêché les rentrées de fonds, et je dis assez brusquement à notre

hôte qu'il prend on ne peut plus mal son temps, et que ce n'est pas au milieu d'un repas de noces qu'on présente un mémoire. Il me répond qu'un homme inquiet n'est pas maître d'être poli ; que madame Mac-Mahon n'a rien ; qu'elle lui doit ; qu'elle l'a prié de ne pas lui faire manquer un excellent mariage ; qu'il s'est gêné pour lui complaire, et qu'il est bien aise de savoir au moins quand je paierai les dettes de ma femme. Jamais, lui cris-je d'une voix de tonnerre, et je rentre furieux dans le salon.

« Je jette les yeux sur madame Mac-Mahon ; elle me paraît effroyable, et ma colère s'accroît d'autant. « Qu'avez-vous donc, mon cher petit ? — Ce que j'ai, malheureuse ? Au lieu des possessions que vous me promettez à Saint-Domingue, je n'ai, dit-on, épousé que des dettes. — Mon tendre ami, j'avoue que je vous ai

trompé ; mais que l'amour soit mon excuse. — Que la foudre t'écrase. C'est-à-dire que me voilà chargé d'un monstre dont rien ne tempère la laideur ? Madame Mac-Mahon est d'un caractère irascible, et il est des vérités qu'une femme ne pardonne point. Une suite d'exclamations sur le physique de la mienne fit partir de sa main décharnée un flacon, qui me siffla aux oreilles, et fut se briser dans une glace qu'il mit en morceaux. Je fus enchanté de l'attaque : outré, désespéré, j'avais au moins un prétexte ponr saisir ma femme par le chignon, et user amplement de mes droits de mari.

« Messieurs les colons veulent la tirer de mes mains ; mes bons amis leur tombent sur le corps ; un combat général s'engage ; les verres, les bouteilles, les porcelaines, les meubles, tout se change en un instant en armes

offensives. On se cogne, on s'échine, et au milieu des cris, des juremens, d'un désordre infernal, je ne lâche pas mon adroite moitié. Je l'allais mettre dans un état à ne pouvoir plus duper personne.

« La petite Henriette accourt, se jette au-devant de mes coups et s'écrie : Malheureux Mac-Mahon : tu vas tuer ma mère.

« Je suis aguerri, monsieur, vous le savez. Cependant l'exclamation d'Henriette me pétrifia, et il est constant que si je n'eusse rossé sa mère, la petite coquine me laissait consommer l'inceste. A la vérité, je n'aurais pas été plus coupable que Loth, qui coucha avec ses deux filles; que Jacob, qui coucha avec les deux sœurs, que Juda, qui coucha avec sa belle-fille; mais les patriarches se permettaient des licences qui sont devenues des infamies, tant les usages varient!

« Je me hâtai de sortir de ce repaire, où le dégât que nous avions fait m'exposait à quelques désagrémens ; mais par un malheur, facile à concevoir, je trouvai à la porte de l'hôtel la garde et un commissaire. On me fit rentrer ; on dressa inventaire des meubles cassés : et procès-verbal. On m'intima l'ordre de marcher, et pour la première fois de ma vie, je fus embarrassé. J'offris ce qui me restait d'argent, et la somme était modique, parce que j'avais tranché du généreux en faisant ma cour à madame Mac-Mahon. Ma bourse ne suffisait pas à beaucoup près : on la prit à compte. J'objectai au commissaire qu'en Irlande on est maître de battre sa femme : il me répondit que cet usage est assez en vogue en France, mais qu'il n'est pas permis d'assommer. Enfin, monsieur, je fus conduit à la Force ; et comme dans les événe-

mens les plus désastreux il y a toujours un bon côté, je me consolai en pensant que je n'étais pas obligé de coucher avec ma femme. Lorsqu'elle fut hors de danger, et qu'il fut prouvé que je ne possédais rien, mes détenteurs me relâchèrent ; le commissaire, parce que je n'avais plus rien à démêler avec la justice ; mon hôte, parce qu'il ne se souciait pas de me nourrir.

« J'avais pourtant une centaine de louis que m'avait fait passer M. Botte, en reconnaissance des taloches que je lui ai épargnées. J'en avais donné dix à Beau-Soleil, pour qu'il me conservât le reste, qui, sans cette précaution, eût infailliblement passé avec l'habit et la bourse de votre oncle.

« Esclave de sa parole, Beau-Soleil a compté fidèlement avec moi, hier, jour de ma sortie, et je vais, avec cet argent, attaquer la dame Mac-Mahon

en divorce pour cause d'incompatibilité d'humeur, ce qui, je crois, est suffisamment constaté.

« Ah, Guillaume, si tu avais de la délicatesse.... Je n'en aurai jamais. — Que j'envierais ton sort !— Et en quoi donc, monsieur ? — Ta gaîté, ton insouciance imperturbables.... — Il faut bien que la nature fasse quelque chose en faveur de ceux pour qui la fortune ne fait rien. Vous êtes donc toujours triste, sentimental? — Oh, ce marquis d'Arancey ! — Il est toujours entiché de sa noblesse ? — Plus que jamais, Guillaume. — Payez-le avec sa monnaie favorite; tranchez dans le vif; faites-vous noble aussi. — Comment cela ? — Comme ceux qui, pour leur argent, deviennent secrétaire du roi, ou telle autre chose, à la différence près, que votre noblesse ne vous coûtera rien, et vaudra la leur. — Je t'entends :

tu m'ennobliras. — Oui, monsieur. — Comme tu t'es fait Irlandais. — Précisément. — Toujours des propositions impertinentes. — Toujours prêt à vous fâcher. Raisonnons d'abord. Je me suis fait des titres pour duper une friponne, et en cela j'ai bien moins tort que les moines qui se faisaient de fausses chartes pour s'emparer du bien qu'on ne leur donnait pas ; mais ici, monsieur, il ne s'agit que d'une ruse innocente. Vous faites le bonheur et la fortune d'une personne qui vous adore ; vous ramenez à ses vrais intérêts un vieillard ridicule qui vous tourmente tous les deux. Et enfin, que vos parchemins soient signés par moi, ou par Pepin-le-Bref, vous n'en vaudrez ni plus ni moins : c'est l'homme qui est tout. — Mais comment le marquis croira-t-il qu'on lui ait caché jusqu'à présent.... — Comme les fidèles ont

cru à la quittance de Jeanne de Naples, qui parut cent ans après sa mort. Vous savez qu'elle vendit à Clément VI le comtat d'Avignon, pour trois cent mille florins qu'elle ne reçut jamais. — Pas de plaisanteries, M. Guillaume, il n'est pas ici questions de fidèles .... — A qui on persuade tout, même que trois ne font qu'un, ce qui n'est pas une démonstration bien géométrique. Il faut au moins, au marquis, des probabilités, n'est-ce pas? Hé bien, monsieur, on lui dira que pendant la *terreur* vous avez enterré vos titres ; que depuis, l'*égalité* vous a empêché de vous en prévaloir ; qu'enfin M. Botte, qui ne veut pas qu'on l'honore, pour les vertus de ses aïeux, vous a défendu d'en parler. — Mais mon oncle ne se prêtera jamais.... — Il n'y a qu'à le tromper lui-même. — Entreprendre de lui persuader qu'il est noble ? —

Le lui prouver, morbleu. — M. Horeau, que dites-vous de cela ? — Mais, mon jeune ami, je ne sais trop qu'en dire. Il me semble qu'on peut aujourd'hui fabriquer des lettres de noblesse, comme on fabriquerait des *assignats :* l'un n'est pas plus dangereux que l'autre, puisqu'il est reconnu que le tout est de la fausse monnaie.

« Mais, Guillaume, c'est que... — Qu'est-ce encore, monsieur ? — Le nom de mon oncle... — M. Botte ! Ce nom-là n'est pas noble, j'en conviens. Diable ! si je pouvais... si je trouvais.... oui.... non, non.... si fait, m'y voilà. Une révolution en rappelle une autre. — Oh, ne parlons pas de cela. — Pourquoi donc, monsieur ? le mal passé n'est que songe. Nous affligeons-nous aujourd'hui de la ligue, de la fronde ? et penserons-nous à ce que nous avons vu quand

nous aurons la poule au pot? — Quand cela, Guillaume? — Je ne sais pas, monsieur. Or donc, j'allais vous dire, quand vous m'avez interrompu, que les Génois déplurent autrefois à certaine impératrice...— Qu'ont de commun cette impératrice et le nom de mon oncle? — Un moment, monsieur, l'histoire ne s'écrit pas comme une comédie, et l'historien a le privilége de bavarder seul. Sa majesté impériale, très-chatouilleuse, c'est un droit, ou une maladie attachée au diadème, sa majesté impériale envoya vîte une armée qui s'empara de Gênes sans éprouver de résistance, ce qui n'empêche pas que les Génois ne soient très-braves, comme vous le verrez par la suite; mais on n'est pas disposé tous les jours à se faire casser la tête. Le général de sa majesté, enchanté de sa victoire, lève des contributions, c'est tout

simple. Il pousse les choses un peu trop loin, et alors les Génois se fâchent.

Pour leur apprendre à avoir de l'humeur, son excellence le général leur fait traîner leurs propres canons au camp de sa majesté l'impératrice et du roi de Sardaigne. Comme cet exercice n'avait rien de fort amusant pour eux, ils y mettaient de la nonchalance. On imagina de leur donner du nerf à coups de bâton; et on eut tort : ils étaient disposés à bien faire ce jour-là.

Ils s'attroupent, ils s'arment de ce qui leur tombe sous la main; ils attaquent leurs vainqueurs dans les rues, dans les places publiques. Ils marchent à l'arsenal, s'arment régulièrement et s'emparent de tous les postes. Les paysans, dont on buvait le vin, qu'ils avaient récolté pour eux, à qui on faisait des enfans,

qu'ils aimeraient mieux faire eux-mêmes, les paysans se rassemblent au nombre de quinze à seize mille. On tombe de tous côtés sur son excellence le général, qui se trouve trop heureux de s'en aller comme il est venu; ce qui ne fait point tache à son nom, car, en guerre comme en mariage, on n'est pas toujours heureux, et nos rois, pour avoir perdu comme des imbécilles les batailles de Crécy, d'Azincourt, de Poitiers, n'ont rien perdu de leur illustration, et jamais on ne leur a contesté leur noblesse.

Or, monsieur, l'excellence qui allait tantôt battant, tantôt battu, se nommait le marquis de Botta, et vous savez que nous substituons l'*e* muet à l'*a* final des noms propres italiens : ainsi de Botta, je fais Botte. Le marquis était Milanais, et vous êtes Provençaux : les Alpes sont votre mère

commune. Il ne me reste que la filiation à établir. — C'est là que je t'attends. Le bisaïeul de mon oncle était matelot. — Pas du tout, monsieur, il était garde-marine, ce qui au fond est bien la même chose; mais ici la forme fait tout. — Son aïeul était pilote. — Officier expérimenté, qui savait parfaitement le pilotage, et que le roi envoya faire des découvertes aux terres Australes. — Son père était capitaine de cabotage. — Je le fais capitaine de haut-bord, et je produisai son brevet. — Mais mon oncle enfin, qu'en feras-tu? — Il ne m'embarrasse pas plus que les autres. Il a fait le commerce; je ne puis nier cela; mais il l'a fait en gros, très en gros, et depuis je ne sais quelle *ordonnance* qu'il faudra que je trouve et que je trouverai, le commerce en gros ne déroge plus.

« — C'est trop plaisant, en vérité. — Je suis fort aise, monsieur, de pouvoir vous distraire un moment. — Voilà mon oncle très-noble en effet; mais moi, Guillaume, je suis toujours roturier. — Il fallait bien commencer par M. Botte, afin d'ennoblir votre mère. Dans cette affaire-ci, un anachronisme gâterait tout. Voyons maintenant d'où je vous ferai venir. Montemar, Montemar!... m'y voilà. — Encore une révolution? — Non, monsieur. Mais il y a un demi-siècle, peut-être un siècle entier, qu'un duc de Montemar remporta la victoire signalée de Bitonto, et c'est de lui que vous descendrez. »

« Il y a encore quelques difficultés. — Je les leverai. — Peut-être. — Expliquez-vous? — Comment persuader à M. d'Arancey que ces titres sont vrais? — Comment prouvera-t-il qu'ils sont faux? N'a-t-on pas brûlé

les enregistremens, entérinemens des parlemens, des sénéchaussées, et même des bailliages ? N'a-t-on pas brûlé les archives des ordres de Saint-Lazare, du Saint-Esprit, de Saint-Louis, et même de Saint-Michel, dont personne ne voulait plus ? »

Ce projet était digne de Guillaume, extravagant et invraisemblable; mais un malheureux qui se noie s'attache au plus faible roseau, et les amans ne ressemblent pas mal aux noyés, avec cette différence pourtant, que les uns meurent communément, et que les autres guérissent toujours en attendant une nouvelle chûte, de nouveaux accès de désespoir et de nouvelles consolations.

Charles goûtait donc assez le plan de son piqueur, qui, après tout, ne pouvait produire de mal s'il ne faisait pas de bien. On ne se dissimule pas intérieurement qu'on va tenter une folie :

mais il semble qu'elle se présente sous un autre aspect, appuyée par un homme dont l'approbation peut nous mettre à l'abri des reproches ; et Charles se promettait bien de tout jeter sur Horeau, en cas que son oncle découvrit la supercherie. Il n'y avait plus qu'une chose qui l'embarrassait : il allait être noble ; mais d'Egligny ne l'était pas moins, et il avait de plus l'amitié, le suffrage et l'autorité du père. Il avait solennellement promis de ne point attenter aux jours de son rival. « Moi, je n'ai rien promis, dit Guillaume ; mais si on va à la Force pour avoir rossé sa femme, on va plus loin quand on a tué un homme : ne tuons donc personne ; mais réduisons le chevalier à l'impossibilité d'épouser. — Tu as un moyen pour cela, Guillaume ? — Et dont probablement le chevalier ne parlera pas : on ne publie point ces

accidens-là.—Ah, voyons ton moyen? — J'assemble quelques amis, je les place avantageusement; j'épie ou j'attire le chevalier. — Après? — Et je lui fais l'opération que subit l'amant d'Héloïse. Ce n'est là qu'une espiéglerie... — C'est un guet-à-pens abominable. — Ah, vous vous piquez de générosité envers vos rivaux. — Envers tous les hommes. — Je vous l'ai dit cent fois, et je vous le répète, je ne ferai jamais rien de vous. »

Charles sentait que l'unique moyen de se défaire honnêtement du chevalier était de se battre avec lui. S'il le tuait, il n'avait plus de rival; s'il était tué, il n'aurait plus de chagrin, et dans l'un ou l'autre cas, il trouvait un avantage réel; mais il s'était engagé sur sa parole d'honneur à ne point attaquer, et il se repentait amèrement de l'avoir donnée. L'instant d'après, il comptait sur la ré-

sistance de mademoiselle d'Arancey, sur cette fidélité inviolable, dont le serment répété était scellé toujours d'un doux baiser. Doux baisers! que vous êtes cuisans, quand il ne reste de vous que la mémoire et le désir!

Dans un autre moment, il était certain que l'amour-propre du chevalier s'irriterait par des refus constans, et surmonterait une passion qui n'avait pas jeté encore de racines bien profondes, et il ne pensait pas que sa fierté s'abaissait jusqu'à produire de faux titres. C'est la poutre dans notre œil et la paille dans celui du voisin. Il y a du bon dans l'évangile: si on en ôtait les miracles, ce serait un livre instructif.

Lorsque Charles rentra, M. Botte venait de descendre de voiture. C'est maintenant que les incertitudes vont se dissiper, les chimères s'évanouir. Il fait à son oncle mille questions à

la fois sur son entrevue avec le marquis, sur ses dispositions, sur l'état de Sophie, sur ce qu'elle fait, ce qu'elle dit, ce qu'elle pense; sur ce qu'il doit craindre du chevalier. M. Botte, qui ne peut répondre à rien, parce que Charles interroge toujours, lui remet simplement la réponse qu'il a promis de rapporter.

Le malheureux jeune homme s'attendait à trouver des expressions brûlantes, des protestations contre la tyrannie paternelle, le serment de mourir ou de vivre pour lui, et toutes ces belles choses qui ravissent les amans, et qui nous paraissent si fastidieuses à nous, parce que nous avons cinquante ans. Au lieu de ce qu'il attendait, Charles ne trouve dans cette lettre que la certitude de son malheur. Jugez de ses transports! Horeau, son oncle, dix domestiques suffirent à peine pour le retenir. Il

échappe à l'un, il renverse l'autre, il tombe lui-même, il se relève, il se débat, il retombe; on le saisit, on l'arrête; et qu'allait-il faire? mettre le feu au château d'Arancey, brûler le marquis et le chevalier; enlever sa Sophie, la mener au bout du monde, dans un désert, où il ne craindrait ni père, ni rivaux; où il vivrait d'eau et de racines, et que l'amour transformerait en un séjour céleste. « Ciel!... ô ciel! un lion furieux s'approche... il va déchirer ma Sophie... sa gueule rugissante menace son sein d'albâtre. Monstre! je te préviens, tu périras... Grand Dieu! mes flèches se brisent sur sa peau impénétrable! Je te combattrai corps à corps... » Il s'élance sur son oncle. « Je suis vainqueur; je te renverse... « C'est son oncle qu'il tient sous lui. « Je t'arrache la crinière... » C'est la perruque de son oncle qui lui reste à la main.

On veut débarrasser M. Botte ; l'intrépide chasseur met ses habits en lambeaux : pour la cinquième fois, le cher oncle est déshabillé, parce que Charles est amoureux. A cet accès succède un accablement profond ; vient ensuite la fièvre chaude : c'est la règle.

« Hé, monsieur, dit Horeau à son ami, vous aviez bien affaire d'apporter cette lettre. — Et qui diable, monsieur, pouvait prévoir ce qui vient de se passer. — Vous connaissez sa violence. — J'allais convaincre sa raison. — Parler raison à un amant ! — Oui, monsieur. Faut-il extravaguer parce qu'on est amoureux ? — Le pauvre enfant est bien excusable. — Il ne l'est pas, monsieur. Qu'auriez-vous dit, si, lorsque j'étais amoureux de votre femme, je vous avais étranglé ? — J'aurais dit... j'aurais dit... — Rien du tout, imbécille.

Mais j'aurais eu tort, et ce joli monsieur a tort aussi. C'est qu'il me serrait!... Hé bien, que faites-vous là, vous autres? Le guérirez-vous, en fixant vos yeux larmoyans sur lui? Qu'on aille chercher un médecin, deux médecins, toute la faculté. — Ah, mon ami, le malheureux mourra. — Allez au diable, pronostiqueur maudit. »

Il s'approche du lit de son neveu; il lui prend les mains, il lui parle; et Horeau, qui s'est échauffé un peu plus que de coutume, parcourt les Petites-Affiches, ouvrage très-propre à le rétablir dans son calme habituel. « Ce que je lis là est singulier, dit-il tranquillement. Quoi donc, reprend M. Botte? — La terre d'Arancey est à vendre. — Vîte, qu'on m'habille, qu'on me donne une perruque, qu'on mette les chevaux; vîte, vîte donc. — Et où allez-vous, mon ami? —

chez mon notaire. — Pourquoi faire ? — Que vous importe ! — Vous êtes dur. — Et vous cruel. Il mourra, il mourra. Non, monsieur, il ne mourra point, et il épousera Sophie. »

M. Botte n'était pas sûr du tout de ce qu'il avançait ; mais accoutumé à tout emporter avec de l'argent au défaut de bonnes raisons, l'opiniâtreté du marquis le stimulait, l'humiliait, et il pouvait sans trop se flatter considérer certaines démarches secrètes comme de fortes probabilités. Nous verrons ce qui en arrivera.

CHAPITRE II.

On espère et on se trompe.

Les médecins avaient décidé que mal d'amour n'est pas mortel ; que la fièvre se calmerait indubitablement, et le digne oncle commença à respirer

librement. Mais les docteurs ajoutèrent que si le malade n'obtenait l'objet de ses désirs, ou qu'il ne fût pas assez raisonnable pour se vaincre lui-même, il éprouverait infailliblement le sort d'Antiochus. M. Botte demanda ce qui était arrivé à cet Antiochus. On lui répondit que c'était un prince amoureux de sa belle-mère, et qu'il mourait respectueusement de langueur, quand le roi son père jugea à propos de lui céder la reine. Monsieur Botte approuva fort la conduite du roi, et jura qu'il en ferait de bon cœur tout autant pour son neveu; mais que malheureusement il n'avait pas de Stratonice à céder, et que d'ailleurs c'était de Sophie, et non d'une reine, que Charles était amoureux; qu'au surplus, les caractères ardens se calmaient comme ils s'emportaient, et que puisqu'Antiochus n'avait pas commencé par la fièvre

chaude, il était à croire que son neveu ne finirait pas comme lui.

Comme il est inutile de s'occuper des morts aux dépens des vivans, M. Botte oublia bien vîte le jeune prince et sa belle maman, pour se faire dresser un lit auprès de celui de son neveu, et lui administrer lui-même la potion curative. Ce n'est pas qu'il eût une foi robuste à la médecine; c'est qu'il est des momens critiques où l'esprit le plus fort se livre à la médecine, comme il est une époque où la femme galante revient à son confesseur.

Trois jours s'étaient écoulés. Le malade allait bien, très-bien; mais M. Botte était exténué, parce qu'il n'avait pas voulu s'éloigner un instant de son neveu : il avait même failli battre Horeau, qui, sans égards pour ses jurons, avait entrepris de le faire coucher malgré lui. L'oncle et

le neveu causaient assez tranquillement ensemble ; Charles conjurait M. Botte de lui ménager le seul appui qui lui restât au monde ; il le pressait d'aller prendre du repos, quand on annonça M. d'Arancey. Le jeune homme marqua la plus grande surprise ; l'oncle dit simplement : Je l'attendais.

« Monsieur, lui dit le marquis, je n'aime pas à vous voir chez moi, et vous en savez la raison ; mais je viens chez vous sans répugnance, parce que je vous estime, que je suis votre obligé de plus d'une manière, et qu'enfin c'est au débiteur à aller trouver son créancier. — Tout cela est fort poli, monsieur, mais la politesse est un vice quand elle sert de masque à l'inhumanité. — Ah, M. Botte, il n'est pas généreux de me dire des injures chez vous. — Voyez, monsieur, voyez l'état où vous ré-

duisez ce jeune homme, qui, entre nous, est beaucoup mieux que votre chevalier, et qui a sur lui l'avantage de plaire. — Ne parlons pas de cela, s'il vous plaît — Suivez l'exemple que vous a tracé votre fille. Elle vous sacrifie le penchant le plus doux : hé, morbleu, appréciez vos chimères, abjurez-les, et soyons tous heureux. — Des chimères, monsieur, des chimères ! ignorez-vous que la noblesse a été, pendant des siècles, le soutien et l'éclat du trône ? — Je sais tout cela, monsieur ; mais il n'y a plus de trône, il n'y a plus de noblesse, et quand tous les hommes changent de système, il est absurde de n'en pas changer comme eux. — Commencez donc, monsieur, par renoncer à cette grosse franchise que vous ne voyez à personne ; cessez de vous irriter de la contradiction que vous faites sans cesse supporter aux autres ;

sachez enfin qu'un homme comme moi ne prend un parti qu'après de mûres réflexions, et qu'il ne s'en écarte jamais. — C'est-à-dire que mon neveu ne sera pas votre gendre? — Non, monsieur. — C'est votre dernier mot? — Absolument, et je souhaite que monsieur, qu'on a peut-être flatté de quelqu'espoir, se guérisse d'une passion aussi inutile qu'elle paraît violente. — Corbleu, monsieur, vous pourriez ménager vos expressions, et ne pas irriter ainsi sa sensibilité. — Soyez vous-même, monsieur, assez discret pour ne pas me presser de questions. — Voyez, monsieur, l'effet que produisent déjà vos réponses saugrenues,.. Charles, mon ami, modère-toi, ne me fais plus de chagrin, donne ta confiance à ton pauvre oncle, crois à ses promesses; tu vas commencer à en voir l'effet. Parlons d'autre chose,

monsieur le marquis. — Vous m'obligez sensiblement, monsieur.

« Je vous apprends que j'ai vendu la terre d'Arancey. — J'en suis fort aise. — Un prix très-raisonnable. — Tant mieux pour vous. — J'ai remboursé Edmond. — Vous avez fort bien fait. — Et je viens m'acquitter envers vous. — A la bonne heure. — Je crois vous devoir soixante mille francs. — A peu près. — Prenez ces billets de banque, et donnez-moi quittance. — Volontiers.

« Savez-vous, monsieur le marquis, quand cette petite terre d'Arancey a été érigée en marquisat? — En 1514. — En faveur de qui? — De mon quintaïeul. — Qui en a pris le nom. — Qui a donné le sien à la terre. — Vous vous trompez sur ce dernier article. — Vous verrez que monsieur me fera connaître mes aïeux. — Je

vous les rappellerai du moins. » Et se levant et continuant avec force: « C'est moi, monsieur, qui ai acheté votre terre; en voilà les titres. Comme il n'y a jamais eu de marquis sans marquisat, vous voudrez bien renoncer à cette qualité. Comme on n'a jamais eu le droit de porter le nom d'un bien dont on n'est pas propriétaire, et que nos lois défendent d'en prendre d'autre que son nom de famille, vous voudrez bien reprendre celui de votre quintaïeul, et il s'appelait Thomasseau. Si vous résistez, je vous attaque juridiquement, vous serez condamné, et le public se moquera de vous.

« Ah, M. Thomasseau, on veut vous faire du bien, et vous êtes fier; on veut vous en faire malgré vous, et vous envoyez les gens à la Force; mon neveu meurt d'amour pour mademoiselle Thomasseau, et vous la lui

refusez! Nous verrons, nous verrons...»

Il eût parlé une heure encore, que l'ex-marquis n'eût pas eu la force de l'interrompre. Accablé, humilié, désespéré, le malheureux gentilhomme se cachait le visage de ses mains, ou menaçait le plat-fond de l'œil, ou frappait le parquet de la canne, ou du pied. La colère l'emportant enfin, il s'écria : « Croyez-vous que ce tour abominable tende à nous rapprocher? — Je le crois, M. Thomasseau. — Vous abusez, monsieur, de ma patience et des droits que la ruse vous a fait obtenir. Mais sachez qu'il me reste des ressources. — Je vous en fais mon compliment. — Des ressources suffisantes pour donner encore un état brillant à ma fille. Elle sera madame d'Egligny, et s'il faut que je renonce à m'appeler d'Arancey, je sortirai pour jamais d'un pays où on ôte tout

aux gens de qualité, tout, jusqu'à leur nom. Adieu, M. Botte. — Adieu, M. Thomasseau.

« Ah, mon cher oncle, que je suis heureux, que je suis content ! — Ne te le disais-je pas ? — Les dernières phrases du marquis lui ont été arrachées par la colère. — Cela est évident. — Il rompra plutôt avec tous les chevaliers de la terre, que de s'appeler Thomasseau. — Cela n'est pas douteux. — Votre stratagême me rapproche réellement de mademoiselle d'Arancey. — De mademoiselle Thomasseau. — Ah, mon oncle, ce nom-là sonne si désagréablement... — Vas-tu trancher aussi du gentilhomme ? Quelque nom qu'elle porte, ne sera-t-il point embelli par ses charmes, ennobli par ses vertus ? Monsieur, son père seul est à plaindre : il est assez petit pour tenir à ces fadaises.

Oui, répétait le marquis, en roulant vers le château d'Arancey, oui je sortirai d'un pays où on m'avilit, où l'homme le plus abject aura, comme ce M. Botte, l'orgueil de vouloir marcher mon égal. Hé, qu'a-t-il donc ce pays ingrat, qui me l'ait tant fait regretter? Qu'ont-ils fait ces Français, qui les rende si fiers? Ils ont vaincu, je l'avoue; mais les Tartares, les Arabes ont aussi subjugué des empires, et n'en sont pas moins rangés parmi les peuples obscurs: ils ne connaissent pas de noblesse. Quels titres ont plus qu'eux ces Français, à la gloire universelle à laquelle ils aspirent?

Vaincus par Jules-César, ils ont vu mettre à mort leur parlement de Vannes, vendre les malheureux habitans, mutiler ceux du Quercy. Esclaves des Romains pendant cinq cents ans, ils baisaient et bénissaient

leurs chaînes, en se rappelant l'esclavage plus affreux encore auquel les avaient soumis leurs druïdes, celui de la superstition. C'est à la voix de leurs prêtres, c'est au dieu qu'ils leur avaient donné, qu'ils sacrifiaient leurs femmes, leurs enfans, qu'ils les brûlaient, qu'ils se brûlaient eux-mêmes.

Au cinquième siècle, des Vandales les asservissent encore du Dauphiné aux rives de la Seine : une partie des autres provinces est envahie par les Visigoths et le barbare Clovis, qui noye l'eau de son baptême dans des fleuves de sang, et subjugue le reste des Gaules.

Des brigands du Nord font des courses continuelles sur le territoire français : ils pillent, égorgent, lèvent des contributions, et la misère et la discorde divisent l'empire en plusieurs états.

Les Anglais s'emparent de la Normandie, de la Bretagne, de l'Anjou, du Maine, du Poitou, de la Saintonge, de la Guienne, de la Gascogne, et le parlement de Paris a la lâcheté de proclamer leur roi Henri, roi de France.

Pendant six cents ans, l'ignorance de ce peuple fut égale à ses fureurs et à sa misère. Soumis à un clergé despotique, il souffrit que neuf de ses rois fussent excommuniés, persécutés, détrônés par un prêtre.

Où donc chercherai-je la source de cette grandeur dont ce peuple se vante aujourd'hui? Dans l'étendue de son territoire? il ne possède pas le quart de la plus petite partie des quatre parties du monde. Dans la fertilité de son sol? il laisse quarante lieues carrées de terres incultes vers Bordeaux, et la moitié de la Champagne produit des chardons où on a semé du bled.

Des provinces entières ne se nourrissent que de châtaignes ; d'autres ne connaissent de pain que celui d'avoine. Trois millions d'habitans portent des sabots l'hiver et marchent nus pieds l'été.

« Sera-ce au moins dans les sciences, dans les arts que ce peuple se montrera le premier? Qu'a-t-il inventé? Est-ce à lui qu'on doit la boussole, la découverte de l'Amérique, la poudre à canon, l'imprimerie, les lunettes, les télescopes, les baromètres, les thermomètres, la machine pneumatique? A-t-il trouvé le vrai système du monde, les satellites de Jupiter, les taches du soleil, sa rotation sur son axe, la gravitation, l'art de faire des pendules, de graver des estampes, de couler des glaces, d'analiser la lumière? A-t-il trouvé l'inoculation qu'il a long-tems combattue, la vaccine qu'il combat encore? Toutes

ces découvertes sont dues à des étrangers.

« A quelle espèce de gloire prétend donc ce peuple insensé? A celle des belles-lettres? Qu'il se souvienne qu'il doit celle dont il jouit à une vingtaine d'hommes, qui ne sont pas la nation, et que la nation a négligés, ou haïs, ou persécutés.

« Qu'a été de tout tems en France l'éloquence de la chaire et du barreau? Quelques écrivains en ce genre ont excité l'admiration, parce qu'il faut un aliment quel qu'il soit à la vanité d'un peuple. Mais comparera-t-on Bossuet et Patru à Cicéron et à Démosthènes?

« Calypso, abandonnée par Télémaque, est-elle comparable à Didon? Les Français, il est vrai, ont un poëme épique aussi bon que le comportait le sujet; mais des cuistres insultent tous les jours à la mémoire

de l'auteur, et ce peuple si fier ne la venge pas.

« Du sein de l'insouciance, il se proclame savant, et il n'a aucun art, aucune science dont il ne doive les élémens aux Grecs. Sa dernière nomenclature de chimie est un hommage rendu à ses maîtres.

« Qu'a fait ce peuple enfin? Il a pris l'opéra comique aux Italiens; il a imaginé quelques modes; il a gonflé des ballons; il a renversé une couronne trop pesante pour le front qui la portait; il s'est livré à l'anarchie, à l'irréligion, et par une versatilité, dont il ne peut se guérir, il se prosterne aujourd'hui devant ces mêmes autels qu'il a profanés. »

A qui M. d'Arancey adressait-il cette diatribe à laquelle il était si facile de répondre? A son postillon, qui n'y comprenait rien; mais qui savait à merveille panser ses chevaux

et demander le *pour boire*. Heureux l'homme qui sait bien ce qu'il doit faire, et qui ne sait rien au-delà !

En descendant de voiture, le marquis se composa un visage : il avait un autre rôle à jouer auprès de sa fille. Il avait à l'entretenir dans ses idées de soumission, à l'empêcher de révoquer un consentement où sa volonté n'avait presque point eu de part, et cela par une bienveillance soutenue. A la vérité, l'effort n'était pas pénible pour un père vraiment attaché à sa fille, et disposé à tout faire pour elle, pourvu qu'elle ne lui résistât point.

Il n'avait pas été question à Paris de la prise de possession de M. Botte; ni par conséquent de l'évacuation du château : les accessoires disparaissent devant un intérêt majeur. Mais le marquis savait que lorsqu'on achète un bien, c'est pour en jouir. Il n'eût

pas voulu, pour la valeur de la terre, devoir une heure de délai à un homme qu'il détestait alors, et en embrassant sa fille, à peu près aussi changée que Charles, il lui apprit que M. Botte était l'acquéreur de la terre.

Ce moment en fut un de plaisir pour Sophie, qui croyait n'en pouvoir plus goûter. Elle sentit une espèce de joie, en pensant que Charles habiterait cet appartement qu'ils avaient arrangé ensemble; que son imagination lui peindrait son amant retrouvant, caressant la frange qu'elle a cousue, la draperie qu'elle a ondulée, le marbre dont elle s'est servi, la place qu'elle a occupée. Cette chambre si jolie, cette alcôve mystérieuse, ne seront point profanées par l'indifférence; elles seront habitées par l'amour malheureux; mais l'amour, quel qu'il soit, n'est-il pas le bien suprême pour le cœur qu'il occupe?

Il en est aussi le bourreau. Cette triste lueur de plaisir devait s'évanouir comme tous les songes qui l'avaient précédée. Sophie comptait sur un domicile voisin ; la proximité, les hasards pouvaient permettre de se voir encore, et son père lui annonce la nécessité d'aller à Paris attendre le chevalier. Il justifie ce départ précipité par des motifs qui doivent être puissans sur la raison de sa fille ; mais des raisons peuvent-elles quelque chose contre l'excès de la sensibilité ? Sophie, en partant pour Paris avec le bien-aimé, n'avait éprouvé que des sensations délicieuses : cette fois elle pense qu'elle va quitter pour jamais cette ferme, berceau de son enfance ; ce vieillard, dont la main tutélaire la soutint si long-tems ; cet orme discret, qui renferme, qui cache à tous les yeux son trésor, qu'il faudra qu'elle aban-

donne peut-être. Elle regrette les bons habitans du village, son digne curé, la grosse Fanchon : que ne regrette-t-elle point ? un arbuste, une fleur, un brin de paille, tout pour elle est un souvenir.

Rassurée par la sérénité que sa soumission absolue imprime sur le visage de son père, elle ose lui parler de ce qui l'intéresse le plus ; elle l'interroge d'une voix mal assurée ; elle lui demande s'il a vu monsieur Montemar. « Je l'ai vu, mademoiselle. — Sa santé, mon père? — Chancelante. — Je le crois. » Et elle fond en larmes, et elle tombe encore aux genoux du marquis. Elle n'ajoute pas un mot ; mais que de choses expriment ses yeux !

M. d'Arancey craint de perdre le fruit de ses efforts : il redouble d'attentions et de caresses. Il trace avec attendrissement le tableau de la vieil-

lesse fortunée qu'il devra à sa fille. Il lui peint les égards, la reconnaissance d'un époux envers qui elle l'aura plus qu'acquitté, il lui parle de l'adoucissement que le temps apporte toujours aux peines du cœur; du contentement qu'éprouve la femme respectable qui remplit ses devoirs d'épouse et de mère..... « Ah, mon père! que ces devoirs sont doux quelquefois, et qu'ils sont quelquefois amers! »

Le marquis lui rappela avec ménagement qu'elle s'était liée par une promesse solennelle. « Hé, craignez-vous que je l'oublie cette promesse fatale? Depuis que je l'ai prononcée, elle m'a toujours été présente, elle m'a sans cesse effrayée. Mais j'ai promis à M. Botte; il sait que ma parole est sacrée : j'obéirai mon père. »

M. d'Arancey sentit la nécessité de la distraire des idées qui l'obsédaient, et il fixa le départ au lendemain. A

peine avait-elle le temps de tout disposer; mais l'embarras même où il la jetait devait, pour quelques heures au moins, assoupir cette flamme dévorante : c'est un peu d'eau qu'il croyait jeter sur un grand feu.

Il se trompait. Chaque pièce que touchait Sophie lui rappelait une jouissance, et lui arrachait un soupir. Elle ployait une robe et la laissait pour aller parler du bien-aimé à Fanchon. Elle prenait un fichu, et le jetait, pour aller parler encore. Le jour s'écoula ainsi, et le soir, lorsque personne ne pouvait suivre les traces de la complaissante Fanchon, elle quitta tout encore pour lui parler de l'orme, le désigner, marquer sa place, indiquer la route. Elle brûlait de tenir les lettres de son amant, de les relire, de les presser sur son cœur, et elle se soumettait à former d'autres nœuds ! Il est donc des devoirs

qu'on ne peut rigoureusement remplir! Il est donc des parens qui, de sang-froid, condamnent leurs enfans à se combattre sans cesse, ou à devenir parjures!

Elle les avait ces lettres; elles les avait replacées sur ce cœur brûlant; elles seules adoucirent l'amertume du départ. La nouvelle s'en était répandue dans le village, et les bons habitans s'étaient rassemblés à la porte de la cour. Ils voulaient voir encore leur demoiselle, qui était si digne d'être heureuse, et qui était si à plaindre! Dame, c'est qu'Edmond avait tout dit.

La chaise où elle était à côté de son père, sort de la porte cochère; on l'entoure; elle ne peut avancer; pas un mot au marquis; tous les regrets, tous les vœux s'adressent à Sophie, et son père ne put se dissimuler combien est stérile le plaisir

d'être craint, combien il est doux d'être aimé !

Sophie ne trouva point à Paris cette abondance, ce luxe, cette réunion de jouisssance qui, à son premier voyage, avaient concouru à embellir son existence, et ce n'est pas ce qu'elle regrettait. Il restait à son père cent mille francs, avec lesquels il devait payer sa terre du Berry, et en conséquence un logement modeste, un ordinaire frugal, voilà ce qu'il pouvait offrir à sa fille. Charles avec elle, et tout lui eût paru délicieux.

Mais pour la dédommager de ce qu'elle avait perdu, pour lui donner enfin la haute opinion qu'elle devait avoir d'elle-même, et l'éloignement que doit inspirer la bourgeoisie à une fille de qualité ; sa chambre était, du matin au soir, décorée de ce qu'il y avait de plus noble en France. C'é-

taient M. le comte un tel, M. le duc celui-ci, M. le prince celui-là, qui, en entrant, tiraient de leur poche leur cordon bleu, leur cordon rouge, se le passaient au cou, et déboutonnaient le surtout, pour laisser paraître le crachat caché sur le gilet; c'étaient de belles dames qui malheureusement n'avaient point de décorations; mais qui prouvaient ce qu'elles étaient, en ne parlant que d'excellences et d'altesses, et ce sur le ton le plus familier; qui connaissaient parfaitement toutes les cours et rien de leur ménage; c'est dans cette chambre qu'on discutait sur la préséance qui n'existait plus, sur les armoiries qui sont supprimées, sur les intérêts des potentats qui n'avaient pas là de plénipotentiaires; c'est là que Sophie faisait en bâillant, et bien malgré elle, son cours de blazon, son cours de politique, sciences su-

blimes pour quelques individus, mais aussi ridicules qu'inutiles pour elle.

Elle regrettait les amis de M. Botte, qui pour les choisir avait un tact sûr. Elle se rappelait la gaîté des uns, l'aimable raison des autres, madame Duport, surtout, cette dame chez qui le bien-aimé faisait croire à son oncle qu'il dînait, lorsqu'il allait passer des journées à la ferme. Madame Duport lui avait singulièrement plu. Belle encore, et sans prétention; instruite, sans chercher à le paraître; vertueuse, sans ostentation; indulgente pour la jeunesse; se prêtant à ses goûts, pour lui en inspirer de solides, madame Duport convenait parfaitement à Sophie, et Sophie à madame Duport: elles étaient inséparables, quand M. d'Arancey vint les désunir. Sophie ne pouvait s'empêcher de comparer ses nouvelles connaissances aux amis qu'on lui

avait ôtés ; et en dépit de son respect, ses réflexions n'étaient pas toujours favorables à son père.

Un jour il y avait *gala* chez le marquis, c'est-à-dire, en langue vulgaire, qu'il avait donné un dîner passable ; il y avait *cercle* ensuite, c'est-à-dire, qu'ainsi que tous les jours, on parlait beaucoup sans rien dire, lorsque le chevalier d'Egligny entra. Sophie frémit, et le marquis trembla par un autre motif, c'est que la figure du chevalier était loin d'annoncer la satisfaction qui suit ordinairement le succès. « Mon cher ami, je crains de vous interroger. — Et moi de vous répondre. — Je vous entends. L'acquéreur de ma terre du Berry refuse de traiter. — Il n'est plus en son pouvoir de le faire. — Il a vendu ? — Deux jours avant mon arrivée, et à un tiers au-dessus de la valeur. — Un gentilhomme ! qui ne se considérait

que comme dépositaire ! — Mon ami, il avait acheté deux millions en papier, on lui en a offert trois en écus : peu de gentilshommes eussent résisté à ce genre de séduction, et celui-ci a succombé. — Cet homme est sans doute de la noblesse de robe, ou de finance. Et à qui a-t-il vendu ? — Il l'ignore ; l'affaire s'est faite par des prête-noms. — Cette nouvelle est accablante. — Je ne juge pas ainsi de l'événement, mon ami. Vous avez peu, mais assez pour un homme modéré dans ses désirs. — J'avais, chevalier, la noble ambition de faire un sort brillant à mon gendre. — L'époux de mademoiselle, n'aura pas de vœux à former, et elle sera convaincue que l'intérêt est étranger aux sentimens qu'elle inspiré. — Mon ami, je ne désespère pas encore de ma fortune. J'avais trois métairies rapportant environ vingt mille francs.

Je vais à l'instant trouver les acquéreurs : ce sont des roturiers ; mais si je leur connaissais la générosité de ce M. Botte, que je hais, et que je suis forcé d'estimer, je renaîtrais à l'espérance et au bonheur. »

Le marquis se dispose à sortir ; les cordons bleus, les cordons rouges rentrent dans les poches ; les habits se boutonnent, on suit le maître de la maison, et pour la première fois, d'Egligny se trouve seul avec Sophie. Quel moment pour elle !

Elle se croyait exposée aux persécutions d'un jeune homme dont elle avait accepté la main, qui allait se prévaloir du suffrage de son père, et la presser de fixer le jour fatal : elle se trompait. Trois semaines d'absence avaient calmé cette première impression, qui tenait autant de l'admiration que de la tendresse. D'Egligny éprouvait toujours ce sentiment

de préférence, qui lui eût fait choisir Sophie, si elle eût pu encore disposer de son cœur ; mais il avait réfléchi, pesé les raisons que lui avait opposées M. Botte, et si Sophie était la plus jolie femme qu'il eût vu, il se trouvait humilié, lui dans l'âge de plaire, et sentant ce qu'il valait, de ne devoir le titre d'époux qu'à la contrainte. Sophie embarrassée, interdite, craintive, ne lui laissait pas de doute sur l'éloignement qu'il inspirait, et il se décida. « Vous paraissez me craindre, Mademoiselle ? — Je l'avoue, Monsieur. — C'est-à-dire que vingt jours n'ont rien changé à vos résolutions ? — Elles ne changeront pas, Monsieur. — Que pensez-vous, Mademoiselle, que doive faire un homme délicat dans la position où je suis ? — Un homme délicat n'a pas besoin de conseil. — Je vais donc agir d'après moi.

« Mademoiselle, si vous aviez pu répondre aux sentimens que vous m'avez d'abord fait éprouver, je vous aurais dû le bonheur de ma vie, et je me serais efforcé de vous rendre une partie de cette félicité que vous auriez répandue sur moi. Si même l'amour qui vous unit à M. Montemar n'était qu'un de ces goûts qui laissent à la raison et la liberté d'agir, et la puissance de le surmonter, je ne balancerais pas encore, et plein de confiance en votre vertu, je vous conduirais à l'autel. Mais cet amour, que vous avez nourri dans la retraite et le silence, est devenu une passion insurmontable, il fait maintenant partie de vous-même, vous ne pouvez plus vous en détacher. — Non, Monsieur, non, je ne le puis. — Quel serait donc mon sort, quel serait le vôtre? vous seriez malheureuse..... — Ah! au-delà de toute expression.

— Je le serais aussi de votre froideur, de vos peines, et j'aurais mérité de l'être, car je l'aurais voulu. C'est donc à moi à sacrifier un penchant qui ne me maîtrise point encore. ».

« — Que dites-vous; Monsieur? Dieu.... Qu'avez-vous dit? — Que je renonce à vous, Mademoiselle. Il m'en coûte : sachez-moi gré de l'effort... — Ah! monsieur le chevalier, mon admiration, mon estime, ma reconnaissance... — Votre amitié, Mademoiselle; c'est tout ce que je demande, et vous me la devez. — Vous l'avez toute entière... Ah! Charles, ah! mon ami, si tu savais ce que fait pour nous cet homme généreux! — Il le saura, Mademoiselle. — Vous aurez la bonté de le voir! — Je le verrai. — Ah! si vous daigniez encore.... — Parlez, Mademoiselle. — Vous charger seul auprès de mon père..... — De la rupture, Made-

moiselle, je m'en chargerai, vous jouirez d'un bonheur que ne précédera aucun nuage ; je les écarterai de vous, ces beaux yeux ne sont pas faits pour les larmes. »

L'homme est le jouet des autres hommes, de leurs passions, des siennes, des circonstances et du hasard. Le moment où il s'afflige touche à celui qui vient le consoler, et trop souvent sa joie n'est pas plus durable que sa douleur. C'est ainsi que mademoiselle d'Arancey s'abandonne subitement à son ivresse, à son délire ; c'est ainsi qu'elle ne voit plus dans ce chevalier qu'elle redoutait tant que le premier des hommes après Charles. Elle continuait à exprimer par des mots sans suite un ravissement que d'Egligny partageait : il était son ouvrage.

Comment différer d'apprendre au bien-aimé le changement qui vient de

se faire dans leur situation? mais comment proposer au chevalier de sortir à l'heure qu'il est? cependant une heureuse nouvelle fait passer une si bonne nuit, et un malade a besoin de repos. On ne dit pas précisément cela; mais il est si facile de se faire deviner par celui qui veut bien entendre! D'Egligny avait pris son chapeau, et s'était arrêté devant une écritoire. « Non, dit-elle, je n'écrirai pas, je l'ai promis. Mais je ne me suis pas engagée à céler ce qu'il n'était pas possible de prévoir. Dites-lui tout, Monsieur le chevalier, tout absolument. Ajoutez si vous voulez... Non, non, pas un mot de ma part, sans l'aveu de mon père. — Mais de la mienne, mademoiselle? — Je n'ai pas le droit de vous imposer silence; Monsieur le chevalier. »

On annonce une visite à M. Botte. « Une visite à onze heures du soir,

c'est bien prendre son temps! Le nom du visiteur? — Le chevalier d'Egligny. — Qu'il s'aille coucher, et qu'il nous laisse tranquilles.»

Le chevalier n'a pas perdu un mot, et il entre en souriant. L'œil de Charles s'enflamme, et d'Egligny s'approche de son lit. M. Botte craint une scène; il passe entre son neveu et le chevalier. D'Egligny l'écarte doucement, et prend la main de Charles. « Réconcilions-nous, mon heureux rival. J'ai renoncé à mademoiselle d'Arancey: elle m'a accordé son amitié, et je viens vous demander la vôtre. »

Il est toujours l'heure d'apporter une bonne nouvelle. La figure de M. Botte, celle de Charles s'épanouissent; leur surprise, leur joie sont égales à celles de Sophie. Charles déraisonne comme elle; le cher oncle jette d'Egligny dans un grand

fauteuil, le baise sur les deux joues, et s'assied à côté de lui. Il demande des détails, on lui en donne; il en demande encore, on répète ce qu'il a entendu. Charles émerveillé, a retrouvé des forces. Asssis sur son lit, sa jolie bouche ouverte, les yeux fixés sur le chevalier, il saisit avidement tout, tout, jusqu'à l'expression la plus indifférente, et il sent un baume consolateur circuler dans ses veines.

M. Botte se frappait les genoux, se frottait les mains, se caressait le menton : c'était sa grande manière d'exprimer un sentiment inattendu et agréable. Il était flatté, très-flatté que la remontrance qu'il avait faite au chevalier eût produit plus d'effet qu'il n'avait osé s'en promettre, et il disait : « Je le savais bien, moi, qu'avec une figure comme celle-là, on doit être sensible, généreux,

et que le langage de la raison est toujours entendu par un homme que l'âge et les préjugés n'ont point encore endurcis. — N'allez pas plus loin, M. Botte. Quand vous avez dit à M. d'Arancey des vérités désagréables, vous étiez en présence, et il pouvait se défendre. — Après? — Vous connaissez l'amitié, et vous savez qu'un homme d'honneur ne souffre pas qu'on outrage son ami absent. — C'est très-bien dit, jeune homme, vous me faites la leçon à votre tour, et comme vous j'en profite. Mais, corbleu, je le reverrai, ce père-là..... A propos, n'oubliez rien de ce que cette chère enfant vous a recommandé. Refusez-la bien positivement. — C'est mon intention. — Qu'elle paraisse toujours disposée à obéir. — C'est convenu. — Piquée même de votre refus. — Oh, ce serait trop fort. — C'est qu'elle

m'est bien chère, et je ne veux pas qu'on la brusque, qu'on la mette aux arrêts; oh, je sais tout; moi. — J'attirerai l'orage sur moi seul. — Brave garçon, digne garçon! je vous pardonne dêtre noble. — Vous êtes bien bon.

« Ah ça, M. Botte, il faudra me seconder un peu. — De tout mon pouvoir. — Menager davantage mon ami. — je ne vous promets pas cela. — Il aime les déférences, les égards. — Il faudrait lui marquer du respect, peut-être: vous vous mocquez de moi. — Mais vous connaissez son faible. — Qu'il s'en corrige, morbleu, et quand je lui dis tout simplement, je vous demande votre fille pour mon neveu, qu'il me frappe dans la main, et qu'il me réponde de même: c'est une affaire faite. — Celle-là ne sera pas ainsi. — Hé bien, nous bataillerons. — Quand les choses peuvent

s'arranger doucement... — Jaime le bruit. — Et surtout que tout le monde vous cède. — C'est vrai. — Et vous ne pardonnez pas au marquis d'oser vous résister ; vous saisissez les occasions d'humilier son amour-propre, et vous savez, vous l'observiez tout à l'heure qu'à son âge on ne change point. Monsieur Botte, vivre avec les hommes, tels qu'ils sont, est d'un sage : vouloir qu'ils voient, qu'ils pensent, qu'ils agissent comme nous, est d'un.... — Ah, finissez, je vous prie, monsieur le chevalier. Il faut que vous me plaisiez fort pour que jaie écouté tranquillement votre première mercuriale ; mais..... Il est vrai, mon cher oncle, que vous avez été cruel dans votre dernière entrevue avec le marquis. — A l'autre, à présent. C'est que tout cela tend, mon oncle, à aigrir davantage... — Paix, paix, morbleu. Pensez à vous guérir,

et laissez-moi mener vos affaires. — Mais, monsieur Botte... — Monsieur le chevalier, il est minuit, et les confidens, comme les amoureux ont besoin de repos ».

Je présume que M. d'Arancey faisait lever les uns après les autres les acquéreurs de ses métairies, car il n'était pas rentré lorsque d'Egligny revint à son hôtel garni. Je crois bien, avec M. Botte, que les amoureux ont besoin de repos; mais ils ne le cherchent pas toujours, car la charmante fille pensait à tout, excepté au sommeil. Elle avait employé le temps à s'asseoir, à se lever, à relire les lettres de Charles, à lui adresser les plus jolies pensées, les expressions les plus tendres, et l'haleine de Zéphir ne les portait point au delà des murs épais de sa chambre. Que d'esprit, que de sentimens perdus !

Il fallut que d'Egligny, déjà très-

las de parler, parlât encore une heure et demie. Elle le retenait sous le prétexte très-poli d'attendre son père, dont l'absence ne lui déplaisait pas du tout. A deux heures cependant le chevalier lui demanda grâce, et comme on pense à son amant avec plus de charme encore dans le recueillement de la nuit, Sophie qui ne voulait rien perdre de ses faibles avantages, se hâta de se mettre au lit, et d'éteindre sa bougie.

Il était presque jour, lorsque M. d'Arancey rentra, fatigué, excédé, et surtout d'une humeur!... ah! ses trois métairies venaient d'être revendues, et achetées encore par des prête-noms d'une discrétion désespérante. Il ne lui restait plus qu'une ressource: c'était de se faire de ses cent mille francs quatre ou cinq mille livres de rente, et de vivre noblement

avec cela, lui, sa fille, et son gendre. Il se consola et s'endormit en pensant qu'il n'avait jamais été roi, et qu'un roi s'était trouvé trop heureux d'être maître d'école à Corinthe.

Il aimait d'Egligny de tout son cœur, et il avait dans les idées une ténacité égale à celle de monsieur Botte. Le chevalier, ami ardent et sincère, ne se dissimulait pas combien était délicate la conférence qu'il allait avoir avec le marquis. Aussi décidé à ne pas se brouiller avec son ami, qu'à ne point se marier, il avait arrangé dans sa tête un discours qu'il croyait à la fois persuasif et propre à adoucir ce qu'un refus prononcé en face a de désagréable pour celui qui le reçoit. Au moment de commencer, il éprouva un embarras qui lui fit perdre tous ses moyens. Sophie, de son côté, était

dans une inquiétude, une agitation inexprimable. Ce moment allait tout décider, et elle attendait avec une extrême impatience le résultat de l'entretien.

Pendant que d'Egligny cherchait à se remettre, M. d'Arancey lui parlait de ses courses nocturnes, de leur inutilité, et il entreprenait de prouver avec éloquence combien la médiocrité est préférable à l'opulence. Pas de luxe; mais plus de besoins factises. Des amis sincères, et plus de flatteurs. Point de plaisirs bruyans; mais un retour sur soi-même, qui rend à ceux du cœur toute leur vivacité. Plus d'équipages; mais un exercice soutenu qui entretient la santé. Le calme de la retraite, si favorable à l'étude des sciences consolatrices; une teinte de philosophie qui élève l'homme au-dessus de sa fortune : telles étaient les bases

du très-long discours que prononça M. d'Arancey.

Ce n'est rien que d'avoir bien parlé. On veut, pour récompense de son talent persuader son auditoire; l'amour-propre sollicite ses applaudissemens, et d'Egligny, très-préoccupé, n'avait rien entendu. « Qu'avez-vous donc, mon ami? lui dit le marquis; vous ne paraissez pas frappé de la clareté, de la solidité de mes raisonnemens. — Mon cher d'Arancey, je conviens qu'avec un air très-attentif, je n'étais pas du tout à ce que vous me disiez. — Ah, ah! — J'ai saisi en gros votre tableau de la médiocrité, très-bien tracé sans doute. — N'est-ce pas? Et j'y reviendrai tout-à l'heure; mais avant, j'ai à vous parler d'autre chose. — Hé bien, j'écoute, mon ami. — Le difficile est de commencer. — Craignez-vous

de vous ouvrir à votre meilleur ami, à votre père ? — L'ami peut n'être pas indulgent. le père s'armer de sévérité. — Ceci est donc sérieux. Ah, chevalier, à qui vous confierez-vous, si ce n'est à celui dont vous avez partagé, adouci les peines ? Du courage, mon jeune ami. — J'en aurais avec tout autre. — Crainderiez-vous mes reproches ? — Je crains de vous déplaire. — Cela ne se peut pas. Parlez, je vous en conjure ; vous m'inquiétez, chevalier ».

« M. le marquis... M. le marquis... — Mon cher d'Egligny ? — Mademoiselle votre fille... elle ne saurait... Je ne peux... — Ma fille qu'a-t-elle de commun avec le trouble où je vous vois ? refuserait elle de remplir sa promesse ? — Pas du tout, mon ami. Mais, moi... Mais vous ? — J'ai réfléchi à ce que M. Botte...

— Ce n'est point de ces gens-là dont il s'agit; c'est de vous. — Je pense que ce qu'il nous a dit l'autre jour au château était, à son ton près, très-raisonnable, très-bien senti. — Très-impertinent, très-absurde. — Vous savez combien je vous aime. — Vous me l'avez prouvé. — Croyez-vous que le titre de votre gendre ajoute quelque chose à mes sentimens pour vous? — Je vous entends, monsieur. — Ne vous fâchez pas, mon ami. Croyez-vous que dans la vie très-privée qui devient notre partage, l'union la plus intime ne soit pas indispensable? Resserrés dans cette humble demeure que vous pariez à l'instant des charmes de l'imagination, ne pouvant nous éviter ni nous distraire, votre malheureuse fille serait réduite à renfermer ses larmes, à étouffer des soupirs, qui s'échapperaient enfin jusque dans les

bras de son époux; votre gendre, aussi à plaindre qu'elle, et par la froideur dont on paierait ses tendres soins, et par des regrets trop tardifs; un père affligé d'un spectacle continuel de douleurs que le temps ne ferait qu'accroître; les plaintes, l'aigreur, les reproches et peut-être les haines; enfin une rupture, dernière ressource des époux mal assortis, voilà, mon ami, voilà le sort qui nous attend, et que nous pouvons éviter.

» Monsieur le chevalier, je n'examinerai pas à quel point il faut s'aimer pour être heureux en mariage. Des nœuds formés sous les auspices de l'amour le plus tendre, sont devenus insupportables; des unions préparées par la seule estime ont offert l'exemple touchant de la concorde et de la félicité durable, étrangère aux convulsions du délire qui

ne dure jamais. Je ne m'étendrai pas sur ces distinctions : il est inutile de raisonner avec un homme déterminé. — Vous me le pardonnerez, je l'espère, oui j'ai pris mon parti. — Je vous observerai seulement que c'est lorsque j'avais l'espoir de rentrer dans mes biens, lorsque la main de ma fille assurait votre fortune, que vous pouviez la refuser avec décence, et c'est alors que vous avez reçu avec transport la proposition de vous unir à elle.

» M. le marquis, l'observation est aussi forte qu'outrageante. Je vais y répondre avec le ménagement que je dois à votre âge et à l'amitié. — L'amitié, dites-vous, vous pouvez l'invoquer encore ! — Je n'en ai pas perdu le droit. Ecoutez-moi, de grâce.

» La beauté de mademoiselle d'Arancey m'a séduit au premier coup d'œil : ses qualités, sa position inté-

ressante, tout m'attirait vers elle, et sans m'occuper de l'avenir, je me livrais au sentiment qu'inspirait sa présence. M. Botte, que vous n'aimez pas, et qui s'est montré votre ami, M. Botte m'a éclairé. Il a dissipé une illusion qui commençait à m'être bien chère; j'ai reconnu le danger auquel j'étais exposé; sans lui, j'aurais aimé jusqu'à l'idolâtrie, et au lieu de me combattre et de me vaincre lorsqu'il en était temps encore, je serais aujourd'hui le plus infortuné des hommes, et je ne serais pas moins ferme dans mon refus, parce que où la probité commande, tout autre sentimens doit se taire. Voilà, M. le marquis, le recit succinct de ce qui s'est passé dans mon cœur. Moins prévenu, vous le trouveriez aussi naturel que je vous le garantis véridique.

« Passons maintenant à ce qui m'a

le plus affecté dans ce que vous venez de me dire, à ce que vous ne vous pardonnerez jamais, au reproche de me laisser conduire par de petites vues d'intérêt. Quand je vous ai trouvé presque nu sur ce charriot, que je me suis dépouillé pour vous couvrir, vous connaissais-je, Monsieur? J'étais jeune, vigoureux, et dans le fond même de la Sibérie, mon travail pouvait suffire à mes besoins : j'ai souffert parce que j'ai tout partagé avec vous; j'ai altéré ma santé, parce que je travaillais les nuits lorsque les jours ne suffisaient pas à la subsistance de tous deux, et lorsque je rentrais, accablé de fatigue, je dérobais encore une heure à mon repos, pour vous donner les consolations dont j'avais tant de besoin moi-même. C'est moi qui, dans notre fuite, vous ai guidé à travers des déserts immenses, qui pansais les blessures de vos

pieds, quand le sang ruisselait des miens; c'est moi qui vous portais à travers les torrens, les neiges et les rocs, qui, le soir, ranimais vos sens engourdis, en vous pressant des heures entières contre mon sein, et que m'importait alors votre fille que je n'avais pas vue, votre fortune à laquelle vous-même ne pensiez plus? La mort, une mort lente, cruelle, se présentant à chaque pas devant nous, éloignait tout autre idée que celle d'un prochain anéantissement, et mes soins et mes efforts vous en ont garanti. M. le marquis, qui s'oublie ainsi pour secourir l'humanité souffrante, n'est pas un homme intéressé.

» — Ce que vous me rappelez, monsieur, je l'ai dit à quiconque a pu m'entendre, je n'ai cessé de me le répéter, tant que je vous ai cru sincère. Voulez-vous vous rétablir

dans mon estime et dans mon amitié, voulez-vous que je croie que vous n'avez pas en effet aperçu dans l'éloignement ce que je pourrais donner à la reconnaissance, soyez mon gendre, et ce nuage, le premier qui s'est élevé entre nous, se dissipera à l'instant. — Non, monsieur, je ne commettrai point une faute capitale, parce que vous me la prescrivez; vos derniers jours ne s'écouleront pas dans l'amertume, parce que vous mettez de l'opiniâtreté où il ne faut que de la raison. Mais je ne perdrai pas mon ami pour avoir eu le courage de lui résister. Nous retrouverons cette douce confiance, ces tendres épanchemens qui nous ont si long-temps soutenus dans nos souffrances. D'Arancey, mon cher d'Arancey, cessez d'être injuste, et embrassez votre ami..... Dieu! grand Dieu, d'Arancey me repousse! — Je ne vous connais

plus. — Vous m'y forcez, cruel, le sort en est jeté. Je serai votre gendre et nous en gémirons tous trois. »

Le marquis n'avait pas feint le soupçon qu'il avait exprimé. L'apparence était contre d'Egligny; le vieillard se voyait contraint à mépriser son ami, à rompre un attachement qui faisait partie de son être, et son cœur était brisé. Il avait mis dans son ton, dans ses gestes cette vérité, cette énergie qui avaient subjugué le chevalier, et qui le laissaient sans défense. Fidèle à l'amitié et à la confiance de la beauté malheureuse, il entra chez Sophie, égaré, hors de lui, pour lui rendre la scène qui venait de se passer, et transiger avec elle par la plus singulière des propositions.

Sophie était destinée à passer sans cesse, et sans interruption, par toutes

les alternatives qui peuvent charmer et froiser une ame sensible. Elle commençait à contracter cette habitude du malheur qui produit la fermeté, et d'Egligny la trouvant plus calme qu'il n'avait osé l'espérer, se remit par degré, et finit en lui déclarant qu'il lui était impossible de vivre sans son père; que pour conserver son amitié, il avait consenti à devenir son gendre; qu'il en était fâché, très-fâché; mais qu'enfin ce malheur-là étant inévitable, ce que Sophie et lui pouvaient faire de mieux était de le rendre à peu près idéal. Qu'en conséquence, ils seraient, si ce parti convenait à la future, mari et femme aux yeux du monde; mais qu'ils vivraient comme un frère et une sœur qui s'aident mutuellement à supporter le fardeau de la vie. Il prononça le serment authentique de ne jamais user de ses droits; il pro-

testa que jamais il n'en aurait même la pensée.

Il faut être bien jeune et bien pur, pour faire de bonne foi à vingt-cinq ans une semblable promesse à une fille charmante. Sophie ne doutait pas que l'exécution n'en fût très-facile ; mais elle sentait que ce mariage, quelles qu'en fussent les suites, était une barrière insurmontable, éternelle, qui s'élevait entre elle et son amant. Elle trouvait cependant une sorte de plaisir à penser qu'elle lui demeurerait fidèle ; l'instant d'après, elle sentait tous les désagrémens de ce genre de fidélité, et pourtant elle marquait de la reconnaissance à celui qui, par pitié pour elle, voulait bien ne pas l'épouser tout-à-fait.

S'il était possible de trouver un côté gai à quelque chose d'aussi grave que les traverses qu'éprouvent les

amans, rien ne paraîtrait aussi plaisant que les entretiens de Sophie et du chevalier. Tous deux jeunes, tous deux tendres, ils convenaient très-sérieusement des moyens qu'ils emploieraient pour tromper la nature, qu'on ne trompe jamais, pour abuser le public, qui ne pénètre pas le mystère des nuits. Le jour, on se ferait des amitiés, rien que des amitiés, mais on s'en ferait beaucoup pour abuser M. d'Arancey, et la nuit, deux lits, aussi éloignés que le permettraient les murs de la chambre, recevraient deux époux qui resteraient aussi calmes, que s'ils étaient l'un à Paris, et l'autre à Pékin. Quel joli plan ! des caresses innocentes le jour pour préparer le répos imperturbable des nuits, à quatre pas de distance, quand l'époux peut tout oser, quand l'épouse est sans défense, qu'elle peut d'ailleurs s'oublier un

moment ; car enfin ces caresses de jour doivent insensiblement devenir plus vives, et puis les petites distractions de toilettes, un rideau entr'ouvert, un œil indiscret, l'imagination qui s'allume... que sais-je ; moi ? Il faut avoir soixante ans pour faire et tenir un semblable marché, et encore je ne sais pas... Quoi qu'il en soit, cette chimère avait son utilité : la bonne Sophie se livrait au petit orgueil de penser que jamais elle ne ferait d'infidélité à Charles, pas même en faveur de son mari, et les jouissances de l'orgueil, comme toute autre, reposent un peu un cœur tourmenté.

Le marquis voulait sincèrement le bien de sa fille, et pour le trouver dans un mariage forcé, il fallait qu'il eût de l'amour des idées toutes particulières. Etranger toute sa vie à ces passions qui font extravaguer, il ne croyait qu'à ces goûts frivoles, ai-

mables, inconstans qui sont si fort à la mode. Il ne doutait pas que sa fille n'oubliât promptement Charles, qu'elle ne s'attachât enfin au chevalier ; et cette union lui convenant parfaitement à lui, il ne s'occupa plus que d'en accélérer le moment.

Cependant Charles se rétablissait et attendait le plus promptement qu'il lui était possible, l'effet des promesses de spn oncle et du chevalier. D'Egligny s'était trop avancé envers son heureux rival, pour n'être pas embarrassé de la manière dont il se tirerait de là. Sophie, qui comptait bien aimer toujours Charles, et qui le disait cent fois par jour à son futur époux, Sophie voulait que son amant fût au moins instruit du traité conclu entr'elle et le chevalier ; elle devait y gagner des deux façons : d'abord, Charles lui saurait un gré infini de sa fidélité, et ensuite elle le liait, par

ces fréquentes entrevues avec son mari : elle pourrait donc le recevoir tous les jours, et elle protestait à d'Egligny qu'elle le recevrait sans danger pour sa vertu. D'ailleurs, qu'importent à un frère les actions particulières de sa sœur ? Le chevalier n'était pas précisément de cet avis : ses longues et fréquentes conversations avec Sophie le ramenaient insensiblement à un sentiment mal éteint. Il ne s'en alarmait pas parce qu'il est naturel d'aimer sa sœur ; mais il sentait qu'il n'était pas nécessaire qu'un second frère vînt se mettre en tiers dans sa maison. Bon gré mal gré, il fallut pourtant qu'il allât chez M. Botte.

Charles jetta les hauts cris, quand le chevalier lui communiqua ces conventions d'un genre si nouveau, et qu'il entreprit de lui persuader qu'il devait les approuver et en être

reconnaissant. Il ne voulait pas que sa Sophie se mariât de quelque manière que ce fût ; et puis la petite Grandeval l'avait convaincu qu'on recherce quelquefois une femme qu'on n'aime point ; or, d'Egligny avait aimé mademoiselle d'Arancey, il était difficile qu'il ne l'aimât pas encore, et comment se bornerait-il à jouer toujours le mari ? A quels dangers serait donc exposée la fidélité de son amie, si en dernier résultat elle ne se lassait point d'être fidèle, ce qui ne lui paraissait pas mathématiquement impossible.

M. Botte ne s'attendait pas à ce prochain mariage ; il en fut étourdi au point de ne pas s'arrêter un moment à l'extravagance des futurs époux. Depuis vingt ans il connaissait M. d'Arancey, il l'avait vu constamment aussi glorieux de son faste que de sa naissance : il croyait l'avoir

forcé à recourir à lui pour continuer un genre de vie qui lui était si cher, et il était loin de prévoir que l'amitié eut assez d'empire sur lui pour le faire descendre à un état au-dessous de la médiocrité. « Il est bien singulier, disait-il à son neveu, que cet homme, qui ne parlait que de ses équipages, de ses chevaux, de ses ancêtres, de sa livrée, qui était jaloux de son eau bénite, de son paint béni, de son encensoir, et qui faisait garder ses chasses comme madame Crétté du Bourget... — Hé, mon oncle, il s'agit bien de madame Cretté. — C'est une excellente femme, pleine de qualités, qui aime beaucoup ses parens et qui ne leur sacrifierait pas un lièvre. Mais revenons : il est bien singulier que M. d'Arancey ait oublié tout cela pour se borner à son pot au feu, tristement partagé avec sa fille et son gendre. Quel talisman

ont donc ces jeunes gens qui arrivent du Kamschatka ! — Mais vous plaisantez, je crois, mon oncle. — Vous savez, mon neveu, que je ne plaisante jamais. — Vous oubliez au moins vos promesses. — Pour qui me prenez-vous, monsieur ? — Et vous laissez faire cet odieux mariage. — Je compte bien encore l'empêcher. Tu me crois donc sans sensibilité, sans entrailles ? je suis donc ton ennemi ? — Hé, non, mon oncle ; mais ce ne sont pas des mots qu'il faut ici. Aussi, monsieur, vais-je agir, et efficacement, je l'espère. Je cours chez le marquis. — Oh, oui, je vous en prie, mon oncle. — Et je lui parlerai vertement. — Hé que lui direz-vous, que vous ne lui ayez déjà dit ? — Voilà un enfant bien opiniâtre. Croyez-vous, monsieur, que j'aie le talent de persuader les gens sans leur parler ? me prenez-vous pour un

mime ? — Si vous parliez plutôt à mademoiselle d'Arancey ? — Pourquoi faire, monsieur, pour la détourner de ses devoirs auxquels je l'ai ramenée moi-même ? — Vous me faites mourir, mon oncle, avec vos idées exagérées de vertu. — Monsieur, qui ne fait pas trop en ce genre pour les autres, ne fait jamais assez pour soi. — Et je serai victime de votre système. Oh, je mourrai, décidément je mourrai. — Le malheureux en est capable. Je vous répète, monsieur, que je vais parler à ce père-là : je connais son faible, je suis en mesure, et j'ai à lui faire des observations d'une force majeure. — Hé, mon dieu, mon oncle, que ne les lui faisiez-vous plutôt ! Ne m'arrête donc pas davantage, si tu ne veux pas que je les lui fasse plus tard ».

M. Botte arrive chez le marquis. Il entre dans une petite pièce éclai-

rée par un *quinquet*, qu'on honorait du nom d'antichambre, et que le cher oncle reconnut servir à la fois de cuisine, de bûcher et de cabinet de toilette; car vous savez que le marquis avait repris le toupet en fer à cheval, les boucles détachées et la bourse. Deux laquais de louage avaient endossé en entrant la livrée, qu'ils devaient renfermer en sortant dans un garde-manger, qui ne servait plus qu'à cet usage. Comme la valetaille a joué de tout temps dans les antichambres des gens de qualité, ceux-ci, fidèles aux grands usages, et ne pouvant faire un brelan à deux jouaient au noble jeu de l'oie, dans les intervalles où ils n'avaient personne à annoncer.

Un de ces drôles qui avait des souliers percés, des bas crottés, des manchettes sales, et les cheveux poudrés à blanc, demanda gravement à

M. Botte sous quel nom il fallait l'annoncer ? « Hé, parbleu, sous le mien : Jacques Nicolas Botte. — Jacques, Nicolas... Vos qualités ? — Honnête homme. Tu ris maraud. — On n'entre point ici qu'on ne soit titré. Etes-vous prince, duc, comte, marquis ? — Je suis un être fatigué de tes questions, et je vais m'annoncer moi-même. — Mais, monsieur... — Range-toi, faquin. » Et M. Botte lui applique un vigoureux coup d'épaule ; il passe, le laquais le poursuit ; il pousse vivement la porte et renverse une bergère passablement garnie en vieille moquette. Dans la bergère était une antique duchesse qui roula sur un tapis de lisière, et qui présenta, à la clarté d'une bougie unique, des appas auxquels, depuis trente ans, personne n'avait été tenté de faire voir le jour.

M. d'Arancey reconnaît M. Botte,

et rougit jusqu'au blanc des yeux. Un bourgeois, et un bourgeois assez impertinent par fois, pénétrer dans une assemblée aussi respectable ! Le marquis sentait bien que l'étiquette voulait qu'il le fît mettre à la porte ; mais il savait bien que le cher oncle n'endurerait point paisiblement un tel affront, et que la scène deviendrait plus scandaleuse encore. Comme de deux inconvéniens, il faut choisir le moindre, quand on peut choisir ; le marquis jugea que pour être plus promptement débarrassé, il fallait laisser dire le bourgeois, qui se retirerait probablement lorsqu'il aurait exhalé sa bile.

Pendant que M. d'Arancey se consultait, un cordon bleu relevait Madame la duchesse, qui faisait des efforts incroyables pour rougir, en minaudant à travers les bâtons de son éventail ; un cordon rouge rele-

vait son chignon, un chevalier de Saint-Louis son ratelier, et le cher oncle, son œil d'émail, qu'il voulait à toute force faire rentrer dans son orbite. Cette haute noblesse, qui se croyait en sûreté dans cette chambre, comme Dieu dans son sanctuaire, indignée de la familiarité de ces manières, exprima son humeur par certaines expressions très-claires que le cher oncle ne jugea pas à propos de relever, de peur de s'écarter de son but. Il fut s'asseoir sans façon près du marquis, et lui frappant sur la cuisse : « Vous êtes entêté et moi aussi : Vous avez juré de faire une sottise, j'ai fais serment de l'empêcher, et je m'explique. C'est moi qui ai acheté votre terre du Berry, et vos trois métairies. C'est moi qui vous ai réduit à recevoir ces messieurs et ces dames dans ce taudis, et à les régaler avec de la piquette et

le plat de bœuf à la mode : j'en ai vu les débris en entrant. C'est moi qui vous croyais assez de bon sens pour ne pas préférer la morgue à l'aisance, et votre satisfaction personnelle au bonheur de votre fille. C'est moi enfin qui reviens à vous, puisque vous continuez à vous éloigner de moi.

« Voici mes dernières propositions. Je vous rends votre terre du Berry, vos trois fermes et votre château d'Arancey. Ceci vaut la peine d'y réfléchir, c'est cent mille livres de rente que je vous offre.

« Vous en jouirez en toute propriété, sous la seule condition de ne pouvoir ni vendre ni aliéner. Après vous, ces biens passeront à votre fille, et retourneront à mes héritiers, si elle meurt sans enfans. Il me restera encore de quoi la doter très-passablement, sans que vous pre-

niez un obole sur votre revenu. D'après cet arrangement, vous recevrez vos amis dans un château meublé comme celui d'un souverain ; vous les traiterez splendidement ; vous leur prêterez de l'argent, considération qui peut déterminer ces messieurs et ces dames à appuyer ma demande, et enfin ce qui vous flattera autant que le reste, vous conserverez votre nom d'Arancey, auquel vous tenez tant. Je m'oblige devant témoins à ne jamais vous appeler Thomasseau, à descendre avec vous jusqu'à la déférence, et à paraître reconnaissant, lorsque c'est vous qui me devrez tout. Prononcez maintenant : mon neveu est-il votre gendre ?

« Mais vraiment, reprit la duchesse, l'argent rapproche les distances, et il est très-agréable d'en pouvoir prêter à ses amis. Rappelez-

vous, mon cher marquis, que nos jeunes seigneurs ne dédaignaient pas de s'allier à la finance. — Madame, ils élevaient leur femmes jusqu'à eux; ici, mademoiselle d'Arancey descendrait jusqu'à M. Montemar. — Mais, mon cher marquis, de l'argent à la disposition de ses amis! — L'argent n'est rien, Madame, l'honneur est tout. Et en quoi, poursuivit M. Botte, faites-vous consister cet honneur? dans ces brimborions qui vous pendent au cou? Savez-vous ce qui vous arrivera, M. Thomasseau ? Je vais vous le dire. Vous achèterez une misérable bicoque et quelques arpens dont vous mangerez bien vîte la moitié, et vous labourerez le reste en sarrau de toile, en sabots et l'épée au côté. Vous mourerez orgueilleusement de faim, vous et les vôtres, et ce bon d'Egligny, qui est en âge de faire son

chemin, et que je pousserais dans le commerce, sera tout en gros votre premier garçon de charrue. La jolie perspective pour l'arrière-petit-fils d'un maréchal de France!

» — Avez-vous fini, M. Botte? — Absolument, M. Thomasseau. — Voici ma réponse, et je vous prie de vous en souvenir. Je suis le maître de ma conduite et du sort de ma fille. — C'est malheureusement trop vrai. — Je persiste dans mes résolutions.... — Je devais m'y attendre. — Et si l'indigence que vous m'annoncez devient en effet mon partage, je ne m'en plaindrai pas à vous. — Et vous ferez bien. — Dispensez-moi à l'avenir de vos visites. — Il est inutile de me le recommander. — Et surtout de vos incartades, que je ne supporterai pas toujours aussi tranquillement. — Hé bien, adieu, adieu donc, jusqu'à l'éternité, mon-

sieur Thomasseau. Je pars à l'instant avec mon neveu. Je le tire d'un pays où le chagrin lui ôterait infailliblement la vie; je fais avec lui le tour de l'Europe, pour le distraire et le guérir de son amour; et si je rencontre une seconde Sophie, ce qui n'est pas très-probable, mais ce qui n'est pas absolument impossible, je la lui fais épouser, et je reviens m'établir à côté de vous, pour vous rendre témoin de son bonheur, et vous faire enrager. »

» A moi, à moi, tous mes gens, crie M. Botte, en rentrant à l'hôtel. Qu'on prépare une berline de poste; qu'on emplisse la vache, les coffres, la cave et mes malles de tout ce qui peut être utile ou agréable pour un voyage de trois ans; qu'on m'aille chercher des passe-ports; que mes deux valets de chambre passent la culotte de peau, et vous, monsieur

mon homme d'affaires, garnissez-moi mon porte-feuille. Ah !... qu'on dise à Horeau d'être prêt dans une heure ; je le prends avec moi, parce que ce pauvre Charles n'est pas dans un état à pouvoir être grondé. — Hé, mon oncle, où allez-vous donc ? — Ce marquis Thomasseau a le diable au corps, et je t'emmène à Pétersbourg, à Londres, à Madrid. Qu'est-ce que cet homme révérentieux, qui me regarde d'un air hébété ? — Mon oncle, c'est un marin, qui arrive de la Guadeloupe. — De la Guadeloupe ? C'est là que mon pauvre père est mort. Que voulez-vous, monsieur le marin ?... Pas tant de révérences ; je ne les aime pas.

« Monsieur, je suis Anglais. — J'en suis bien aise. — J'étais sur la flotte qui s'empara de cette colonie, en mil sept cent quatre-vingt... — C'est bon, c'est bon. Si vous nous

avez pris cela, nous vous avons rossé à Dunkerque dans cette guerre-ci, à Fontenoy dans une autre, et sur toutes les côtes de France, sous Philippe-Auguste, et ses successeurs, malgré vos intrigues et vos alliances avec des ducs de Bourgogne et de Bretagne, qui vous faisaient beau jeu. Après, monsieur le marin ? — J'ai été chargé par notre amiral de l'examen des papiers français... — Dépêchez-vous donc ; je pars pour Pétersbourg. — Et dans un arrière-cabinet du gouvernement, j'ai trouvé ce brevet. — Qu'est-ce que c'est que ce chiffon ?

» Louis, par la grâce de Dieu, etc. En récompense des services rendus à la navigation et au commerce, par Antoine-Xavier Botte, écuyer... Mon père écuyer ! il ne m'a jamais dit qu'il fut écuyer. C'est apparemment un titre que le roi a bien voulu

lui conférer : poursuivons... — Par Antoine-Xavier Botte, écuyer, il nous a plu l'élever, et l'élevons par ces présentes au grade de capitaine de frégate de notre marine royale.... Je n'ai jamais entendu parler de cette promotion. Voyons la date.... du mois qui a précédé celui de son décès. Ce brevet lui aura été adressé à la Guadeloupe, et il n'a pas eu le temps de me faire part de cette faveur de la cour..... Signé Louis, et plus bas, Saint-Priest : c'est très-en règle, parbleu.

» — Votre nom, monsieur, est très-connu dans tout l'univers commerçant. — Je le crois bien, monsieur. — J'ai cru vous faire plaisir en vous conservant cette pièce. — Vous m'en faites, et beaucoup. J'ai toujours honoré mon père, et cette distinction ajoute à mon respect pour lui. — Mes affaires m'ayant amené en

France, je me suis fait un devoir de vous présenter moi-même ce brevet. — C'est très-honnête, en vérité.... Diable, diable! si j'avais eu cette pièce-là ce matin..... Hé, bien, Henri, qu'est-ce encore? — Un monsieur qui arrive de Marseille. — Je suis originaire de cette ville, et j'ai toujours aimé les Provençaux, j'en ai conservé la franchise. Faites entrer.

» Celui-ci me serre la main : bon cela. Voilà les manières qui me plaisent. Ah! ne secouez pas ce bras si fort; c'est celui de mon rhumatisme.

» — Monsieur, j'étais membre du comité révolutionnaire d'Aix. — Tant pis pour vous, monsieur. — Mais, je n'y étais entré que pour être utile aux honnêtes gens. — L'intention est louable. — Nommé pour compulser les archives du parlement, de

différens tribunaux de la province, et les registres des églises, j'ai conservé les titres de quelques familles illustres, et notamment de la vôtre. — Ma famille illustre! vous vous mocquez de moi, mon cher ami. — Je vous respecte, je le dois, et je vous prie d'examiner cesliasses.—Voyons, monsieur, voyons. Il serait plaisant que je fusse noble sans m'en être jamais douté.

» Oh, comme ces parchemins sont vieux et enfumés! quels caractères gothiques! Henri, ma loupe.. .... M'y voilà. Contrat de mariage de haut et puissant seigneur Ferdinand comte de Botta, fils unique du marquis de Botta, felt-maréchal au service de sa majesté l'impératrice, et de Irène de Boralette..... Attendez donc; j'ai entendu parler de ce marquis de Botta. Charles, remettez moi sur la voie. — Je crois, mon oncle, que

c'est celui qui a pris Gênes... — Précisément. Diable !

« Extrait des registres de baptêmes de la paroisse Notre-Dame de Marseille. A été baptisé, le quinze février seize cent quatre-vingt-dix, Auguste, fils de Ferdinand, comte de Botta... Et voilà un brevet qui nomme Auguste de Botta, garde de la marine, à Toulon. Pourquoi donc cet Auguste ne s'appelle-t-il pas comme son père? Vous savez, mon oncle, que nous avons l'habitude en France de changer en *e* muet l'*a* final des noms propres italiens. — C'est vrai. Mais cet Auguste de Botta est mon bisaïeul, et comment mon père a-t-il cru qu'il était matelot?..... garde marine, marin.... Le cher homme aura confondu. Il est bien extraordinaire pourtant que des pères laissent ainsi tomber leur filiation dans l'oubli. Vous verrez qu'il se sera

trompé encore au sujet de mon grand-père, dont il faisait tout simplement un pilote.

« Contrat de mariage d'Auguste de Botta, écuyer... Ah, la famille perd ici de son illustration... d'Auguste de Botta, écuyer, et de demoiselle Gertrude de Miolan.

« Extrait des registres de baptêmes de la paroisse Notre-Dame de Marseille.

« A été baptisé, le sept mai mil sept cent trois, Jerôme, fils de.... Ce Jérôme est mon aïeul... Corbleu, je le savais bien que mon père faisait encore ici une bévue. Voici un ordre authentique du roi, qui donne commission à Jérôme de Botte, officier de la marine royale, très-instruit dans le pilotage . . . Et mon père en faisait un pilote ! . . . Qui donne commission à Jérôme de Botte,

de monter la flûte *la Danaé*, d'aller sonder les rades nouvellement découvertes dans la mer du Sud . . . Parbleu, la négligence de mon père est bien impardonnable ! laisser perdre des titres aussi importans ! Ce n'est pas que je tienne infiniment à ma noblesse ; mais enfin on est bien aise de savoir de qui on sort, et puis il faut avouer que la noblesse a son utilité. Elle récompense les belles actions, et elle impose aux héritiers du nom, l'obligation de marcher sur les traces de leurs pères. Que diable, si j'avais su cela avant la révolution, j'aurais repris mon nom de Botta, et avec ma fortune, je me serais fait marquis comme un autre. A quoi tout cela me servira-t-il maintenant ? — A faire mon mariage, mon oncle. — Tu as parbleu raison... Ah, quest-ce que c'est que cette pièce-ci ? c'est du latin, ou le diable m'emporte. Vois

donc cela, Charles : moi je ne sais pas le latin.

« Mon oncle, ce sont des lettres de noblesse accordées en 774 par Didier, dernier roi des Lombards, à Adrien Botta, son valet de chambre, pour lui avoir conseillé de déclarer la guerre à Charlemagne, son gendre, qui venait de répudier sa fille. — Un valet de chambre ! C'est bien peu de chose que cela. Mais les familles les plus illustres ont eu leur commencement, et ma foi, quand on date de l'an 774, et d'un roi des Lombards, on peut aller de pair avec ce qu'il y a de plus distingué.

« Or ça, Charles, me voilà noble, et très-noble, comme tu vois. Tu me disais tout à l'heure, que ma noblesse me servirait au moins à faire ton mariage. Mais, mon ami, mon père qui ne savait rien de tout ceci, ou qui n'en voulait rien dire, peut-être

parce qu'il n'était pas riche, mon père a marié ma sœur à ce pauvre Montemar, qui était à la vérité procureur du roi au baillage de Tarascon ; mais roturier dans toute l'étendue du mot. Je ne t'en aime et ne t'en prise pas moins ; mais comment faire entendre raison à mon confrère le marquis d'Arancey, qui ne veut rien entendre.

« Monsieur, reprit le Marseillais, j'ai trouvé une Rosalie Botte dans cette liasse, ce qui m'a déterminé à la joindre à l'autre. — Rosalie Botte ? C'est ma sœur. — Ah, que je me sais bon gré de n'avoir pas fait brûler cela.

« Allons donc, Charles moins de nonchalance ; examine ceci ; que diable, tu y es plus intéressé que personne. — Voici, mon oncle, un arbre généalogique . . . . Cela ne prouve rien. — Cela prouve beau-

coup. La tige commence par Adrien de Montemar, ennobli après la première croisade, par le pape Urbain II. Voilà les enfans, les petits-enfans, les arrières-petits-enfans.... — Du pape Urbain II ? — Et non, mon oncle, vous savez bien que les papes n'ont pas d'enfant. — Tu plaisantes, mon neveu ; et Alexandre VI, qui en faisait publiquement à sa fille Lucrèce qu'il maria trois fois pour la forme, et qu'il enleva à trois maris, dont il fit assassiner le dernier, Alphonse d'Arragon, pour la donner enfin à l'héritier de la maison d'Est ? Je t'en citerais bien d'autres, qui de leurs bâtards se sont fait des neveux. — Cela n'est pas croyable, mon oncle. — A la bonne heure ; mais cela est. Au reste, il s'agit ici des descendans d'Adrien de Montemar. Les voilà tous ; tu as raison... Ah, le tronc se divise en deux branches ;

ici, en l'an 778, voilà un Raoul de Montemar qui recueille l'armure de Roland, tué à la bataille de Roncevaux . . . Mais j'ai vu cette armure au château de Sedan, et que le diable m'emporte, si je conçois comment elle y est venue. — J'ai vu, moi, mon oncle, l'armure de Godefroi de Bouillon : elle était toute neuve. — Mon cher ami, en armures comme en reliques, la foi fait tout. Dieu te dispense pourtant de prouver l'origine des premiers, et de croire aux secondes. Mais revenons aux Montemar... Voilà, après quelques générations, un duc du nom... Ventrebleu ! un duc de Montemar !... Il gagne en Italie la bataille de Bitonto.... L'arrière-petit-fils de ce duc est premier président au parlement d'Aix... Le fils du président est conseiller au même parlement... Voilà encore une grande maison qui

décheait. Mais la noblesse de robe n'est pas à dédaigner, et le chancelier de l'Hopital valait bien le cardinal de Lorraine . . . . Les petits-fils du conseiller sont, l'un procureur du roi au baillîage de Tarascon, et marié à Rosalie Botte; l'autre est lieutenant des maréchaux de France à Marseille, ce qui prouve que la noblesse est restée pure. C'est ce dernier, reprit le Marseillais, qui a continué l'arbre généalogique, et sans moi, l'aîné des Montemar passait fort mal son temps : le tribunal révolutionnaire tranchait impitoyablement cette branche.

« Je ne reviens pas de ma surprise, s'écriait Charles. — Ni moi, répondait son oncle. Mais comme je ne crois pas légèrement, voyons les pièces à l'appui... C'est très-bien... c'est au mieux... c'est à merveille. Je suis flatté, enchanté, ravi que tu sois

noble aussi. D'abord, cela doit lever toutes les difficultés. Ensuite, il est désagréable que la naissance établisse entre proches parens une différence sensible... Qu'as-tu donc, monsieur de Montemar ? — Une colique épouvantable, mon oncle ». Charles mordait son oreiller, et se tenait les côtés, pour ne pas éclater de rire.

Horreau entra, vêtu à peu près comme s'il allait à la nôce. « On ne vous a donc rien dit de ma part, monsieur ? — Pardonnez-moi : on m'a dit que vous comptiez me mener à Pétersbourg. — Je ne pars plus, monsieur ; mais pourquoi n'êtes-vous pas en habit de voyage ? — C'est que dans aucun cas je ne voulais partir. — Voilà qui est singulier. — Moins singulier, sans doute, que vos manières impératives. — Savez-vous, M. Horreau, qu'indépendamment des droits de l'amitié, je viens d'en

acquérir à votre considération ? Je ne la réclamerai jamais, parce que vous êtes trop raisonnable pour ne pas me l'accorder. Apprenez que mon neveu et moi nous sommes nobles, monsieur. — Bah ! — Et annoncez-le partout, je vous en prie, parce que je n'aime pas à me venter. — Voici du plaisant, par exemple. — C'est on ne peut plus sérieux ; prenez, lisez et jugez. — Ma foi, monsieur le gentilhomme, je ne lirai pas ces vieux parchemins. — Vous les lirez, monsieur. J'aime mieux vous en croire sur parole. — A la bonne heure : je monte en voiture. — Pour aller montrer cela ? — Pourquoi sont faits des titres de noblesse ? — Vous allez vous donner un ridicule. — Aux yeux de quelques bourgeois. — Qui valent bien un noble vendant de la canelle, du cacao, de l'indigo, des clous de girofle et du gingembre. —

Le commerce en gros ne déroge point, entendez-vous, monsieur; et Samuel Bernard valait tous les barons allemands. — Mon cher ami, rendez aux rats ces rogatons qu'on n'aurait pas dû leur ôter. — Voilà les idées rétrécies de mon père et du procureur du roi de Tarascon. Je ne m'étonne plus de leur modeste silence : M. Horeau en eut fait tout autant. — Et vous feriez bien de les imiter. — Vous feriez bien mieux de vous taire, monsieur. Il ne convient pas à tout le monde d'avoir cette grosse franchise avec un descendant du vainqueur de Gênes. Je vais courir tout Paris mes titres dans ma poche; je forcerai le marquis d'Arancey à me reconnaître pour son égal, et à conclure enfin le mariage de sa demoiselle avec M. de Montemar, mon neveu ».

Horeau, vous vous en souvenez,

était dans la confidence. Il avait craint que M. Botte, qui n'avait laissé échapper jusqu'alors aucune occasion de médire de la noblesse, ne jetât ses titres au feu, et il avait voulu le forcer à s'en servir par le moyen ordinaire ; la contradiction. Le pauvre Horeau connaissait bien peu le cœur humain. Qui de nous n'a pu s'appliquer, cent fois dans sa vie, la fable du renard et des raisins ?

Le cher oncle aimait beaucoup son neveu, et il nous l'a prouvé sans cesse dans le cours de cette histoire ; mais son petit orgueil était agréablement chatouillé, et c'est encore une de nos faiblesses de préférer notre satisfaction personnelle à l'intérêt d'autrui. M. de Botte, certain d'être reçu avec distinction par son confrère le marquis, commença par visiter certaines personnes à qui il était bien aise de jeter de la poudre aux

yeux. Il voulait ajouter à l'estime que lui accordaient les uns, et rendre les autres malades de dépit.

Madame Duport était la femme qu'il respectait le plus, et ce fut chez elle qu'il courut d'abord. Elle eut la complaisance d'écouter tout ce qu'il voulut lui dire, et d'avoir l'air de lire avec lui des paperasses dont elle ne déchiffrait pas quatre mots de suite ; mais elle savait que chaque homme a sa chimère, qu'il y tient, qu'on l'indispose en voulant le désabuser, et le descendant du vainqueur de Gênes la quitta, enchanté de ses manières, pour courir chez quelque particuliers qui estimaient plus l'arithmétique que le blason, qui le disaient au moins.

L'un affecta de traiter notre gentilhomme plus familièrement que jamais ; l'autre lui demanda ce qu'il

avait fait pour profiter des distinctions accordées à ses aïeux ; celui-ci affecta de rappeller tous les abus de la féodalité ; celui-là cita malignement la date du décret qui supprime la noblesse, et M. de Botte, plein d'humeur et de dédain, prononça qu'il n'y avait parmi ses connaissances que madame Duport et le marquis d'Arancey qui eussent le sens commun. Il se promit de ne conserver aucune rélation avec cette bourgeoisie, et de ne voir que le seul Horeau dans la roture. « La solidité de son amitié, disait le cher oncle, justifiera cette distinction aux yeux de mes confrères, et puis il faut que j'aie quelqu'un à gronder, et et je ne peux me passer de cet homme-là ». Ce plan arrêté, il se fit conduire chez M. d'Arancey. C'est là qu'il devait jouir de la plénitude de sa gloire ; c'est là que, pour la première fois,

des cordons bleus le traiteraient en égal : il le croyait ainsi.

Il arrive, il descend de voiture, il monte, ses parchemins sous le bras. Les deux laquais de louage n'ont pas besoin de l'interroger cette fois. Monsieur de Botte, déjà convaincu du respect dû à l'étiquette, leur ordonne gravement d'annoncer un descendant du conquérant de Gênes. La vénérable assemblée ne doute point qu'il ne soit question du duc de Fronsac. Cordons bleus, cordons rouges, tous se lèvent, et vont jusqu'à la porte de la salle unique au-devant de monsieur le duc. Ils restent stupéfaits à l'aspect du cher oncle, qui leur dit d'un ton cavalier : « Ma foi, messieurs mes confrères, vivent les gens comme nous pour la politesse. Je sors de chez trois ou quatre bourgeois qui ne m'ont pas seulement reconduit ». On se regarde, on croit

que le cher oncle a perdu la tête; on reprend ses places. Le marquis s'arme d'un front sévère, et il allait rappeler à M. Botte la prière qu'il lui avait fait de cesser ses visites, lorsque celui-ci, tout à son objet, prit un comte par un bras, un duc par le jabot, les amena devant une table, y traîna un fauteuil, se jeta dedans, et parla ainsi à ces deux messieurs, fort étonnés d'être debout devant un marchand assis.

«Mes bons amis, voici mes titres. Ce ne sont pas des effets verreux comme ceux qu'achetaient certains bourgeois jaloux de se décrasser: mes lettres de noblesse datent de l'an 774; celles de mon neveu de la première croisade. Voilà, messieurs, voilà le grand sceau du fameux Didier, dernier roi des Lombards; voilà celui du pape Urbain II; voilà une médaille frappée en l'honneur du marquis de Botta

vainqueur de Gênes ; voilà un brevet de Pierre l'Ermite, généralissime des croisés, qui nomme contrôleur général et conservateur des reliques qu'on prendra à Jérusalem, Adrien de Montemar, tige de la famille de mon neveu. Voici des brevets de Louis XIV, et de Louis XV, que n'ont point arrachés l'importunité, l'adulation, ou de basses complaisances envers le souverain : ils sont le prix des services éclatans rendus à la patrie. Voyez, messieurs, examinez et convenez que je ne suis pas indigne de l'honneur que vous m'avez fait de venir au-devant de moi ».

Tout cela était dit avec tant de vérité, les pièces présentées avec tant de confiance, qu'il n'était pas possible de se refuser à les lire. La noblesse n'admet un nouveau membre que sur des preuves résultantes du plus sévère examen, et les six plus

anciens gentilshommes se rangèrent au tour de la table, disposés à chicaner sur la moindre vétille, la moindre lacune, la moindre mésaillance.

Monsieur de Botte qui ne craignait rien, les laissa faire, s'empara de la personne de son confrère le marquis et le tira à l'écart. Il lui parla avec le feu que lui inspirait son amitié pour Charles et la confiance que lui donnait sa naissance. Il se résuma en disant que le confrère n'avait plus de prétexte pour s'opposer au bonheur de son neveu ; que ce mariage très-convenable par le rang des deux familles, et par la fortune qu'apportait M. de Montemar, ne devait plus être retardé ; qu'il se flattait que mademoiselle d'Arancey allait être relevée par son père de la promesse qu'elle avait faite d'épouser d'Egligny ; que le chevalier rendrait volontiers la parole qu'il avait reçue du marquis ;

qu'à la vérité cet aimable garçon demeurerait sans ressource ; mais que lui, monsieur de Botte en prendrait soin, foi de gentilhomme.

Le marquis poussait l'amour du rang jusqu'à la puérilité ; mais il avait des qualités, et surtout une grande force de caractère. La noblesse de M. Botte à laquelle il croyait, son immense fortune, qui en eut séduit tant d'autres ne l'éblouirent pas un moment. « Je vous remercie, monsieur, de l'honneur que vous persistez à vouloir faire à ma fille, mais nous sommes liés d'Egligny et moi par le lien le plus sacré pour des gens de notre sorte, notre parole d'honneur. — Bah, bah, mon cher confrère, je vous dis qu'il vous rendra la vôtre. — Je ne le crois pas capable d'oublier ce qu'il se doit. Mais si cela était ? — Je me respecte trop pour suivre un pareil exemple, et ma fille n'étant

point à lui, ne serait à personne. — Vous êtes le gentilhomme de l'Europe le plus entêté, le plus déraisonnable, le plus..... — Vous m'avez entendu, monsieur, permettez-moi de rejoindre le cercle. — Corbleu, monsieur le marquis, il vous sied bien de me refuser ! savez-vous que mes ancêtres étaient titrés, quand les vôtres languissaient encore au dernier rang des derniers citoyens ? savez-vous que je possède en richesses ce qu'avaient à peine quatre pairs de France? et vous ne voulez pas m'accorder votre fille ! eh bien, j'emmène mon neveu, je le marie à une petite souveraine d'Allemagne, que j'achète, elle et ses états, et quand vous aurez mangé vos cent mille francs; vous serez trop heureux de venir à sa cour, et d'obtenir de l'emploi dans son régiment des gardes. »

Ce n'étaient là que des mots qu'ar-

rachait le dépit. M. Botte avait encore des ressources. « Allons, dit-il, messieurs les experts en titres de noblesse, finissons, s'il vous plaît, et rendez-moi les miens. Volontiers, monsieur, dit un petit duc d'une voix aigre-douce, qu'il assaisonnait d'un rire sardanique; mais je vous observe que celui qui vous a vendu ces pièces ne connaissait pas la chronologie. — Corbleu, monsieur, me croyez-vous fait pour acheter ces choses-là. — Mais je doute fort, monsieur qu'on vous les ait faites pour rien. — Ne me poussez pas davantage; je sais à quoi l'honneur oblige un gentilhomme. — Un gentilhomme ! Oh, oh, oh ! — Oui, ventrebleu, je le suis, et il serait plaisant que l'on me contestât ma noblesse. Je ne vous la conteste pas, monsieur... — A la bonne heure, — Je suis convaincu qu'elle n'a jamais existé... Oh; je vous prie, monsieur

pas d'emportement. Je veux m'emporter, moi, et vous voir sur le pré le couteau de chasse à la main, pendant que je suis en colère. — Je ne peux pas me mesurer avec vous, monsieur. — Et la raison, monsieur? — Vous n'êtes qu'un roturier ».

Ici, M. Botte exaspéré, furieux, saute sur les pincettes; trois ou quatre comtes ou marquis sautent sur M. Botte et le remettent dans son fauteuil, où ils le tiennent fixé par les quatre membres. Le cher oncle écumait, égratignait; un malveillant prétendit même qu'il cherchait à mordre. L'un proposait de lui arracher les oncles, un autre les dents, un troisième voulait le faire passer par la fenêtre avec ses titres. Le marquis n'avait pas oublié certains services que lui avait autrefois rendus le bourgeois gentilhomme; il craignait les suites de cette scène,

parce qu'il connaissait le cher oncle opiniâtre, au point de se faire assommer plutôt que de céder, si on ne lui alléguait pas de raisons valables; et il savait qu'un noble qui tue un vilain, ne se tire pas de là aujourd'hui comme dans le bon temps, avec une légère amende. Il déclara au duc, d'un ton poli, mais ferme, qu'il se flattait qu'au lieu de pointiller, il voudrait bien prouver à M. Botte ce qu'il venait d'avancer.

«Rien de plus facile, marquis: Voilà de prétendues lettres de noblesse expédiées en l'an 774; et c'est seulement à la troisième race, c'est-à-dire, à l'an 1060 au plutôt que remontent les premières lettres de noblesse, en admettant encore que Hugues Capet en ait données, ce que je ne crois pas. Voilà un marquis de Botte qui a pris Gènes en effet; mais cet événement eut lieu en 1746, et

de cette époque à nos jours, c'est-à-dire en cinquante-sept ans, on donne à ce marquis un fils, un petit-fils, un arrière-petit-fils, plus le père de monsieur, et enfin, monsieur lui-même. Cinq générations en cinquante-sept ans ! c'est trop fort, marquis, c'est trop fort.

« Les titres du neveu ne valent pas mieux que ceux de l'oncle. Adrien de Montemar est ennobli après la première croisade, qui finit par la prise de Jérusalem, en l'an 1099 ; et l'arrière-petit de cet Adrien, sauve l'armure de Roland à la bataille de Roncevaux, qui se donna en 778, c'est-à-dire, trois cent vingt-un ans avant la naissance de l'arrièr-grand-père. Vous conviendrez, marquis, qu'il est permis de tourner en ridicule de semblables inepties ».

Monsieur le duc eut puparler deux

heures encore sans craindre d'être interrompu. Le pauvre M. Botte était attéré, anéanti. Le marquis, en faisant d'incroyables efforts pour ne pas lui rire au nez, lui remit ses parchemins sous le bras, prit la lumière et marcha devant lui. Le cher oncle se rongeait les poings, en entendant de l'escalier des éclats aussi bruyans que prolongés. Il savait cependant bon gré au marquis de l'avoir ôté de cette chambre, et de prendre la peine de le reconduire. Cette politesse avait un but : c'était de faire connaître M. Botte au portier et de le consigner à la porte.

Ce dernier affront ralluma son sang ; ses humeurs fermentèrent, et il était parvenu au dernier degré de fureur, lorsqu'il rentra chez lui ; il criait à tue-tête qu'on lui cherchât Guillaume, et il répondait à toutes les questions de Charles et de Ho-

reau que son état inquiétait : qu'on me cherche Guillaume.

Guillaume n'était pas difficile à trouver. Pendant qu'on fabriquait les titres, il avait eu de fréquentes conférences avec Horeau et Charles. Ils avaient compulsé cent volumes, et Charles seul avait causé ces erreurs de date, parce qu'il parlait de mademoiselle d'Arancey, lorsqu'il était question de Roland; il en parlait, lorsqu'il s'agissait du pape Urbain ; il en parlait sans cesse, et Horeau qui n'avait pas la tête forte, confondait les époques et fournissait de fausses notes.

Guillaume parut. « Maraud, qui trouves tout ce que tu cherches, trouve-moi un marin anglais et un provençal qui sont venus me berner ce matin. — Comment cela, monsieur? — Pas de question, faquin ; de l'intelligence et de l'activité. Voilà

de l'or, trouve-moi ces deux hommes. — Je les trouverai, monsieur. — Qu'ils meurent sous le bâton. — Mais, monsieur..... — Qu'ils meurent ; je paie et je ne veux pas d'observation. — Ils mourront monsieur ; » et Guillaume sort.

« Des malheureux qui viennent flatter ma faiblesse, qui se jouent de ma crédulité, qui me livrent aux brocards, aux mépris !.... Ils mourront..... Oui, ils..... » M. Botte se frappe le visage de ses deux mains ; il ouvre précipitamment la porte : il court, il laisse Horeau et Charles convaincus que leur stratagème n'a servi qu'à le couvrir de ridicule. Horeau se repend, parce qu'il est bon ami ; Charles se désespère, parce qu'il respecte son oncle, et que sa bien-aimée lui échappe encore : tous deux tremblent que monsieur Botte ne découvre leur conni-

vence avec Guillaume, et M. Botte court toujours.

Guillaume était déjà dans la rue. Le cher oncle l'arrête par une oreille, et s'écrie : « Où vas-tu malheureux ! Guillaume répond qu'il va lui obéir. — Tu ne vois pas que je demande un crime, dont je gémirais le reste de ma vie. Et tu as consenti à en être l'instrument, toi qu'ils n'ont point offensé, qui n'as pas du moins ta colère pour excuse.... Ne me réponds pas, garde cet or, tu l'as corrompu en le touchant ». La vérité est que Guillaume comptait bien n'assommer personne, et qu'il allait gaîment manger l'argent du cher oncle avec ses camarades dont il avait fait des anglais, des provençaux, dont il eût fait des turcs au besoin.

Quand on écoute le cri de l'humanité, on n'est pas loin d'entendre la voix de la raison. Horeau observa

qu'au lieu de s'emporter et de faire assommer les gens, il fallait au contraire empêcher l'aventure de se répandre, et prendre pour cela les mesures le plus promptes. M. Botte se rendit à ce conseil. Il écrivit au marquis qu'il attendait de sa délicatesse le secret le plus profond sur ce qui venait de se passer, et qu'il espérait, qu'à sa recommandation, ses amis garderaient le même silence. Il retourna chez ses bourgeois du matin, et leur dit qu'après de mûres reflexions, il avait trouvé absurde de profiter d'une découverte due au hasard, et injuste de s'en prévaloir avec ses égaux; qu'il faisait à la concorde le sacrifice de ses titres, et il brûla le roi Didier chez l'un, le pape Urbain chez l'autre; Pierre l'Ermite chez celui-ci; Roland chez celui-là. Madame Duport fut la seule à qui il ne cache rien. O n'a pas de secrets

pour ceux qu'on estime et qu'on aime. D'ailleurs, l'amitié de Horeau était solide, mais sèche. Celle d'une belle femme au contraire a quelque chose de si insinuant, de si doux !

Rassuré par toutes ces démarches, il oublia qu'il s'était cru noble deux heures. Mais en dépit de ses soins, l'histoire de sa *mystification* avait couru le monde. Le *Publiciste*, qui veut avoir un feuilleton, qui ne sait comment le remplir, et qui court après les anecdotes, s'empara de celle-ci, et M. Botte en prenant son thé, la lut dans tous ses détails. Il commença par gronder, et très-fort, ce ne pouvait pas être autrement. Mais Horeau lui représenta qu'un journal passe aussi vîte que sa date ; qu'au surplus, pour n'avoir pas les rieurs contre lui, il fallait rire le premier. Le cher oncle prit la plume et écrivit :

Monsieur le Publiciste,

« Il est vrai, et très-vrai que j'ai eu un moment la manie d'être noble. Mais qui me la reprochera ? La noblesse ? Elle est flattée qu'on l'estime assez pour chercher à l'assimiler à elle. La roture ? Tout roturier, qui avait de l'argent, achetait un charge de secrétaire au grand collège, ou de maître d'hôtel, ou de contrôleur de la bouche, ou d'officier du gobelet, et mon perruquier était conseiller du roi. Je vous pardonne, monsieur le Publiciste, les bévues assez fréquentes qui vous échappent, et sur lequelles vous revenez le lendemain ; pardonnez-moi aussi, en faveur de mon retour sur moi-même, ou plutôt rions ensemble de nos sottises, car enfin qui n'en fait pas » ?

Charles était retombé dans un état

alarmant. Ce n'étaient plus ces transports, ce délire, cette violence qui naissent de l'excès des forces physiques. C'étaient un abattement absolu, une morne tristesse, qui tenaient de la stupidité, et qui annonçaient l'affaissement des organes. S'il sortait un moment de cette espèce de léthargie, c'était pour appeler sa Sophie, pour reprocher à son oncle de n'avoir pas rempli ses promesses, et le bon M. Botte l'assurait qu'au moins elle n'épouserat pas d'Egligny. Cette assurance était loin de suffire à Charles, et son digne parent contristé, désolé, cherchait en vain des moyens de le ramener à lui-même. Il consultait Horeau, qui répondait : mais oui, il faut penser à cela. Dépité d'entendre toujours la même réponse, mais trop affligé pour se mettre en colère, le digne oncle fut trouver madame Duport. Elle s'af-

fligea avec lui : de toutes les manières de consoler, celle-là est la meilleure. Pleine de sensibilité, il ne lui coûtait pas de déplorer le sort de Charles et de Sophie. On ne pouvait rien pour la demoiselle, rentrée sous la dépendance de son père, mais on pouvait guérir Charles, on devait au moins l'essayer ; et de tous les partis qui se présentèrent, madame Duport jugea que celui qu'avait pris M. Botte dans un moment de dépit, était le seul dont on pût attendre quelques succès; et qu'il fallait faire voyager le jeune homme.

M. Botte avait pour ne point partir encore des raisons qu'il ne communiquait à personne, et de sang-froid, il sentait bien que les apprêts d'un voyage de deux ou trois ans ne se font pas en un jour. Aussi il donnait ses ordres, il en attendait le résultat avec une patience qu'on eût trouvée

naturelle de la part de Horeau, mais qui étonnait ceux qui ne savent pas que les gens les plus vifs sont les plus nuls quand ils tombent dans le découragement.

Les grands yeux de Charles se portaient elternativement sur ceux qui allaient et venaient, qui cherchaient, qui choisissaient, qui mettaient à part les objets nécessaires pour la route. Il écoutait tout, et n'entendait rien. Pauvre enfant!

CHAPITRE III.

Dénouement.

Il approchait hélas, le jour fixé par le plus absolu des pères. Sophie, rassurée quelque temps par l'idée d'un mariage chimérique, se représentait le bien-aimé et ses agrémens séduc-

teurs. Elle sentait renaître sa répugnance et ses craintes. Du moment où elle redouta véritablement d'Egligny, il lui devint insupportable. Cependant elle était retenue par une promesse qu'elle croyait sacrée, bien qu'elle n'eut pas été faite librement. L'espèce de vénération qu'elle avait pour M. Botte, son estime, qu'elle tremblait de perdre, tout la forçait au sacrifice : elle allait le consommer.

D'Egligny s'était persuadé qu'il la regarderait toujours comme une sœur chérie. Tout entier à l'amitié, il se nourissait de la douce chimère de partager enfin la sienne entre le père et la fille, et d'étendre ainsi la plus innocente des jouissances. Pleind'honneur, incapable de manquer volontairement à sa parole, mais plein de confiance en lui-même, défaut trop commun aux jeunes gens, il cher-

chait, il multipliait ces entretiens particuliers, ces épanchemens qui lui paraissaient sans conséquence, et qui déjà alarmaient Sophie. Jamais il ne l'appelait que sa sœur; jamais il ne donnait au sentiment qu'il éprouvait le seul nom qui lui fût propre, et si quelquefois Sophie trouvait son amitié trop vive, si elle en faisait l'observation, il répondait de bien bonne foi qu'il fallait qu'il contractât de bonne heure l'habitude de faire le mari de jour, pour qu'il pût exécuter le traité de nuit. L'habitude, ajoutait-il, est un calmant. Il ne voulait pas s'apercevoir encore que celle-ci irrite, lorsqu'elle est suivie de la privation. Mais voit-on clair, cherche-t-on à voir clair dans son cœur à vingt-cinq ans?

Le marquis n'avait pas l'air de s'apercevoir de ces longs-tête-à-tête; mais il les voyait avec une secrète

satisfaction, et il les favorisait par des prétextes toujours nouveaux. Il se flattait que d'Egligny faisait tous les jours des progrès sensibles, que bientôt il effacerait jusqu'au souvenir de son rival, et le visage décoloré de sa fille, sa langueur, sa mélancolie ne le désabusaient pas.

C'était encore la veille du mariage. Pour la seconde fois, Sophie voyait le flambeau de l'hymen prêt à s'allumer pour elle ; mais quelle différence de cette fois à la première ! Elle était seule avec d'Egligny ; elle ne lui avait rien caché encore, et elle lui développait les plus secrètes pensées de l'âme la plus pure. D'Egligny l'encourageait, la rassurait, s'enflammait, et la trompait et se trompait lui-même. Il lui serrait les mains, et les pressait dans les siennes, et l'attirait sur ses genoux. Son œil était humide, son haleine brûlante... Sophie le re-

garda : « Non, vous n'êtes pas mon frère. — Je le suis, je veux toujours l'être ». Et ses lèvres se collent à celles de Sophie, s'y impriment ; elles ne peuvent s'en détacher. Sophie fait un effort, elle se dégage, elle fuit en s'écriant : Le traître deviendrait vraiment mon époux.

Elle court se renfermer dans sa chambre. C'est là que le sort qui l'attend se présente à son imagination sous des couleurs effrayantes ; c'est là que le cruel, que l'impitoyable amour l'arme contre le devoir, lui souffle le mépris des bienséances. « Non, dit-elle, non, ce sacrifice horrible ne s'achèvra pas. La mort... plutôt la mort ». Et sans réfléchir aux suites de sa démarche, sans rien voir dans l'avenir, que l'affranchissement d'un lien odieux, elle sort de la maison de son père, seule, à pied, à dix heures du soir, sans savoir où

elle trouvera un asile, sans avoir pensé à en choisir un.

Elle marchait au hasard, d'un pas mal assuré. Elle était dans une de ces rues étroites, malsaines, où se retirent l'indigence et le vice crapuleux. L'ouvrier se reposait du travail de la journée; tout était clos; pas d'autre lumière que la sombre clarté des reverbères. Quelques allées étaient ouvertes pour ces femmes qui acceuillent la brutalité dont elles sont les victimes. Trois dragons ivres cherchaient un repentir. La démarche incertaine de mademoiselle d'Arancey les abuse. Ils l'abordent; elle entend des expressions qu'elle ne connaissait pas; le geste audacieux lui en explique le sens. Elle s'écrie, on la raille, elle se défend, on l'insulte, et de l'insulte à l'outrage il n'y a pas d'intervalle pour les hommes grossiers.

Un officier du même corps passe;

l'infortunée implore son secours. Il s'approche, il regarde..... Dieu! notre demoiselle! — C'est Georges!.. c'est le ciel qui l'envoie. »

M. Botte faisait le bien pour le seul plaisir de le faire, et Georges lui-même ignorait ce qu'il lui devait. Notre digne oncle avait employé en sa faveur le crédit toujours puissant d'une probité généralement reconnue, et une action d'éclat avait décidé le ministre. Des brigands s'étaient retirés dans la forêt de Sénart, et un détachement de dragons fut commandé pour se réunir à la gendarmerie et forcer ce repaire. La haine de la vie produit aussi son héroïsme. Georges se battit en homme qui voulait se faire tuer, et il trouva la gloire où il cherchait la mort. Une sous-lieutenance fut accordée à monsieur Botte.

Toujours exact à ses devoirs, tou-

jours prêt à obliger, prompt à pardonner une faute, incapable d'en commettre, Georges avait mérité et obtenu la considération de ses égaux et de ses supérieurs. Il parla aux trois dragons sans hauteur, mais sans faiblesse; il leur fit sentir leur faute avec la dignité qui convient à un officier, et le ton affectueux qu'on aime dans un camarade. Ces hommes, prêts à se porter aux derniers excès, l'écoutent; il semble qu'à sa voix leur ivresse se dissipe. « Quelle punition nous imposez-vous? lui dit l'un d'eux. — Repentez-vous, soyez plus sages, et rentrez à la caserne. »

C'est alors que mademoiselle d'Arancey sentit les conséquences qu'entraîne une démarche hasardée. Elle jugeait l'opinion que Georges pouvait avoir d'elle, en la trouvant dans une semblable position. Elle entreprit de le détromper, et ses sanglots et ses

larmes ne lui permettaient pas de s'expliquer. A travers quelques mots sans suite, Georges saisit son intention, et se hâta de rétablir le calme dans son âme bourrelée. « Notre demoiselle, vous n'avez pas besoin d'excuses, je le crois, j'ai besoin de le croire. Si vous cessiez d'être la plus vertueuse des femmes, je serais l'homme le plus malheureux. Où voulez-vous que je vous conduise ? » Sophie, reconnaissante de tant d'amour de tant d'estime, Sophie lui serra la main, prit son bras ; et en marchant elle lui racontait sa déplorable aventure. Elle se soulageait en prouvant à Georges qu'elle n'était coupable que d'une imprudence ; Georges respirait en trouvant sa divinité toujours digne de ces hommages. Elle frappa à une porte ; on ouvrit. Georges poussa un profond soupir et s'éloigna.

D'Egligny, confus du transport qu'il n'avait pu maîtriser, affligé de l'effet que ce malheureux baiser avait produit sur mademoiselle d'Arancey, s'était renfermé, de son côté, dans le cabinet où il couchait, et n'avait pas entendu sortir la belle fugitive. Le marquis terminait au-dehors quelques arrangemens relatifs à la cérémonie du lendemain, et son premier soin, en rentrant, fut de rassembler sa famille, et de ne pas faire attendre, à deux ou trois amis qu'il avait amenés, un souper qui ne valait pas trop la peine d'être attendu.

Le chevalier paraît; Sophie ne se trouve point. Le marquis, malgré l'espoir qu'il avait fondé sur les fréquens tête-à-tête des jeunes-gens, le marquis soupçonna aussitôt la triste vérité. Il interrogea le portier, qui répondit que mademoiselle était sortie il y avait environ une heure. Quel

affront pour un homme comme lui, et comment le cacher à ses convives! Pas de moyens d'excuser l'absence de sa fille, à cette heure, la veille d'un mariage, lorsqu'il venait d'annoncer qu'elle était dans sa chambre, et que par conséquent elle était sortie à l'insu de son père. Le marquis ne pouvant rien gagner à dissimuler sa douleur, la laissa librement éclater. Ses amis s'empressèrent de lui prodiguer ces consolations d'usage, qui ne consolent jamais; ils lui promirent un secret inviolable, qu'ils se proposaient de garder comme celui de la noblesse de M. Botte; et d'Egligny, l'honnête d'Egligny se reprochait ce baiser si doux, dont les suites étaient si cruelles.

Lorsque les amis eurent débité tous les lieux communs que pût leur fournir une mémoire exercée, ils épuisèrent les conjectures sur la retraite

qu'avait choisie la charmante fille ; c'était en effet ce qu'il fallait d'abord savoir. Le marquis ne réfléchit pas long-temps, et d'un ton d'assurance il nomma M. Botte.

Le chevalier prit hautement la défense de Sophie. Il affirma qu'elle était incapable de s'être jetée dans les bras de son amant, et que M. Botte pensait trop bien pour le souffrir. Le marquis persista dans une opinion, qui eût été vraisemblable à l'égard de beaucoup d'autres femmes, et il envoya chercher un carrosse de place.

Le cher oncle était loin de penser que M. d'Arancey dût jamais paraître à l'hôtel : il devint furieux en le voyant, et lui cria d'aussi loin qu'il l'aperçut : « Il est fort extraordinaire, monsieur, qu'après m'avoir interdit votre porte, vous vous avisiez de vous présenter chez moi... — monsieur Botte... — Vous qui avez ajouté

à cette marque de mépris, secrète au moins, l'indiscrétion révoltante de publier l'histoire de mes lettres de noblesse...—Vous croiriez, monsieur...— Vous, qui m'avez livré à la malignité générale et même aux brocards d'un journaliste! Sortez, monsieur, sortez à l'instant. — D'un ton plus bas, s'il vous plaît, M. Botte. — Ce ton-là est le mien, M. Thomasseau. — Il ne convient pas à un homme qui a favorisé un rapt. — On vous a enlevé votre fille! j'en suis parbleu bien aise. —Il est inutile de jouer l'étonnement; il est affreux d'y ajouter l'insulte. Finissons, Monsieur; qu'avez-vous fait de mademoiselle d'Arancey? — monsieur le marquis, votre reproche est fondé, et quelques torts que vous ayiez envers moi, je devais respecter la douleur paternelle: asseyez-vous; je vais vous répondre.

Je me rappelle difficilement le bien

que je fais ; mais vous n'avez pas oublié, monsieur, que je vous ai rendu quelques services, que je me proposais d'en rendre de plus essentiels à votre fille, et vous ne croyez pas qu'on pense à déshonorer ceux à qui on s'est attaché par ses bienfaits. — Mais, votre vivacité... — J'ai été vif toute ma vie ; citez-moi, dans le cours de cinquante ans, un trait dont j'aie à rougir ; et puisqu'il faut que je me vante, monsieur, vous devez savoir que le sacrifice le plus pénible ne coûte rien à ma probité. Souvenez-vous, monsieur que ce jeune homme était mourant lorsque j'ai forcé mademoiselle d'Arancey à ployer sous l'autorité paternelle. — M. Botte, un mot, un seul mot : Ne savez-vous rien de ma fille ? — Rien, monsieur. — Je vous crois sur votre parole. — Et vous me rendez justice, je vous la rendrai également quand vous se-

rez moins malheureux, et je vous prouverai que les fautes des enfans sont souvent celles des pères. En attendant, monsieur, puis-je vous être de quelqu'utilité? me voilà à vos ordres. »

Le marquis embrassa cordialement M. Botte. « Ah, lui dit-il, en lui serrant la main, vous méritiez d'être noble. »

Dès les premiers mots de M. d'Arancey, Charles était sorti de son accablement. Il avait écouté avec avidité tout ce qui avait quelque rapport à sa Sophie; il trouvait du soulagement à penser qu'elle n'était plus au pouvoir de son père; il tirait un favorable augure des marques d'affection que son oncle venait de recevoir du marquis. Il faut si peu à l'infortuné pour lui rendre le courage! Si la prévoyance est un présent cruel, bénissons au moins l'espérance.

Charles se mit en tiers dans la conversation, et le marquis lui fit l'honneur de l'écouter et de lui répondre. On raisonnait, on discutait, on n'était d'accord que sur un point ; c'est que mademoiselle d'Arancey ne pouvait avoir choisi qu'une retraite qu'il lui fût permis d'avouer publiquement ; mais cette opinion consolante pour un père, ne l'instruisait de rien. Il appelait sa fille, il lui donnait les noms les plus doux ; il s'affligeait, il s'attendrissait, il allait se repentir peut-être. Charles suivait les mouvemens de son âme ; il s'applaudissait du changement qu'il croyait remarquer, et il ne songeait pas que le père qui cesse de contraindre, est encore loin d'être indulgent.

Cependant il fallait prendre un parti. M. Botte voulait aller au milieu de la nuit chez toutes les personnes

que connaissait Sophie. Charles se défiait toujours des promesses de son oncle, et ne croyait pas tout-à-fait encore aux dispositions nouvelles du marquis. Il ne desirait pas que la charmante fille se retrouvât si promptement. Il représenta à son oncle qu'il serait impossible de cacher, aux personnes qu'on ferait lever à cette heure, un secret qu'on avait le plus vif intérêt de renfermer; que sous le prétexte naturel de visites, ces recherches pouvaient se faire de jour, et qu'enfin il n'était pas à présumer, que la personne qui avait donné asile à mademoiselle d'Arancey, osât en faire un mystère au marquis; il espérait bien cependant, qu'attendri par la position malheureuse de Sophie, que vaincue par ses prières, cette personne se tairait.

Ces messieurs furent interrompus par un laquais qui apportait une lettre.

Il l'avait reçu d'un homme qui exigeait qu'on la remît aussitôt à monsieur Botte, dût-on le réveiller, et qui attendait à la porte. Le cher oncle brise le cachet, parcourt rapidement le papier et s'écrie « Votre fille est trouvée. Ecoutez, écoutez, ce que m'écrit madame Duport? Qu'elle est cette dame Duport? demanda vivement le marquis. — C'est la femme la plus respectable que je connaissse, celle chez qui j'aurais conseillé à votre fille de se retirer, si celui qui ramène les enfans au devoir pouvait jamais les en écarter. — Voyons donc, monsieur, ce qu'on vous écrit.

« Mademoiselle d'Arancey est chez moi, et dans un état impossible à rendre. Elle ne peut supporter l'idée de son prochain mariage, ni celle d'avoir manqué à son père; elle sent qu'elle est déplacée ici, et elle ne peut se décider à retourner chez le

marquis. Cet enfant me désole. Sa position est déchirante; la mienne est délicate. Venez à l'instant, mon cher ami; Sophie vous aime, elle vous respecte, et j'ai moi-même besoin de vos conseils. »

« Qu'on mette les chevaux, dit M. Botte. Je vous suis, dit M. d'Arancey. — Arrêtez, monsieur; vous êtes tranquille maintenant sur le sort de votre fille, et je puis m'expliquer librement avec vous. Si la démarche à laquelle votre dureté l'a réduite ne vous a pas ouvert les yeux; si la crainte de l'avoir perdue n'a point amolli votre cœur; si enfin vous ne la cherchez que pour la sacrifier à votre satisfaction personnelle, la maison de madame Duport vous est fermée. — On prétendrait disposer de ma fille! — Non, monsieur. Je vais chez madame Duport; je parle à mademoiselle d'Arancey le langage

qui convient à la circonstance, je la ramène à des principes dont elle n'eût pas dû s'écarter, et je la rétablis cette nuit même dans la maison de son père. Vous la trouverez soumise et disposée à vous suivre demain à l'autel. C'est là, lorsqu'elle aura rempli ses devoirs dans toute leur étendue; c'est là qu'on vous reprochera publiquement d'avoir violé tous les vôtres. L'officier civil est instruit, il l'est par moi, et au lieu de serrer les nœuds contre lesquels votre fille se révolte, il la mettra sous la sauvegarde de la loi que vous outragez dans ce qu'elle a de plus sacré, le libre consentement des parties. Voyez maintenant dans quelles dispositions vous êtes : Père sensible et humain, venez embrasser votre fille; homme inflexible et cruel, allez l'attendre chez vous. — Je vais embrasser ma Sophie. —

« Ne croyez pas, monsieur, que l'intérêt de mon neveu ait déterminé ma conduite : l'homme courageux doit son appui au faible, et ce que j'ai fait pour mademoiselle d'Arancey je l'eusse également fait pour toute autre. — Mon cher oncle? — Mon ami? M'est-il permis de vous accompagner? Non, monsieur, Qu'iriez vous faire chez madame Duport? blâmer la conduite de mademoiselle d'Arancey? Je n'en a pas le droit, mon oncle. — Je n'exige pas même que vous en ayez la force. Qu'y feriez-vous donc? vous applaudiriez à sa démarche, car il faut opter. — Je me tairais, mon oncle. — Impossible, monsieur. — Mais je la verrais un moment, je ne demande qu'un moment. — Vous ne pouvez l'obtenir que de l'aveu de son père, et vous voyez que monsieur garde le silence. — Que je suis malheureux! — Je le

sais bien ; mais vous devez rester ici et vous y resterez. Partons, monsieur le marquis ».

Madame Duport attendait M. Botte ; mais elle était loin de prévoir que M. d'Arancey dût l'accompagner. Elle avait retenu Sophie auprès d'elle, et elle cherchait à lui prouver par mille exemples, que les mariages de pure inclination sont rarement heureux. Elle desirait que la jeune personne la crût pour son repos ; mais croyons nous jamais ce qui contrarie nos penchans, ce qui blesse même nos simples goûts ? Ces dames avaient commencé une thèse dans les règles sur la métaphysique de l'amour, lorsque ces messieurs entrèrent. La malheureuse fille frémit en apercevant un père dont elle redoutait le juste ressentiment, et elle cacha sa rougeur, sa honte, ses regrets dans le sein de son amie. « Mademoiselle, lui

dit le marquis, vous m'avez mal jugé. Si j'avais cru votre répugnance invincible, je n'aurais pas exigé un effort qui devait me coûter votre affection. — Hé, n'ai-je pas tout employé, mon père, les représentations, les prières, les larmes ? — Ne rappellons pas le passé, mademoiselle, je pourrais blâmer votre conduite ; mais j'aime mieux n'imputer votre faute qu'à moi : pardonnons-nous mutuellement... Levez-vous, Sophie, ce n'est point à mes pieds que la nature a marqué votre place. Bravo, bravo, dit le cher oncle, ils s'embrassent, et cordialement. Ma foi, marquis, je vous fais compliment. Je n'aurais pas cru que vous pussiez vous exécuter d'aussi bonne grâce.

La conversation devint générale. M. d'Arancey avait soixante ans ; mais il joignait à une figure distinguée une taille noble et bien prise,

cette politesse de cour qui n'a rien d'affecté, et qui sait unir à des manières aimables une teinte de respect qui plaît toujours aux femmes. Plus on vieillit, et plus on cherche à faire valoir ce qu'on conserve d'avantages; le marquis n'avait pas de système, mais il se conduisit comme s'il eût adopté celui-là, et madame Duport sentit les ressources qu'a une femme d'esprit avec un homme de ce caractère. Elle entreprit la justification de Sophie avec les ménagemens que la circonstance exigeait, et la délicate finesse particulière à son sexe. Elle se garda bien de parler de Charles. Elle savait que la persuasion s'insinue et ne violente jamais; mais à l'air d'intérêt avec lequel le marquis l'écoutait, à la grâce qu'il mettait dans ses réponses, elle osa se promettre quelque succès de ses soins à venir, pourvu toutefois que M. Botte

ne brouillât pas tout par quelque nouvelle incartade.

Il était tard. M. d'Arancey observa que sa visite était déjà trop prolongée. Il remercia madame Duport, dans les termes les plus vifs, de ses sentimens pour Sophie; et il présenta la main à la jeune personne. Madame Duport observa à son tour que mademoiselle d'Arancey avait trop souffert au moral, pour que le physique ne fût pas affecté, et qu'il ne serait pas prudent de lui faire traverser une moitié de Paris à l'heure qu'il était. Elle ajouta d'un ton caressant qu'elle se flattait que le marquis ne refuserait pas de lui confier sa fille jusqu'au lendemain. Le marquis répondit par une profonde révérence; il suivit M. Botte, qui le remit à son hôtel garni, et revint rendre scrupuleusement compte à Charles de ce qui s'était passé.

Madame Duport avait plus gagné en une heure que le cher oncle en trois mois. M. d'Arancey ne se dissimulait plus ce que sa conduite avait de répréhensible ; mais une chose à laquelle il n'avait pas pensé encore l'embarrassait furieusement. Il ne savait comment rendre à d'Egligny une parole qu'il lui avait arrachée par toutes sortes de moyens. Il s'était aperçu du goût, chaque jour plus vif, que prenait le chevalier pour sa fille, et il sentait qu'un jeune homme qui aime entend difficilement raison. Demain, pensait-il, je retournerai chez madame Duport, et je la prierai franchement de me conseiller. Une femme aimable trouve toujours des moyens de conciliation, auxquels nous ne pensons jamais, nous autres hommes.

Il trouva sur sa cheminée une lettre, qui le dispensait de consulter

personne ; elle était du chevalier. Il écrivait qu'on peut déterminer une jeune personne par la douceur à un mariage de convenance ; mais qu'il est affreux de la tyranniser, et que la fuite de mademoiselle d'Arancey devait les éclairer l'un et l'autre. Il s'empressait de rendre à son ami la liberté de sa fille, et l'entière jouissance d'une fortune qui suffirait à peine à lui seul. Il finissait en disant qu'il estimait trop le marquis, pour n'être pas persuadé de prévenir le seul vœu qui pût former un père en ce moment.

« Parbleu, mon cher d'Egligny, dit le marquis en entrant dans le cabinet du jeune homme, il nous eût été impossible de persister dans notre projet. Ce diable d'oncle a persuadé au magistrat... Hé bien, où est-il donc ? »

Le chevalier avait plus que du goût pour Sophie. Le baiser de la veille

l'en avait convaincu, et lui avait fait sentir l'impossibilité de se borner près d'elle à un rôle purement passif. Il ne se dissimulait pas que moins épris que Charles, indifférent, désagréable peut-être à mademoiselle d'Arancey, c'était à lui qu'il convenait de renoncer à sa main. Il redoutait l'inflexibilité du marquis, et il avait pris le moyen le plus sûr de se soustraire à ses persécutions, celui de s'éloigner.

M. d'Arancey aimait trop d'Egligny pour n'être pas vivement affligé d'une séparation qui paraissait devoir être durable. Le dénuement absolu où se trouvait cet honnête jeune homme, ajoutait encore à sa peine. Son ami le plus vrai obligé de travailler pour vivre! quel sort! et comment faire pour l'adoucir?

Il lui restait une fille! Mais pourrait-elle aimer un père qui l'avait

séparée de ce qu'elle avait de plus cher ? La société de madame Duport lui paraissait extrêmement agréable ; mais remplirait-elle jamais le vide cruel qu'il éprouvait ? C'était pourtant auprès de ces deux femmes qu'il devait trouver les ressources dont il avait tant de besoin. Sophie plaignit sincèrement le chevalier, dès qu'elle cessa de le craindre, et elle sentit qu'elle aimait un père qui n'abusait plus de son autorité. Les grâces savent quelquefois s'affliger sans rien perdre de leurs charmes. Madame Duport possédait cet avantage précieux. Ils causaient tous trois avec effusion, avec épanchement. Le marquis se fût trouvé heureux, parfaitement heureux, si d'Egligny eût été près de lui.

Madame Duport entrevoyait dans l'éloignement le jour où elle pourrait parler de Charles au marquis, sans

blesser son orgueil. Cependant elle ne se dissimulait pas combien il était difficile d'arriver au but où tendaient tous les vœux de Sophie. Elle sentait que ses efforts seraient sans fruit, tant que M. d'Arancey passerait les journées entières avec des gens titrés, qui caressaient sa chimère favorite; et dans un de ces momens, où une femme aimable obtient à peu près tout d'un homme qui paraît l'apprécier, dans un de ces momens qu'une femme sait toujours si bien saisir, elle lui dit : « Monsieur le marquis, j'ai deux propositions à vous faire, et j'espère qu'elles ne vous déplairont pas. Vous regrettez votre ami, vous êtes triste, votre hôtel garni ne vous convient plus. Je suis veuve, je n'ai pas d'enfans, ma réputation est pure, et je peux sans inconvénient vous abandonner la moitié d'une maison beaucoup trop grande pour moi,

L'usage veut que j'aie deux femmes ; une seule me suffit ; l'autre sera à mademoiselle d'Arancey. Vous vous servez quelquefois d'un carrosse de place ; une de mes voitures sera à vos ordres. Un père d'un certain âge, et une fille très-jeune ont peu de chose à se dire ; vos repas seraient sombres, et je ne veux pas que vous vous ennuyiez ; j'ai du monde tous les jours, et vous ajouterez aux agrémens d'une société choisie. Vous paraissez étonné, et vous avez tort. Votre séjour ici n'ajoutera rien à ma dépense habituelle : voilà pour votre délicatesse. J'aime trop ma charmante Sophie, pour ne pas aimer aussi un peu son père ; et vous êtes trop galant pour ne pas vous rendre aux avances d'une dame qui vous aime, et qui veut bien vous le dire. »

Le marquis souriait et ne répondait pas ; mais madame Dupont savait que

dans certaines circonstances, sourire c'est répondre, et elle poursuivit : « Ma seconde proposition est une suite naturelle de la première. Le chevalier est un homme estimable ; vous lui devez beaucoup, et jusqu'au moment où on pourra faire pour lui quelque chose d'essentiel, vous lui consacrerez la plus grande partie d'un revenu qui vous sera à peu près inutile ici. — Madame, je suis confus, pénétré de tant de bontés ; mais comment voulez-vous, lorsque j'ignore la retraite du malheureux d'Egligny... — C'est où j'en veux venir. Vos amis ne peuvent rien ; M. Botte peut beaucoup. Il vous a quelquefois déplu ; mais il n'a pas mérité que vous dédaigniez ses services. D'ailleurs je ne vous propose pas de vous adresser à lui. Autorisez-moi seulement à le prier de chercher M. d'Egligny, et à le faire placer d'une manière conve-

nable. — Acceptez, mon père, acceptez. Ne me séparez pas d'une amie qui vous propose aussi noblement de devenir la vôtre. — Madame, s'occuper du chevalier, c'est mériter déjà ma reconnaissance. Jugez de quels sentimens vous me pénétrez, et par l'intérêt qu'il vous inspire et par ce qui me regarde personnellement dans ce que vous proposez. Mais puis-je sans indiscrétion... — Faites quelque chose pour Sophie, peut-être lui devez-vous un dédommagement.» Sophie embrassa son père, son père se rendit, et deux heures après il était établi chez madame Duport.

Les grands seigneurs qui venaient le voir, trouvaient d'abord extraordinaire qu'il eût accepté les offres d'une femme qui ne tenait pas à la noblesse. « Venez, venez, disait le marquis, et vous verrez si on peut

rougir de lui devoir quelque chose. » Il les présentait. Les grands seigneurs oubliaient leurs cordons et tous les souverains du monde, pour ne s'occuper que d'elle, et chercher les moyens de lui plaire.

M. d'Arancey s'aperçut bientôt lui-même que ses anciennes conversations avaient quelque chose de sec et de monotone. Il trouvait la figure de madame Duport préférable au blason, et son esprit à la chronologie. Il eut le courage de dire tout haut sa façon de penser à ses illustres confrères, et ces messieurs s'accoutumèrent volontiers à être reçus dans le salon de madame Duport, que le marquis ne quittait plus. Le petit duc, celui qui avait si bien épluché les titres de monsieur Botte, cessa seul de le voir. « Cette femme, disait-il, me réconcilierait avec la roture ».

Madame Duport s'apercevait des progrès rapides qu'elle faisait chaque jour sur l'esprit de M. d'Arancey. Sophie s'en applaudissait; Charles et M. Botte, que l'amie commune instruisait de tout, ne se possédaient plus, et voulaient absolument qu'elle risquât la grande proposition. Madame Duport sentait que tout était perdu, si le marquis refusait. Il pénétrerait le plan de séduction si sagement conduit jusqu'alors, et ne manquerait pas de s'y soustraire par une prompte retraite. Elle résistait aux sollicitations pressantes des deux amans et du plus impatient des oncles, lorsqu'une circonstance heureuse la détermina à tout hasarder.

Vous vous doutez bien qu'on avait envoyé l'intrigant Guillaume à la recherche du chevalier. L'aimable jeune homme ne savait rien faire que tourner, et sans avoir l'adresse d'un Guil-

laume, ce n'est que chez un tourneur qu'on l'eût été chercher, et c'est aussi là qu'on le trouva. M. Botte et lui s'entendaient toujours assez, quand le cher oncle ne médisait pas de M. d'Arancey, et il ne lui fut pas difficile de persuader à d'Egligny qu'il n'était pas fait pour passer sa vie une *gouge* à la main.

On allait se mettre à table chez madame Duport. Complaisante autant que sensible, elle retenait toujours quelqu'un des amis de monsieur d'Arancey, et ce jour-là elle les avait tous laissé sortir. Ils n'étaient que trois; on avait mis un quatrième couvert, et un paquet cacheté était sur sa serviette. Le marquis regarde la suscription : Au citoyen Egligny. « Lisez, lisez, monsieur, dit madame Duport; votre ami ne peut rien avoir de secret pour vous. »

M. d'Arancey lit :

« Le gouvernement aimera toujours à donner des marques de sa bienveillance à ceux qui y ont des droits aussi légitimes que le citoyen Botte. Il vous prévient en conséquence, citoyen, qu'il vous a nommé secrétaire d'ambassade, près la cour de Berlin. Vous vous rendrez chez le ministre des relations extérieures, où vous recevrez vos instructions. »

« C'est vraiment un digne homme, que ce M. Botte, s'écria le marquis, et je vous assure que j'irai le remercier. Mais où trouver mon pauvre d'Egligny ? » Une porte s'ouvre, le chevalier paraît, les deux amis sont dans les bras l'un de l'autre.

« C'en est trop, madame, c'en est trop. Vous donnez au bienfait un charme dont aucune autre main ne saurait l'embellir. Il est impossible de résister à la réunion de tant de

grâces. » Et le marquis, emporté par un mouvement qu'il ne peut maîtriser, embrasse madame Duport, non pas précisément à la manière du chevalier, mais avec une expression qui fit rougir l'aimable veuve.

Le dîner fut d'une gaîté folle. Mademoiselle d'Arancey ne craignait plus d'Egligny, et elle était à son aise. Son père trouvait la saillie piquante dans les yeux de Madame Duport, et madame Duport répondait à chaque trait par de ces choses qui tiennent à la fois du sentiment et de la plaisanterie : il n'y a que les femmes qui connaissent ce genre-là. D'Egligny, instruit de la rupture de son mariage par M. Botte, se livrait à l'amitié, sans en redouter les reproches. Il éprouvait bien quelqu'embarras, en regardant Sophie : le souvenir de ce baiser.... « Allons, allons, lui dit madame Duport, quel

homme n'a pas été la dupe d'une illusion ? La vôtre honorait votre cœur ; elle est de celles qu'on se pardonne. Souvenez-vous seulement de ne plus croire à l'amitié qu'inspirent les femmes de dix-huit ans, surtout lorsqu'elles sont charmantes. Madame, reprit M. d'Arancey, celle qu'inspirent des femmes d'un âge fait est tout aussi dangereuse. » Cette sortie inattendue embarrassa à son tour madame Duport, disposée à parler de Charles, et malgré les coups de genoux répétés de Sophie, elle pensa qu'il faut se taire, quand on n'a pas assez de liberté d'esprit pour bien dire. On allait la dispenser d'entamer l'affaire, et lui laisser l'avantage toujours précieux de voir venir.

Le dîner était à peine fini. Monsieur d'Arancey, qui aimait, qui cherchait même à prolonger l'entretien toujours animé qui suit le café,

M. d'Arancey était devenu rêveur. Il se leva brusquement, et sortit sans rien dire. « Hé, où allez-vous donc? lui cria madame Duport. — Remercier M. Botte. — Je le remercierai pour vous. » Elle craignait que le cher oncle ne gâtât encore les affaires de son neveu : le marquis était déjà loin.

« M. Botte, réconcilions-nous sincèrement. — Je le veux bien, monsieur d'Arancey. — Des hommes comme nous ne sont pas faits pour se tracasser éternellement. — C'est ce que j'ai souvent pensé. — Vous m'avez rendu un service essentiel en faisant employer d'Egligny... — Bah, bah, c'est une misère. — Et j'en attends un de vous plus important encore. — Tant mieux, j'aime à obliger. — Je vous avoue que... que je ne sais... Pas de phrases. Que voulez-vous? — Que je ne sais com-

ment m'y prendre..... Que voulez-vous, vous dis-je ? — Pour m'expliquer sur l'article délicat... — Monsieur le marquis, nous allons nous brouiller encore. Que voulez-vous ? Corbleu, parlez sans préambule. Vous ne vous moquerez pas de moi ? — Je ne me moque de personne. — Madame Duport est charmante, — Je le sais bien. — Je l'aime de tout mon cœur. — Et moi aussi, parbleu. — Mais..... je ne l'aime pas..... comme vous. — Ah, je commence à vous entendre. — Et vous ne trouvez pas ridicule à mon âge... — Votre âge, votre âge ! on n'est jamais vieux quand on se porte bien, et qu'on sent battre son cœur. Et puis, madame Duport n'est plus un enfant. — Ce qui m'embarrasse le plus..... — C'est qu'elle n'est pas noble ? — Oh, je l'ennoblirais. Ce qui m'embarrasse le plus, c'est sa grande

fortune. — Ce n'est pas un malheur que d'être riche. — Mais ne soupçonnera-t-elle point que des vues d'intérêt.... — Votre conduite avec d'Egligny vous met à l'abri du soupçon. — Mais.... croyez-vous que son état actuel lui pèse ? — Ma foi, je n'en sais rien. Vous ne savez pas si un nouvel engagement pourrait lui plaire ? — Non, le diable m'emporte. — Mais... vous pourriez le pressentir. — Mais, mais, mais.... je ne me mêle plus de mariages : je n'ai pas la main heureuse. — Madame Duport a de la confiance en vous ; elle vous écoute. — Tout cela est fort bien, mais... — Parlez lui, je vous en prie, mon cher ami. — Mon cher ami, mon cher ami ! c'est bien flatteur sans doute... — Parlez-lui, je vous en conjure. — Hé bien, nous verrons. — A mon âge, on compte les momens. — Ah, vous êtes pressé,

— Mais... oui, un peu. — Hé bien, j'y vais tout de suite. — Vous êtes charmant. — N'est-ce pas? Comme le besoin vous rapproche les hommes ! »

M. Botte avait senti, dès les premiers mots, les avantages que pouvait tirer son neveu de la confidence du marquis. Il commençait à perdre l'habitude de tout voir ployer devant lui, et il apprenait à se posséder. Il avait pris sur lui, avec bien de la peine, à la vérité, de ne pas prononcer le nom de Charles; il s'était montré un peu difficile pour exalter davantage le marquis, et enchanté d'une mission, dont le succès pourtant n'était rien moins que sûr, il court chez madame Duport. Il la tire d'un cercle de trente personnes; il prend mademoiselle d'Arancey de l'autre main, et va s'enfermer avec elles dans un arrière-cabinet. « Enfin, madame, il ne tient plus qu'à vous

que ces chers enfans se marient. — Et que faut-il faire pour cela ? — Il faut vous marier aussi. » Sophie ouvrait des yeux, mais des yeux !....

Pourquoi ne peut-on parler de mariage à une femme, sans la faire rire, quelqu'âge qu'elle ait, quelque raisonnable qu'elle soit ? Madame Duport rit, en disant que la proposition était extravagante ; elle rit en demandant quel était celui qu'on lui destinait, ce qui n'était pas du tout difficile à deviner ; elle rit en répondant qu'elle ne pouvait se prêter à cela. « Vous voulez donc, madame, que j'enterre mon neveu ? — J'en serais bien fâchée ; mais pour vous le conserver, faut-il que je me sacrifie ? — Qu'appelez-vous vous sacrifier ? le marquis est-il rebutant ? — Pas du tout. — Est-ce un imbécile ? — Au contraire. — Est-il d'un commerce difficile ? — J'en fais ce

que je veux. — Hé, que diable voulez-vous de mieux que cet homme-là? Mais je ne veux rien, moi. Je me trouve à merveille comme je suis. — Tenez, madame, je ne crois point les veuves qui font l'éloge du veuvage. Elles ressemblent un peu à ceux qui n'ont rien, et qui vantent sans cesse la médiocrité. — Monsieur est pénétrant. — Ah! vous en convenez. — Je me moque de vous, mon cher Botte. Moquez-vous en tant que vous voudrez, il n'en sera pas moins vrai qu'une veuve se marie quand elle trouve un parti convenable, et celui-ci vous convient de toutes les manières. Un homme dont vous faites ce que vous voulez! quel trésor! Et la satisfaction de s'allier à une famille respectable, de la relever, d'assurer le bonheur de ces pauvres enfans, le mien, madame, car vous mettrez une condition à

votre consentement..... Je vous le répète, le parti vous convient, donc vous vous marierez. — Mais, monsieur Botte, pensez... réfléchissez... — J'ai pensé, j'ai réfléchi, et depuis que je vous parle, vous avez eu du temps de reste pour en faire autant. — Ma bonne amie, il me serait si doux de vous appeler ma mère ! — Et crois-tu que je sois insensible au plaisir de te nommer ma fille ? — Corbleu, l'affaire est arrangée. Monsieur le marquis, monsieur le marquis ! — Finissez donc, M. Botte : vous allez me compromettre cruellement. On n'a jamais vu se conduire de la sorte. — Oui, oui, grondez aujourd'hui ; vous me remercierez demain. Monsieur le marquis, arrivez donc..... Hé bien, allez-vous faire l'enfant ? levez les yeux, regardez madame ; parlez-lui donc..... que diable, vous ne

l'épouserez pas sans lui parler, peut-être ?

Madame Duport était aussi embarrassée au moins que le marquis. « Vous ne sauriez croire, lui dit-elle enfin, monsieur, les folies que M. Botte me débite depuis un quart-d'heure. — J'ignore, madame, quelle forme il a donnée à l'hommage de ma main ; mais rien n'est aussi sérieux et aussi vif que mes sentimens pour vous. — Il n'est pas croyable, monsieur, que celui qui ne compâtit pas aux peines de l'amour, place vraiment sa félicité dans les jouissances du cœur. Vous n'avez qu'un moyen de me convaincre de votre sincérité. — Et oserais-je vous demander, madame, quel sera le prix de votre conviction ? — Ah ! que de phrases, que de phrases ! une femme qui vous prie de la convaincre, n'a-t-elle pas tout dit ? — Je me rends, madame, et j'aime à

penser que ma fille vous devra son bonheur. Mademoiselle, embrassez votre oncle. »

Ce fut une ivresse, un délire, un transport, que cette chère petite Sophie s'efforçait en vain de cacher. Elle serrait à la fois dans ces bras M. Botte et son père. Oh, que dans ce moment elle l'aimait, son père ! « Ma bonne amie, n'embrasserai-je pas aussi ma mère ? — Oui, Sophie, oui, je suis ta mère, et une mère bien tendre. Monsieur le marquis, je suis franche : il y a quelques jours que je soupçonne vos projets ; mais en vérité, je ne croyais pas à leur exécution. »

M. Botte, presqu'aussi satisfait que mademoiselle d'Arancey, se remit en course. Les pas ne lui coûtaient rien, quand il s'agissait d'exhaler sa joie, ou d'en donner à quelqu'un. Il retourna chez lui aussi vîte que

ses chevaux purent l'y traîner. Il embrasse son neveu de tout son cœur, et sans lui dire un mot, il le traîne vers sa voiture. « Mais mon oncle, je suis en robe de chambre. — C'est égal. — En bonnet de nuit. — C'est égal. — En pantouffles. — C'est égal, c'est égal. — Mais où me conduisez-vous ? — Dans les bras de ta femme. — Dieu !... grand dieu !... quoi... ma Sophie.... son père !... — Oui, trop heureux fripon, le père est rendu, et Sophie est à toi. Je le savais bien moi, que ce mariage se ferait.... Hé bien, hé bien,... il a voulu se noyer, parce que je lui refusais sa maîtresse ; il a voulu se laisser mourir, parce que le marquis n'entendait pas raison, et il va perdre la tête, parce que tout va mieux qu'il n'osait l'espérer. — Il y a de quoi la perdre, mon oncle, il y a de quoi en perdre cent..... Mais

donnez moi le tems de m'habiller. — Ta femme ne te verra jamais en déshabillé et moins habillé encore, n'est-ce pas. — Mais la décence.... — Veut que tu prouves ton empressement, et en te présentant comme te voilà, il ne sera pas équivoque. — C'est de la démence. — Cela se peut; mais je le veux aussi. » Et le cher oncle le pousse dans sa voiture, le pousse dans le salon de madame Duport, le pousse au milieu du cercle nombreux, qui déjà, sincèrement ou non, félicitait le marquis.

Bien qu'on connût la vivacité de M. Botte, on ne laissa pas de trouver l'accoutrement de Charles fort étrange. Une visite de cérémonie en robe de chambre! « Cela ne s'était jamais vu, disait-on. Hé bien, messieurs, vous le voyez, disait notre oncle. Fallait-il pour un habit plus long ou plus court, retarder

d'une heure les plaisirs qu'éprouvent ces aimables enfans?» En effet Charles, tout honteux d'abord, venait de s'échapper du grand fauteuil où on l'avait confiné, un coussin sous les pieds, et un autre sous la tête. Il ne voyait plus que sa Sophie, et il l'avait conduite au bout, tout-à fait au bout, dans le coin le plus reculé de l'appartement, et ils parlaient, ils parlaient..... ils extravaguaient, ils riaient, ils pleuraient.... ils faisaient ce que vous avez fait peut-être, ou ce que vous ferez peut-être bientôt, ce qui vaut mieux ; c'est si peu de chose que le passé! la plus faible jouissance efface le plus brillant souvenir.

On les regardait avec un plaisir ! en les regardant, on était tenté d'amour. Le marquis était animé... Ah ! madame Duport n'avait pas l'air de s'en apercevoir ; mais elle en augurait

bien : on n'est pas veuve sans avoir qu'elqu'expérience.

Monsieur Botte voulait absolument faire à monsieur d'Arancey les avantages qu'il lui avaient déjà proposés. Madame Duport prétendit que personnes n'avait le droit de lui ôter la satisfaction d'enrichir son époux. Elle consentit seulement qu'il acceptât cette terre à laquelle il tenait tant à cause de son nom. Sophie qui, dans certaines circontances, n'avait pas le droit de répliquer à son oncle, fut obligée de prendre les trois fermes et la terre du Berry. Charles eut les herbages de Normandie, et il restait encore à M. Botte quarante mille livres de rente. Ces gens-là n'étaient pas à plaindre du tout.

Une chose sur laquelle on ne put faire entendre raison à notre oncle, c'est la magnificence qu'il voulut deployer au deux noces. Madame Du-

port prétendait qu'une femme raisonnable doit se marier sans éclat, et en effet, ce n'est point à la pompe que tient essentiellement une veuve qui se remarie. M. Botte soutenait qu'on ne peut rendre un pareil jour trop remarquable, et qu'un serment prononcé de bon cœur se ferait à la face de l'univers. On tira donc encore une fois des remises, des armoires, des magasins, les carosses, les livrées, les ameublemens. Sophie reprit de fort bonne grâce son brillant trousseau; elle permit au cher oncle de rattacher encore les girandoles aux jolies petites oreilles condamnées sans appel à être tiraillées, et on partit pour le château fort contens des autres et de soi. Horeau même fut gai, et pour la première fois il eut des saillies.

Edmond ni le curé ne savaient à qui appartiendrait enfin ce château qu'on achetait, qu'on donnait, qu'on

revendait, et tous deux fermes dans la foi, laissaient agir la providence. En attendant ses adorables décrets, ils jouaient au piquet pour charmer leurs loisirs, et mademoiselle Fanchon, établie dans la même chambre, repassait à côté d'eux les aubes et les surplis : de tems en temps, elle suspendait son travail pour juger d'un coup, donner des conseils, verser le petit verre de vin blanc, et ranimer la conversation languissante. Le bon pasteur recevait ces soins avec beaucoup de complaisance, parce que le curé le plus sage est toujours plein d'égards pour sa gouvernante.

Et comme les gouvernantes de curé ont ainsi que les autres humains, un penchant décidé à se faire valoir, c'était Fanchon qui, en l'absence du pasteur, recevait les ouailles, qui conseillait aux femmes de ne jamais céder à leurs maris, qui faisait dire

le catéchisme aux petits enfans, et leur expliquait le mystère de la Sainte-Trinité; c'était à elle qu'appartenait exclusivement l'honneur de changer et de blanchir les chiffons de Sainte-Anne, et de balayer les araignées qui s'attachaient scandaleusement aux visages sacrés de la bonne Vierge et de son divin poupon; c'était elle qui repondait d'un ton d'importance: nous ne disons pas de messes à douze sous; c'était elle enfin, qui de temps en temps, chapitait le bedeau, grave personnage, chantant fort, labourant bien, mais accrochant toujours à sa charrue une vieille canardière avec laquelle il assassinait, dans les sillons, quelques perdrix, dont il garnissait son pot, sans même en offrir la dîme au curé, ce qui déplaisait fort à mademoiselle Fanchon, qui s'était fait une réputation extrordinaire par sa manière

d'apprêter les perdrix aux choux.

Fanchon repassait donc, ainsi que je vous le disais, et tout-à-coup elle poussa un grand cri, et laissa tomber le fer sur son pied. Les carrosses entraient dans la cour, et elle avait reconnu et Sophie, et son père, et le cher oncle, et le neveu. Comme un fer tombé sur le pied d'une gouvernante, est un événement pour tous les curés possibles, celui-ci jette ses cartes, court à Fanchon, et s'écrie à son tour en voyant les voyageurs. Edmond s'approche pesamment de la croisée, ouvre de grands yeux, et s'étonne comme les autres. L'étonnement devint stupéfaction, quand ils surent qu'il y avait deux mariages à faire, et le plutôt possible.

M. Botte avait fait afficher dès long-tems celui de son neveu, et toujours impatient de jouir du bonheur d'autrui, il voulut profiter du

bénéfice de l'affiche, et prononça que le mariage se ferait le soir même. Charles avait d'excellentes raisons pour être de l'avis de son oncle; Sophie rougissait, ne disait mot, et se résignait. M. d'Arancey était bien aise de prouver à madame Duport qu'il saisirait avec empressement toutes les occasions de lui plaire; la belle veuve disait qu'il est inutile de remettre au lendemain une bonne œuvre qu'on peut faire à l'instant même, et tout le monde étant parfaitement d'accord, Horeau fut député vers le maire du lieu, et le curé se fit mettre des papillotes par Fanchon.

Dans un instant, tout le village est en l'air. Les enfans de chœur quittent leurs sabots, se débarbouillent, et l'un d'eux, le fameux Coco, brailleur infatigable, et rabatteur consommé, fait résonner la

grosse cloche, que M. Botte a fait jucher au plus haut de la charpente. L'église est parée; le pasteur est en grand costume, et il attend les futurs sous le portail, le goupillon à la main.

Le marquis aurait donné vingt arpens pour avoir l'habit brodé, les talons rouges, et le chapeau à plumet. A défaut de ces marques distinctives, il se redressait, il regardait tout le monde du haut de sa grandeur; tout le monde le saluait, et il disait à sa fille qu'il conduisait à l'autel: « Ces gens-là reconnaissent toujours leur maître. » De temps en temps, il oubliait sa noblesse, et se tournait vers madame Duport, qui avait pris le bras de M. Montemar. Il lui adressait des choses très-fines, très piquantes sur les suites de la cérémonie, et comme une femme ai-

mable saisit toujours une agréable allusion, la belle veuve lui souriait, et on m'assura qu'elle disait bien bas : Dieu le veuille.

Edmond fermait la marche, appuyé sur la grosse Fanchon. Monsieur d'Arancey n'était pas trop d'avis que son fermier fût de la noce ; mais madame Duport lui avait dit : Je vous en prie ; et il avait invité le vieillard d'assez bonne grâce.

Le curé plaça le marquis dans la stalle la plus voisine de l'autel, et l'encensa avec de mauvaise résine, dont l'odeur lui parut délicieuse, et il disait à madame Duport : Je vous assure que je ne suis sensible à ces justes honneurs, que parce qu'ils rejaillissent sur vous.

Le curé, qui savait se prêter aux faiblesses humaines, quand il pouvait le faire sans inconvénient, n'oubliait jamais ce qu'il devait à

son ministère : il adressa aux fortunés époux, sur les obligations qu'ils contractaient, un discours, qui, bien qu'impromptu, développait sans pédantisme, cette saine morale que les hommes de tous les climats reconnaissent sans contradiction. Charles, très-disposé à rendre sa Sophie la plus heureuse des femmes, trouvait l'orateur un peu long. Mais le bruit de trente musiciens et de cinq cents fusées volantes, avertirent l'estimable curé qu'il était temps de finir, et il termina par le protocole ordinaire : « Un mariage bien assorti est le commencement de cette éternelle félicité, que je vous souhaite, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. *Amen.* »

« Qu'ils vous entendent tous trois, ou *qu'ils vous entendent tout seul,* » dit ce coquin de Guillaume qui se

fourrait partout, et qui avait pris la poste avec l'argent du cher oncle, pour voir la cérémonie.

Nos aimables jeunes gens furent unis enfin, et le furent en présence d'un père éternel blanc. Ce n'est pas que le peintre noir n'eut attaqué le curé, comme il l'en avait menacé; mais il plaida devant des juges blancs, et il fut condamné : n'ayons jamais de rapports d'intérêt avec nos juges. Cependant comme un artiste ne se décide pas aisément à perdre un chef-d'œuvre, le peintre envoya son tableau au roi de Congo, à qui je ne vous conseille point d'aller dire que le père éternel n'est pas noir.

Mademoiselle Fanchon voulut bassiner le lit des mariés, et elle disait à la jeune épouse : « Le moment est pénible, madame; mais cela n'est pas long : j'en sais quelque chose. »

Vous aller me demander ce qu'est devenu d'Egligny ; car vous voulez tout savoir. Il avait senti qu'il ne jouerait pas un rôle agréable au château, et il s'était jeté de suite dans la diplomatie, pour tâcher d'oublier sa petite sœur.

Quinze jours après, madame Duport rougit à son tour. Les femmes rougissent de colère, de plaisir, de pudeur, elles rougissent de tout; elles rougissent comme elles veulent, et il faut être bien fin pour dire précisément ce qui les fait rougir. Au reste je suis très-sûr que la colère n'entrait pour rien dans la rougeur de madame Duport.

Le monde approuva beaucoup le mariage des deux jeunes gens, et il s'égaya un peu sur celui du marquis : il était vieux, et madame Duport était encore belle. Elle im-

posa silence aux plaisans par des soins si tendres, des attentions si soutenues, qu'il fallût croire enfin qu'elle aimait vraiment son mari. On ne se permit pas même de douter qu'il ne fût vraiment le père d'un très-joli petit enfant, que lui donna son épouse.

Jamais elle n'usa de son ascendant sur l'esprit de son mari, que pour le rendre plus heureux et meilleur. Ses paysans l'avaient toujours craint : il devint affable et bon; ils l'aimèrent, et il sentit combien il est plus doux d'inspirer un sentiment que l'autre. Il disait encore de temps en temps : Un homme comme moi; un homme de mon rang; il appelait constamment sa femme, madame la marquise. Il est des habitudes qui ne se perdent jamais totalement, et puis on lui pardonnait sans peine le petit reste

de celle-ci : elle ne faisait de mal à personne.

Sophie fut mère avant la marquise, et cela devait être. Un mari de vingt ans a tant d'avantages, qu'on a perdu à soixante? Elle le fut une seconde, une troisième fois, et à chaque fois, Charles lui jurait qu'il l'aimait toujours davantage. C'est difficile à croire; mais ce qu'il y a de certain, c'est que l'estime, une bonne et franche amitié remplacèrent avec le temps un sentiment qui, malheureusement, ne dure pas toujours.

M. Botte criait sans cesse, mais on était convenu de le laisser faire, et on le livrait, quand il criait trop fort, à l'ami Horeau, homme toujours bon et toujours nul, qui raffolait, disait-il, de sa femme, et qui ne passait pas un mois de l'année avec elle

D'Egligny devint ambassadeur, et il se chargea des ruines d'une princesse Russe, en faveur de vingt à trente villages et de leurs habitans qu'il épousa avec elle.

L'amour malheureux est plus opinâtre que l'amour fortuné. Cependant Georges revint à cet état de calme, où tout le monde desirait si sincèrement de le voir. Parvenu à la tête de son corps, il venait religieusement tous les ans passer quelques semaines auprès de son vieux père aveugle et sourd. Il lui lisait un chapitre de la Bible, et criait à tue-tête pour se faire entendre « Ah, disait le bon homme, si tu avais le secret du jeune Tobie! mais il est perdu, on ne le retrouvera pas. »

Le vieillard mourut enfin, il faut bien finir par là. On le pleura, on lui fit un fort joli convoi : c'est

tout ce qu'on peut pour un mort.

Guillaume devint à-peu-près honnête homme, parce qu'en récompense de ses bons et de ses mauvais services, Charles lui donna de quoi le guérir de la tentation de faire des dupes.

Le bon curé resta commensal du château. Il y enseignait un peu de latin aux petits neveux de M. Botte, il y faisait sa cour aux deux mamans, et il continua à dire des messes, a faire des prônes, et à laisser danser les petites filles.

POST-FACE.

« Hé bien, lecteur malévole, que dites-vous de M. Botte? — C'est le Bourru bienfaisant. — Je le sais bien. — Pourquoi voler

Goldoni ? — Je n'ai volé personnne. On ne crée pas de caractères. Il faut les prendre dans la nature, parce que, hors la nature, il n'y a rien. C'est là qu'a puisé Goldoni, et moi aussi. Il a fait son Bourru, et moi le mien. Il l'a habillé à sa manière ; j'ai costumé celui-ci le moins mal qu'il m'a été possible, et je ne suis pas plus copiste qu'un sculpteur qui fait un homme, lorsque cent autres en ont fait. Au reste, si M. Botte vous déplaît, supposez que vous venez de voir tomber une pièce, de faire une bouillotte, d'entendre remettre des causes, ou de lire un journal. »

FIN DU QUATRIÈME ET DERNIER TOME.

BARBA, libraire,

au doucereux, et surtout véridique GEOFFROI,

en réponse à l'analyse critique du roman de Monsieur Botte, *insérée dans le Journal des Débats du....*

UN libraire oser écrire à l'homme par excellence! au juge suprême dans tous les genres de littérature! à celui qui tient au bout de sa plume tous les artistes réunis! qui établit ou détruit les réputations, selon que l'intérêt de son journal ou que les plaisirs de Messieurs ses abonnés l'exigent! quelle impudence!!! va s'écrier le modeste abbé.

Mais si défendre ses propriétés est un droit naturel, pourquoi, benin Geoffroi, ne défendrai-je pas mon Botte qui me coûte fort cher, quoique je ne paie pas les opuscules de Pigault, à beaucoup près, autant

que mon confrère, Le Normant paie les gentillesses quotidiennes que vous adressez indistinctement à tout le monde?

Comme cette lanterne magique, qui vous déplaît tant, vous présente d'une manière qui a pu exciter l'acrimonie de vos humeurs, et qu'il ne convient pas à un juge impassible comme vous de paraître user de récrimination, vous avez caché votre extrait charmant dans le corps du journal, et vous avez signé *A* pour dérouter vos lecteurs... malicieux que vous êtes! Mais ne reconnaît-on pas votre style inimitable, votre modération ordinaire, votre bonne foi incomparable?

Entrons en matière.

Vous jugez inutile de parler d'un ouvrage oublié; pourquoi donc en parlez-vous? Oublié! je sais ce qui en est, moi qui le vends tous les jours. Oublié? et vous annoncez qu'il se trouve chez votre libraire Le Normant! Vous espérez donc qu'on se souviendra assez de l'existence de M. Botte pour qu'on débarrasse mon confrère de la rue des Prêtres des exemplaires qui lui restent? Et puis si l'ouvrage est oublié, pourquoi écrire quatre colonnes? que d'esprit perdu!... s'il y en a.

Vous reprochez à M. Botte ses quatre ou cinq chûtes ; et, à cet égard, vous avez beau jeu, vous qui n'en avez jamais éprouvé qu'une. Vous l'avez oubliée peut-être, et j'ai mauvaise grâce à renouveler vos douleurs ; mais que voulez-vous, mon cher abbé ; je suis charitable..., comme vous. Je me souviens d'une plate et très-plate tragédie, des *Schytes*, que jamais vous n'avez pu faire jouer que par vos écoliers, et qui a fait rire aux éclats les papas et les mamans accourus ou collège de Louis-le-Grand, avec l'intention très-prononcée de trouver admirable la tragédie de monsieur le régent.

Vous me direz que je ne puis vous prouver que vous ayez fait une pitoyable tragédie. Je conviens que votre rare prudence vous a mis à l'abri de la critique. On sait que le jour où vous vous êtes vendu à Le Normand, vous avez couru la Halle, et enlevé à la dernière beurrière la dernière des feuilles qu'elle avait achetées à la livre. Laissons donc *les Schytes* oubliés, très-oubliés, fort heureusement pour vous, et revenons à M. Botte.

Pigault-Lebrun, dites-vous, *par sa facon-*

dité, aurait été immortel, au moins pendant sa vie...

Ah ! voilà de la plaisanterie ! du joli ! du goût ! passe pour cela. Je ne vous observerai même pas qu'*immortel pendant sa vie* est un pléonasme, et qu'il n'est pas permis à un régent de réthorique d'en faire. Ce qui suit devient sérieux.

Voltaire avait fait ce vers :

L'impie a dit : *Il n'y a pas de Dieu.*

Le lendemain Fréron écrivit : Voltaire dit qu'il n'y a pas de Dieu ; et tout votre article contre M. Botte, ne vous déplaise encore, cher abbé, est un peu *à la Fréron.*

Vous faites dire à mon auteur : *Oh ! le bon tems que celui où les prêtres égorgeaient les chefs dont ils n'étaient pas contens*, et vous n'ajoutez pas : Pigault dit cela du ton de l'ironie dans un paragraphe qui me vexe un peu. Voilà une réticence condamnable ; car enfin on pourrait croire, d'après vous, que Pigault veut former des *Chatel* et des *Clément.*

Vous donnez à entendre que Pigault est

un athée : je vous remercie pour lui de votre modération; car, comme on disait naguère : *sois mon frère, ou je te tue,* vous pourriez dire aujourd'hui : *sois chrétien, ou je te brûle,* et et cette phrase sonnerait très-agréablement à certaines oreilles, n'est-il pas vrai cher abbé ? Je crois bien, comme vous, que Pigault n'est ni *Israélite*, ni *Balliste ;* mais je me demande ce que vous êtes; car la charité étant la vertu par excellence que prescrit le christianisme, je ne puis croire que vous teniez sincèrement à cette secte-là.

Vous observez *qu'il n'est pas généreux de donner du ridicule à un noble :* mais vous savez bien, malin corps, que ce noble est un être idéal, et Chénier est vivant. C'est lorsqu'il siégeait à la convention qu'il y eût eu du courage à l'attaquer; c'est en disant qu'il fut courageux lui-même en osant mettre un prêtre tolérant sur la scène il y a dix ans, que vous auriez écrit avec bonne foi. Bah ! la bonne foi ! sottise, duperie, n'est-il pas vrai, l'abbé ?

Vous appelez la scène d'imagination, où des nobles rassemblés tirent de leurs poches

leurs ordres et s'en décorent, *une odieuse calomnie!* Vous voulez donc, mon très-cher, désigner Pigault pour plastron à toute la noblesse de France. Oh! cela n'est pas joli, cela n'est pas chrétien. Heureusement pour l'auteur il a mis à côté de M. d'Arancey un d'Egligny, très-bon gentilhomme, et qui n'a que des qualités et des vertus : mais vous n'avez pas jugé à propos de parler de celui-là.

Vous ne dites rien non plus de mademoiselle d'Arancey, qui est bien aussi noble que monsieur son père, et qui, dans toute sa conduite, offre la perfection du beau idéal moral. C'est une femme comme vous en voudriez une, l'abbé, si vous n'aviez juré d'étouffer votre postérité à la plus grande gloire de Dieu, et vous n'en dites rien, lecteur ingrat! juge inique!

Vous vous rejetez ensuite avec fureur sur un pauvre curé qui déclame, selon vous, contre la morale évangélique. Il n'est pas permis de donner un démenti à un homme respectable comme vous, l'abbé; mais l'assertion est fausse.

Le curé de Pigault *vante beaucoup la morale sublime de l'Opéra*... Ah ! par exemple, mon cher, c'est encore citer *à la Fréron*. Le curé vante beaucoup la morale d'*Œdippe à Colonne*, et il a raison ; car une seule scène de ce bel ouvrage en offre plus que tous vos feuilletons faits ou à faire, et autant que tous les petits carêmes des maîtres de la chaire.

Vous trouvez mauvais que Pigault ne croie pas que les Blancs, les Noirs, les Caffres, les Hottentots, les Albinos descendent d'Adam : c'est que cela n'est pas facile à croire. Mais comme vous rendez facilement noir ce qui est blanc, c'est à vous que je laisse le soin d'arranger cette affaire-là. Il y a matière à discussion pour les feuilletons de tout un mois, et c'est une trouvaille.

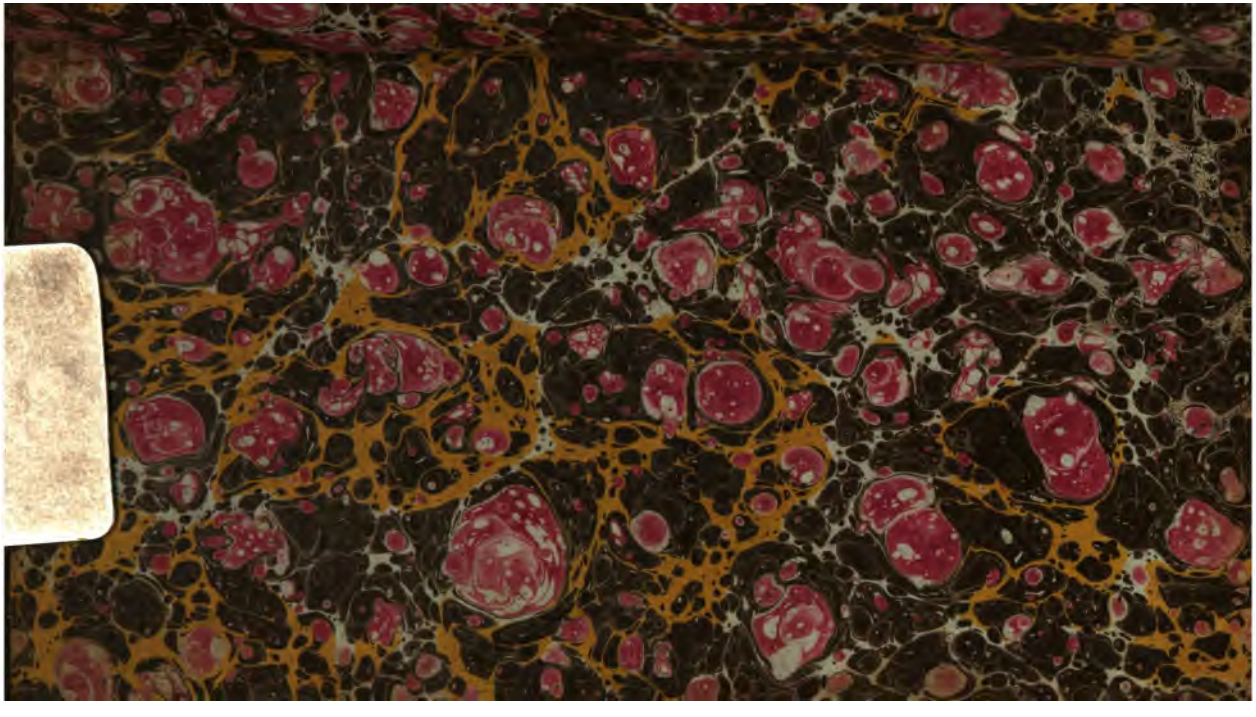
Vous terminez enfin un article aussi long qu'aimable, en demandant si mon auteur voudrait que les filles publiques eussent des honneurs et des richesses. Taquin ! Pigault demande pourquoi il est des femmes assez dépravées pour faire un métier qui ne leur procure que de l'ignominie, de la misère et des coups, comme il demanderait pour-

quoi il est un homme qui, pour un peu d'argent, déchire ses contemporains, réveille les haines, provoque les ressentimens; pourquoi cet homme ne quitte pas un métier, dont il sent si bien l'ignominie, qu'il se cache chez lui, qu'il se cache au spectacle, qu'il nie jusqu'à son nom à ceux qui le rencontrent et le reconnaissent; pourquoi... pourquoi... Mais c'est trop abuser de vos momens précieux, monsieur l'abbé; le temps que vous passez à me lire eût été bien mieux employé à aiguiser quelques épigrammes bien poignantes qui eussent enchanté vos lecteurs.

Je finis donc en vous suppliant de laisser prospérer ma boutique, de ménager mes auteurs, et d'être persuadé que mon profond respect n'est comparable qu'à la sincère admiration que vos écrits m'ont inspirée.

BARBA.

964359

Young
13.5.97
[ZAH]

15361